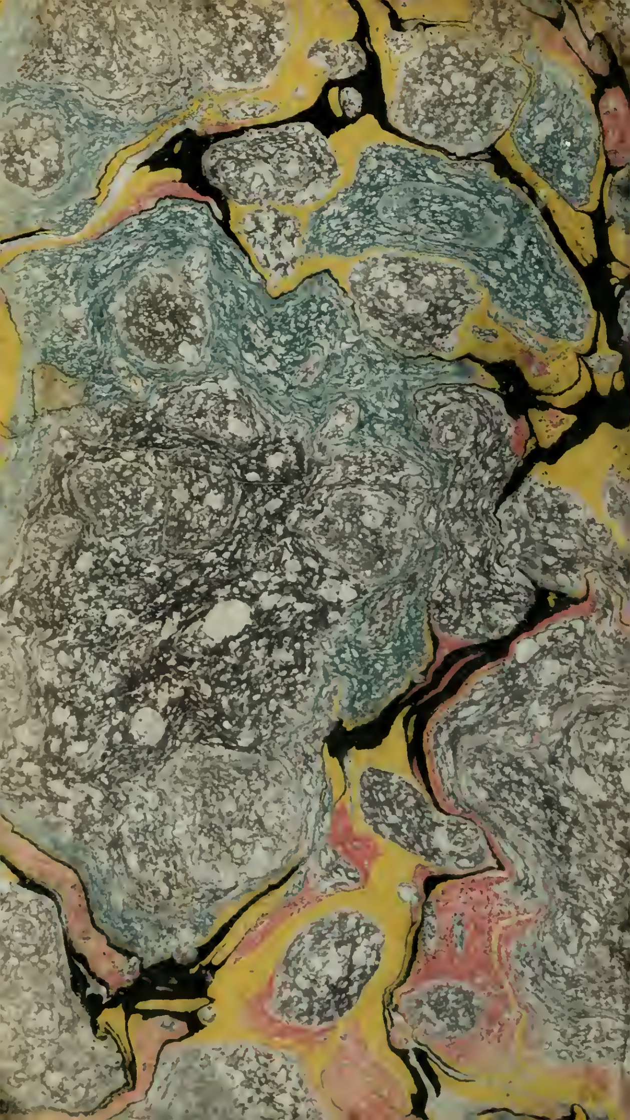
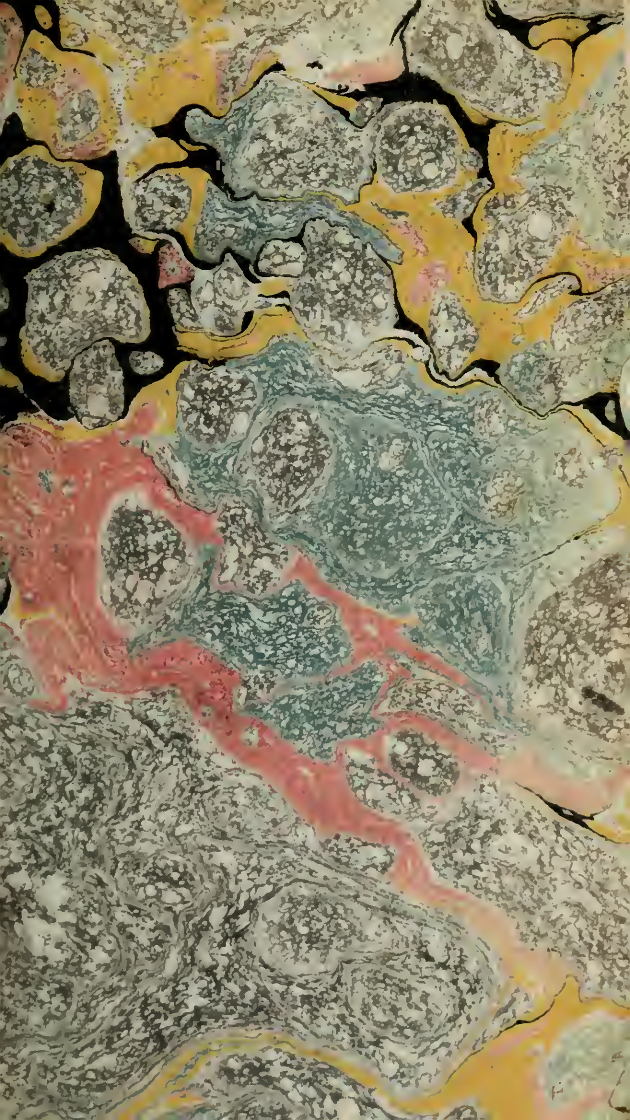

3 1761 07972297 1





OEUVRES

DE

LA FONTAINE.

Cette édition stéréotype se vend, à Paris,

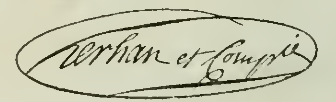
Chez Antoine-Augustin RENOUARD, libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42.

Exemplaire interligné.

Grand papier fin d'Essone, imprimé en Pluviôse an XII, sur 392 clichés, ou pages fixes de métal à caractères saillants, estampées à chaud par la chute d'une forte planche en creux.

La planche matrice en usage depuis un siècle n'étoit d'abord qu'une masse de terre argileuse, et en dernier lieu de plomb, creusée par l'enfoncement simultané d'un texte mobile en caractères d'imprimerie. Or, chacun de ces caractères n'étant que le produit d'une fonte dans sa matrice particulière frappée par un poinçon, il est évident que la forme du relief primitif, gravée sur acier avec une justesse extrême, passoit par trois empreintes intermédiaires avant d'être exprimée sur le cliché.

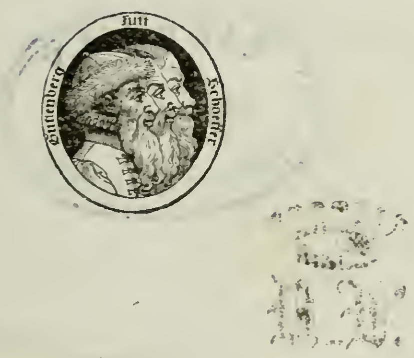
Notre procédé en matrices à caractère isolé n'admet qu'une seule empreinte préparatoire, qui n'altère jamais la pureté du poinçon original. Qu'on se figure des types mobiles de cuivre, séparément frappés EN CREUX par l'acier prototype; et les assembler ce sera obtenir une de nos matrices paginaires. On voit que ce stéréotypage, simple comme la typographie usuelle, n'en diffère que par le sens inverse de ses caractères, dont l'unique usage est d'estamper le relief de la page fixe, qui doit porter l'encre sur le papier.



THÉÂTRE

DE

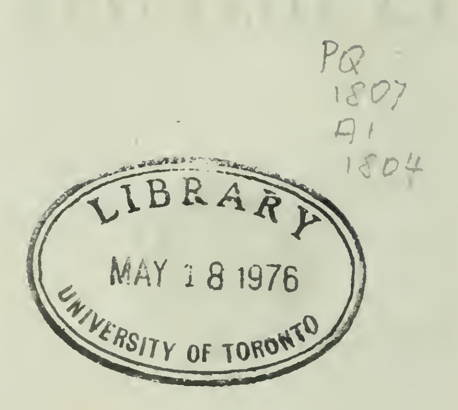
LA FONTAINE.



PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

XII. = 1804.



AVIS SUR CETTE ÉDITION.

Voici le volume du Théâtre qui complète les Œuvres du bon La Fontaine. Il ne nous reste que neuf pièces de lui, en y comprenant même les fragments d'Achille et de Galatée. Nous avons eu beaucoup de peine à nous les procurer, et elles paroissent ici ensemble pour la première fois. Les deux actes d'Achille se trouvent écrits de la main même de La Fontaine, suivant un certificat de M. l'abbé Sallier, garde de la bibliothèque du roi, en date du 7 octobre 1740.

Quelque distance qu'il y ait de ces Comédies aux Fables et aux Contes, elles sont semées de traits qui feroient la gloire de bon nombre d'auteurs de nos jours. Tout, jusqu'à ses moindres ébauches, est précieux et décèle le grand maître. Il a d'ailleurs essayé de genres trop différents pour pouvoir conserver la même supériorité dans tous ses ouvrages. La Fontaine en convient lui-même dans ces vers à madame de la Sablière:

Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet.
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

L'EUNUQUE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

1654.

AVERTISSEMENT.

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agréments est rempli l'Eunuque latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres; il n'est point embarrassé d'incidents confus; il n'est point chargé d'ornements inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité que Plaute ignoroit, s'y rencontrent partout. Le parasite n'y est point goulu par-delà la vraisemblance; le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie; les expressions y sont pures, les pensées délicates; et pour comble de louange, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurois jamais fait d'examiner toutes les beautés de l'Eunuque; les moins clairvoyants s'en sont aperçus aussi-bien que moi; chacun sait que l'ancienne Rome

faisoit souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevoit les applaudissements des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passoit alors pour une des plus belles productions de cette Vénus africaine, dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés : il avoue être redevable à Ménandre de son sujet, et des caractères du Parasite et du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable; au contraire, je n'oserois nommer deux si grands personnages, sans crainte de passer pour profane et pour téméraire d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrettement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité c'est une faute que j'ai commencée ; mais quelques uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux elle auroit été secrette, et le public n'en auroit rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes ; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée : d'ailleurs, l'état des belles-lettres est entièrement populaire; chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnoît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnoissance. Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornements et les plus beaux traits de cette comé-

die. Pour les vers et pour la conduite, on y trouveroit beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence. Quant au reste, peut-être le lecteur en jugera-t-il favorablement : quoi qu'il en soit, j'espérerai toujours davantage de sa bonté, que de celle de mes ouvrages.

faisoit souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevoit les applaudissements des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passoit alors pour une des plus belles productions de cette Vénus africaine, dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés : il avoue être redevable à Ménandre de son sujet, et des caractères du Parasite et du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable; au contraire, je n'oserois nommer deux si grands personnages, sans crainte de passer pour profane et pour téméraire d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrettement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité c'est une faute que j'ai commencée ; mais quelques uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux elle auroit été secrette, et le public n'en auroit rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée : d'ailleurs, l'état des belles-lettres est entièrement populaire; chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnoît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnoissance. Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornements et les plus beaux traits de cette comé-

die. Pour les vers et pour la conduite, on y trouveroit beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence. Quant au reste, peut-être le lecteur en jugera-t-il favorablement : quoi qu'il en soit, j'espérerai toujours davantage de sa bonté, que de celle de mes ouvrages.

PERSONNAGES.

CHÉRÉE, amant de Pamphile.
PARMENON, esclave et confident de Phédrie.
PAMPHILE, maîtresse de Chérée.
PHÉDRIE, amant de Thaïs.
THAÏS, maîtresse de Phédrie.
THRASON, capitan, et rival de Phédrie.
GNATON, parasite, et confident de Thrason.
DAMIS, père de Phédrie et de Chérée.
CHRÉMÈS, frère de Pamphile.
PYTHIE, femme de chambre de Thaïs.
DORUS, eunuque.
SIMALION, DONAX, SYRISCE, SANGA, soldats de Thrason.



L'EUNUQUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Hé bien ! on vous a dit qu'elle étoit empêchée ;
Est-ce là le sujet dont votre ame est touchée ?
Peu de chose en amour alarme nos esprits.
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris ;
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE.

Quoi ! je pourrois encor brûler pour cette ingrate

Qui, pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis, et l'ouvre à mes rivaux !
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure.
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre non-seulement son logis, mais son cœur,
J'aimerois mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :
De ce pas à Thaïs va le faire savoir,
Et lui dis de ma part.....

PARMENON.

Adieu, jusqu'au revoir.

PHÉDRIE.

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées;
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments :
Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON.

Pour s'éteindre sitôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience :
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience ;
L'amour l'emportera sur cet affront reçu ;
Et ce puissant dépit, que vous avez conçu,

S'effacera d'abord par la moindre des larmes
Que d'un œil quasi sec, mais d'un œil plein de charmes,
En pressant sa paupière, elle fera sortir;
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accusez que vous, si Thaïs en abuse,
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,
Lui direz bonnement l'état de votre cœur;
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur;
Que vous en seriez mort s'il avoit fallu feindre.
Quoi! deux jours sans vous voir? Ah! c'est trop se contraindre.
Je n'en puis plus, Thaïs : vous êtes mon désir,
Mon seul objet, mon tout : loin de vous, quel plaisir?
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.
Cette femme aussitôt, fine, adroite et hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abattu.
Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,
Point de soulagement ni de fin dans vos peines,
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants.
C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps :
Car, étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse
Plus selon la raison que selon son caprice,
C'est fort mal reconnoître et son sexe, et l'amour;
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,
Que trèves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,
Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré.
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHÉDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi-bien que ses peines.

PARMENON.

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines?

Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver?

PHÉDRIE.

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,
J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense,
Et bornant mes désirs dans sa possession,
J'aurois jusqu'à l'hymen porté ma passion.

PARMENON.

Vous, épouser Thaïs! Une femme inconnue,
Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue,
Veuve, et contre le gré de ceux de qui la voix,
Dans cette occasion, doit régler votre choix!
Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.
Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne:
Elle est sage; et l'accueil qu'en ont tous ses amants,
N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.
Mais....

PHÉDRIE.

Il suffit, le reste est de peu d'importance.
Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.
Qu'importe qu'un époux ait régné sur son cœur?
Sa beauté, toujours même, est encor dans sa fleur.
Quant aux biens, ce souci n'entre point dans mon ame;
Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme
Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi,
Se croiroit en pouvoir de disposer de moi.
En l'état où les dieux ont mis notre famille,
Je dois estimer l'or bien moins qu'un œil qui brille.
Aussi le seul devoir a contraint mon désir,
Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.
Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon ame:
Ne cachons point ici la moitié de sa flamme:

C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,
Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON.

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère;
Ce courroux implacable en soupirs dégénère;
Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.
Votre cœur, sans mentir, est de bonne amitié;
Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre :
Il adoroit ses fers, il les respecte encore;
Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer;
Qui n'en sort qu'à regret, est tout prêt d'y rentrer.

PHÉDRIE.

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle.

PARMENON.

Que vous faites bon guet!

PHÉDRIE.

Si c'étoit ma cruelle....

PARMENON.

Déjà vôtre, bons dieux!

PHÉDRIE.

Ah!

PARMENON.

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE.

Je sais qu'elle est perfide; et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrois d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON.

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

Ou bien si, comme vous, je pouvois m'en moquer!

THAÏS.

Vous êtes délicat, et facile à piquer.
Écoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille :
Pour quelque autre dessein l'excuse étoit utile,
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON.

Elle aura par amour renvoyé notrē amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS.

Parmenon pourroit-il me faire assez de grace
Pour n'interrompre point un discours commencé?

PARMENON.

Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS.

Pour vous mieux débrouiller le nœud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,
Ils ont eu divers lieux tenu les premiers rangs :
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON.

Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure :
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS.

Là, tandis que leurs soins étoient de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue
Qui dans Rhodes étoit pour esclave tenue.
Bien qu'elle fût fort jeune et n'eût lors que quinze ans,
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,
Qu'on l'appeloit Pamphile, et qu'elle étoit d'Attique;
Que ses parents avoient encore un fils unique,

Qu'il se nommoit Chromer, que c'étoit leur espoir :
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.
Chacun jugeoit assez qu'elle étoit de naissance.
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
Me la firent chérir à l'égal d'une sœur.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étois d'un âge à me conduire,
A peine on eut appris qu'on me vouloit pourvoir,
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyois notre hymen plus tranquille,
Il mourut, et laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon cœur se voit chargé.
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée ;
Et comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,
Causa presque aussitôt la mort de mes parents :
Un mal contagieux les eut privés de vie,
Avant que de ce mal je pusse être avertie.
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avois ne fut point négligé ;
Avec nos créanciers il en fit le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.
Je l'appris sans dessein de l'aller contester :
L'ordre que dans ces lieux je devois apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)
Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.
J'en observai le deuil qu'exigeoit mon devoir :
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir
Enfin, notre soldat vint m'offrir son service :
Loin de me consoler, ce m'étoit un supplice.

Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui;
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON.

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS.

Je l'avoue, et voudrois qu'une autre récompense
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON.

Hélas! le pauvre amant commence à se troubler.

PHÉDRIE.

Te tairas-tu? Thaïs, achevez, je vous prie.

THAÏS.

Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie;
Et vous savez qu'à peine il étoit délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune:
J'en estimai dès-lors la faveur peu commune;
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHÉDRIE.

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON.

En pourriez-vous douter? Mais où tend ce mystère?

PHÉDRIE.

Tu le sauras trop tôt pour ton contentement.

THAÏS.

Écoutez-moi, de grace, encore un seul moment.
Thrason notre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,

Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,
Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
Prête d'être vendue, et traitée en captive.
Il l'achète aussitôt pour me la redonner;
Puis fait voile en Carie; et sans y séjourner,
Revient en ce pays, où quelque Parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendoit visite;
Que s'il avoit dessein de me donner ma sœur,
Le présent méritoit quelque insigne faveur.

PHÉDRIE.

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile?

THAÏS.

Je me résous à suivre un conseil plus utile.
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents;
Qu'il me peut chaque jour naître cent différeuds;
Et bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance:
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens.
Je n'en saurois trouver qu'en la rendant aux siens.
Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance:
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence;
La peine en est légère, et ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.
Gagne cela sur toi, de grace, je t'en prie.
Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrie?

PHÉDRIE.

Que pourrois-je répondre, ingrate, à ces propos?
Voyez, voyez Thrason; je vous laisse en repos;
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée:
C'est où tend cette histoire assez bien inventée.

Une fille inconnue est prise en certains lieux ;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux,
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite,
Il me quitte, il apprend nos feux d'un Parasite :
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens ;
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées ;
Puis enfin, de me voir privez-vous deux journées.
C'étoit donc là le but où devoit aboutir
La fable que chez vous vous venez de bâtir !
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous, J'aime le capitaine ?
N'opposez point vos feux à cet ardent désir.
Vous aurez plutôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue ;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux :
Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure.

THAÏS.

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE.

Vous m'aimez ! c'est en quoi mon esprit est confus ;
L'amour peut-il souffrir de semblables refus ?

THAÏS.

Je ne vous réponds point, de peur de vous déplaire ;
Il faut que ma raison cède à votre colère.
Je ne veux point de temps, non pas même un seul jour :
Je renonce à ma sœur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE.

Plutôt qu'à mon amour ! Ah ! si du fond de l'ame
Ce mot étoit sorti....

THAÏS.

Doutez-vous de ma flamme ?

PHÉDRIE.

J'aurai lieu d'en douter, si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS.

Quel terme ?

PHÉDRIE.

De deux jours.

THAÏS.

Ou trois.

PHÉDRIE.

Cet ou, me tue.

THAÏS.

Otons-le donc.

PARMENON.

Enfin sa constance abattue
Cède aux charmes d'un mot : je l'avois bien prévu.

PHÉDRIE.

A ce que vous savez, aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre sœur peut avoir un eunuque auprès d'elle ;
J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir ;
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte :
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.
Pendant vos compliments, songez à votre foi ;
De corps auprès de lui, de cœur auprès de moi,

Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS.

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente;
Et ce point ne sauroit vous être refusé.

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Comment! sitôt?

PARMENON.

Que son esprit rusé,
Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse!

THAÏS.

Vous voyez mon amour en voyant ma foiblesse;
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux:
Soyez toujours, Phédrie, en la garde des dieux.

SCÈNE III.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

Est-il dans l'univers innocence pareille?
Qui la condamneroit, en lui prêtant l'oreille?
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi!
C'est un chef-d'œuvre exquis de constance et de foi.

PHÉDRIE.

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes?
Pour guérir mon soupçon qu'ils employoient de charmes!

PARMENON.

En matière de femme on ne croit point aux pleurs:
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE.

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte :
Ce qu'en obtient Thrason, marque trop de contrainte ;
Peut-être le voit-elle afin de l'épouser ;
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée !
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée ;
Elle auroit bientôt su m'assurer de sa foi,
Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.
Les deux jours expirés, je propose l'affaire :
Il faut ouvrir son cœur, et ne point tant gauchir.

PARMENON.

Que diront vos parents ?

PHÉDRIE.

On pourra les fléchir :
Du moins nous attendrons que la Parque cruelle
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.
Éloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,
Et fassent que d'ailleurs dépende mon espoir !
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,
Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.
Censure mon projet, ravale sa beauté,
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.
Montre-lui cependant l'Eunuque, sans remise ;
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante et sait jouer de divers instruments.
Accompagne le don de quelques compliments :

Jure que pour maîtresse il mérite une reine ;
Que Thaïs l'est aussi, régnant en souveraine
Sur tous mes sentiments ; et mille autres propos.

PARMENON.

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHÉDRIE.

S'il se peut ; mais aux champs aussi-bien qu'à la ville
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille :
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON.

A votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE.

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.
Seulement prends le soin....

PARMENON.

Allez, je vous entends.

SCÈNE IV.

PARMENON, seul.

Ah ! combien l'amour change un homme en peu de temps !
Devant que le hasard eût offert à sa vue
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
Cet amant n'avoit rien qui ne fût accompli ;
De louables désirs son cœur étoit rempli ;
Il ne prenoit de soin que pour la république ;
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'étoit point négligé.
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,

Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que foiblesse :
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés, pour un jour parvenir
Au rang que ses aïeux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux, dont cette ame abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue :
Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne sauroit quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage ?

SCÈNE V.

PHÉDRIE, PARMENON.

PARMENON.

SANS mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi ! déjà de retour ? Vous savez vous hâter.

PHÉDRIE.

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON.

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose :
Les champs auroient-ils fait une métamorphose ?
Et depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent désir s'est-il point amorti ?

PHÉDRIE.

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile ?
Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,
Thaïs ayant sa sœur peut lui manquer de foi.

PARMENON.

Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,

Connoissant de Thaïs les faveurs incertaines?

PHÉDRIE.

Ne puis-je pas toujours attendre dans Athènes?

PARMENON.

Deux jours sans vous montrer?

PHÉDRIE.

Quatre, s'il est besoin.

PARMENON.

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin?

PHÉDRIE.

A te dire le vrai, ce seul penser me tue.
Je vois bien qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue:
Adieu.

PARMENON.

Combien de fois voulez-vous revenir?

PHÉDRIE, revenant.

J'omettois, en effet, qu'il te faut souvenir
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle;
Mais que le messager soit discret et fidèle,
Et surtout diligent, c'est le principal point:
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON.

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chome.

PHÉDRIE, revenant.

A propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON.

Quel homme?

PHÉDRIE.

Notre eunuque.

PARMENON.

À servir d'espion?

PHÉDRIE.

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON, voyant Phédrie s'en aller.

Que de desseins en l'air son ardeur se propose!

PHÉDRIE, revenant, et donnant une bourse à Parmenon.

Je savois bien qu'encor j'oubliois quelque chose :
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent;
C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON.

Est-ce là le dépit conçu pour cette injure?
N'avez-vous fait serment que pour être parjure?

PHÉDRIE.

Voudrois-tu que jamais on ne pût m'apaiser?

PARMENON.

Votre bon naturel ne se peut trop priser :
Qui pardonne aisément, mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE.

Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON.

Quoi! vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu?

PHÉDRIE.

Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

PARMENON.

Vous serez obéi, monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE.

Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON.

Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE.

Adieu, que du soldat sur-tout il te souvienne.

PARMENON.

Fuyons vîte d'ici, de peur qu'il ne revienne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GNATON, seul.

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse !
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace !
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
Des dons de la fortune abondamment pourvu,
Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves,
Vouloit être servi par un monde d'esclaves ;
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimeroit heureux d'être mon estafier.
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître :
Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnoître :
Autant qu'il étoit propre, aujourd'hui négligé,
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
Est-ce vous ? ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causoient son chagrin et sa honte ;
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
Ses dents avoient duré plus long-temps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendoit ainsi blême.
Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même ?
Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?

Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
A moins que d'en avoir pour gagner un repas,
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin, veux-tu dîner n'ayant plus de marmite ?
Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;
Tu ne saurois choisir un plus noble métier.
Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :
Je ne saurois souffrir ni de coups, ni d'injure ;
Et lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
Je n'en suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
D'ailleurs, faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
Couler dans une main le présent et la lettre,
Préparer les logis, faire le compliment ;
Quand monsieur est entré, sortir adroitement,
Avoir soin que toujours la porte soit fermée,
Et manger, comme on dit, son pain à la fumée ;
C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer.
Adieu. Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit parmi le monde un tas de sottes gens
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
Ceux-là me duisent fort ; je fuis ceux qui sont chiches,
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire,
Être de tous avis, en rien ne les dédire ;
Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.

Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe.
Je commence cet art, et j'y suis philosophe :
Le livre que j'en fais, aura sans contredit,
Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit.
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute.
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute.
De la part d'un soldat, que je sers à présent,
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;
Il est tel, que mon ame en est presque tentée :
C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus ;
La taille en marque vingt. Et pour moi je conclus
Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
Aux désirs d'un époux bientôt abandonnée,
Ou je crains fort d'en voir quelqu'autre possesseur.
Ce grand abord de gens au logis de sa sœur,
Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
De ces cœurs innocents la pitié criminelle,
Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
Mais entr'eux le débat : n'étant point ma parente,
La suite m'en doit être au moins indifférente :
L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
Je m'en vais la querir dans un lieu près d'ici ;
Et plût à quelque dieu qu'en passant par la rue,
Du rival de mon maître elle fût aperçue !
Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;
Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots.

SCÈNE II.

PARMENON, seul.

Notre amant, ayant dit mille fois en une heure,
Quoi ! s'éloigner des lieux où mou ame demeure !
N'irai-je pas ? irai-je ? enfin s'est hasardé ;
Et mille fois encor m'a bien recommandé
Que je prenne bien garde au nombre des visites
Qu'on peut rendre en personne, ou bien par parasites ;
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;
Et que si je surprends le soldat auprès d'elle,
Je tienne des clins-d'œil un registre fidèle,
Écrive leur propos de l'un à l'autre bout,
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
C'eût été pour quelqu'autre un plaisir de l'entendre ;
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
Je ne vis qu'à demi de semblables discours,
Et je souhaiterois, au fond de ma pensée,
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :
Cela feroit grand bien aux pieds de cent valets.
J'approche de Thaïs, et voici son palais.
Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

SCÈNE III.

PARMENON, GNATON conduisant Pamphile.

PARMENON.

Avance, homme de bien !

GNATON.

Contemple ce visage.

PARMENON.

Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON.

Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON.

Des fous, cela s'entend.

GNATON.

Quoi! des fous? Il n'est sage
Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON.

En quel art?

GNATON.

De goinfrer.

PARMENON.

Je le trouve très beau.
Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,
Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON.

Va, tu mérites bien que je t'en entretienne;
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON.

Volontiers : mais dis-moi, sans me mettre en suspens,
Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes?

GNATON.

Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON.

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON.

Ni nuit à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON.

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus;
Veux-tu bien m'obliger?

GNATON.

Comment?

PARMENON.

De grace, achève.

GNATON.

Avec toi pour un mois les courses ont fait trève.

PARMENON.

Je le crois; mais encor, dis-m'en quelque raison.

GNATON.

Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON.

Je veux qu'il soit ainsi: quelle en sera la suite?

GNATON.

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
Tu devrois pénétrer et voir un peu plus loin:
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée;
Ton maître comme un autre; et tu n'entendras plus
Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
Ni Quel est ton avis, ni Fais-lui tel message.

PARMENON.

Ah! combien voit de loin l'homme prudent et sage!
J'avois peine à comprendre où tendoit ce propos;
Mais, grace aux immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON.

Dis, graces à Gnaton.

PARMENON.

Et rien pour cette belle?

GNATON.

A propos, que t'en semble?

PARMENON, voulant toucher Pamphile.

O dieux! qu'elle est rebelle!
Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON.

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON.

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE.

Dieux! quelle patience il faut pour les entendre!
Gnaton, conduis-moi vîte, et ne te railles point.

PARMENON.

De grace écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON.

Dis ce que tu voudras.

PARMENON.

Quel est son nom?

GNATON.

Pamphile.

PARMENON.

Point d'autre?

GNATON.

Que t'importe?

PARMENON.

Est-elle en cette ville
Depuis un fort long temps?

GNATON.

Ton caquet m'étourdit.

PARMENON.

Saurai-je son pays, son âge?

GNATON.

Est-ce tout dit?

PARMENON.

Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON.

Te confondent les dieux, et toute ta séquelle!
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci.

PARMENON.

Ton bon vouloir mérite un ample grand-merci:
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON.

Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire?

PARMENON.

Pour toi, quand j'en aurois, je voudrois tout quitter.

GNATON.

De ce pas à Thaïs viens donc me présenter;
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON.

Tu ris, mais il n'importe.
Entre seul, tu le peux.

GNATON.

Tiens-toi donc à la porte,

Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison
Quelqu'autre messager que celui de Thrason ;
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître :
Et peut-être qu'un jour il saura reconnoître
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON.

Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON.

Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON.

Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,
Dans deux jours au plus tard.

GNATON.

Nous le verrons. Adieu.

PARMENON.

Mon galant est parti : qu'ai-je affaire en ce lieu?
J'avois dessein de voir cette sœur prétendue ;
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue
De s'en aller offrir, après un tel présent,
Notre vieillard flétri, chagrin et mal plaisant ;
Mais il faut obéir.

SCÈNE IV.

CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.

Où courez-vous, Chérée ?

CHÉRÉE.

C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON.

Comment ?

CHÉRÉE.

L'as-tu point vue en passant par ces lieux ?

PARMENON.

Qui ?

CHÉRÉE.

Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paroître, et s'est évanouie.

PARMENON.

Vous en avez encor la vue tout éblouie.

CHÉRÉE.

O dieux ! Mais où chercher ? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès !

PARMENON.

Comment ? quoi ? quel procès ?

CHÉRÉE.

Ah ! si tu l'avois vue !

PARMENON.

Et qui ?

CHÉRÉE.

Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON.

Hé bien ?

CHÉRÉE.

Tu l'aimerois, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un cœur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes ;
Leurs caresses me sont à présent importunes ;

Rien que de celle-ci mon cœur ne s'entretient.

PARMENON.

Vraiment ! c'est à ce coup que le bon homme en tient.
L'un de ses fils aimoit ; l'autre, plein de furie,
Passera les transports de son frère Phédrie.
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'aîné.

CHÉRÉE.

Aussi ne sauroit-il avoir l'ame charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON.

Peut-être.

CHÉRÉE.

En doutes-tu ?

PARMENON.

C'est un trop long discours.
Vous aimez ?

CHÉRÉE.

A tel point, que si d'un prompt secours....

PARMENON.

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vîte :
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte ?

CHÉRÉE.

Hélas ! s'il se pouvoit, chez l'aimable beauté.

PARMENON.

Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHÉRÉE.

Tu ris, et je me meurs.

PARMENON.

Mais encor, quel remède
Faudroit-il apporter au mal qui vous possède ?

CHÉRÉE.

De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'a dis tant de fois, Essayez mon adresse ;
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse.
J'aime, j'en ai fait une ; achève, et montre-moi
Que mon cœur se pouvoit engager sur ta foi.

PARMENON.

Je l'ai dit en riant, et sans croire votre ame,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHÉRÉE.

Qu'il ait été promis ou de bon, ou par jeu,
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu
Cette même beauté qui captive mon ame,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON.

Dépeignez-la moi donc ?

CHÉRÉE.

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON.

Celui qui la menoit ?

CHÉRÉE.

Je ne le connois point.

PARMENON.

Le nom d'elle ?

CHÉRÉE.

Aussi peu.

PARMENON.

Son logis ?

CHÉRÉE.

Tout de même.

PARMENON.

Vous ne savez donc rien?

CHÉRÉE.

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON.

Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris?

CHÉRÉE.

Tandis qu'elle arrêtoit mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidémide, avec son front sévère,
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillit pas demain d'être son défenseur
Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur:
Et comme les vieillards sont longs en toute chose,
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant, qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON.

C'est être malheureux.

CHÉRÉE.

Autant qu'homme du monde.

PARMENON.

Vous l'avez bien maudit?

CHÉRÉE.

Que le ciel le confonde!
Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON.

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.

Celui qui la menoit, est quelque homme de mine?

CHÉRÉE.

Rien moins. Tu le croirois un pilier de cuisine;
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON.

Son habit?

CHÉRÉE.

Fort usé.

PARMENON.

Leur train?

CHÉRÉE.

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON.

C'est elle assurément.

CHÉRÉE.

Qui?

PARMENON.

Rassurez votre ame;
Je connois maintenant l'objet de votre flamme.

CHÉRÉE.

L'as-tu vu?

PARMENON.

Elle-même.

CHÉRÉE.

Et tu sais son logis?

PARMENON.

Je le sais.

CHÉRÉE.

Parmenon, dis-le moi.

PARMENON.

Chez Thaïs.

Comme ils venoient d'entrer, je vous ai vu paroître;
C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHÉRÉE.

Il doit être puissant.

PARMENON.

Plus en bruit qu'en effet.

CHÉRÉE.

Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serai satisfait.

PARMENON.

On vous croit sans jurer.

CHÉRÉE.

Mais qu'en pense Phédrie?
Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

PARMENON.

Qui sauroit son présent, le plaindroit beaucoup plus.

CHÉRÉE.

Quel présent?

PARMENON.

Un vieillard impuissant et perclus,
Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,
Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque,
Dont encore il prétend, contre toute raison,
Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHÉRÉE.

S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie!

PARMENON.

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien!
Ce seroit pour Pamphile un mauvais entretien.

CHÉRÉE.

Quoi ! garder une fille et si jeune et si belle !
Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
Tu ne voudrois pas être heureux de la façon ?

PARMENON.

Vous pouvez aisément avoir cette fortune :
La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
D'un voyage lointain depuis peu revenu,
Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu :
Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte ;
Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHÉRÉE.

Et l'on me donnera cette belle à garder ?

PARMENON.

Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
Mais après ?

CHÉRÉE.

Innocent ! je puis lors auprès d'elle
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON.

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHÉRÉE.

Tu ris ?

PARMENON.

Des vains projets où l'amour vous emporte.
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte ;
Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
D'un espoir amoureux votre cœur est flatté :

Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHÉRÉE.

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON.

Oui, s'il se pouvoit faire.

CHÉRÉE.

A d'autres, Parmenon!

PARMENON.

Quoi! vous avez donc cru que c'étoit tout de bon?

CHÉRÉE.

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe:
Et si je ne l'obtiens, ou d'une ou d'autre sorte,
Je suis mort.

PARMENON.

Mais avant que de vous engager,
Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.

CHÉRÉE.

Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire:
L'occasion se perd tandis qu'on délibère;
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON.

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret?

CHÉRÉE.

Ne crains rien.

PARMENON.

Priez donc Amour qu'il favorise
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHÉRÉE.

Amour! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
Tu ne manqueras plus ni d'autels, ni d'encens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THRASON, seul.

Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile;
Et, bien que pour Thaïs un amour plus facile
Étouffât celle-ci presque encore au berceau,
Sans mentir, j'ai regret de perdre un tel morceau.
Je ne sais quel remords tient mon ame occupée;
Mais encore être ainsi de mes mains échappée
C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
Des laqs d'un vieux routier se sauve en triomphant.
Me préservent les dieux d'une beauté naissante!
Il n'est point de méthode en amour si puissante
Qui ne fût inutile à qui s'en piqueroit :
Souvent ces jeunes cœurs sont plus durs qu'on ne croit.
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie;
C'est un fort à tenir aussi long-temps que Troie.
J'aurois, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
Réduit à la raison quatre filles de roi.
J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte;
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte:
Et je ne voudrois pas que mon cœur fût touché
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.

On se pousse par-tout, on risque sans souci,
Et qui n'y gagne rien, n'y peut rien perdre aussi.
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame;
Jusqu'ici peut d'objets ont règné sur son ame
Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
Phédrie en pourroit bien avoir quelque leçon;
Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
Voyons si notre agent aura perdu sa peine:
Le voici qui s'approche.

SCÈNE II.

THRASON, GNATON.

THRASON.

Hé bien, qu'as-tu gagné?

GNATON.

Que de peines, seigneur, vous m'avez épargné!
Je vous allois chercher au port et dans la place.

THRASON.

Tu me rapportes donc des actions de grace?

GNATON.

Le faut-il demander? J'en suis tout en chaleur.

THRASON.

Enfin le don lui plaît?

GNATON.

Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
Vous ririez de l'ouïr triompher là-dessus.

THRASON.

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
Qu'un autre n'en auroit de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON.

Vivent les bons esprits !
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON.

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
A la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON.

Mais s'il l'apprend aussi?

THRASON.

Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON.

C'est faire en homme sage. (Bas.)
(Haut.) Il l'a dit à cent autres.
Le roi n'agréoit donc autres soins que les vôtres?

THRASON.

Que les miens; et par fois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu.... tu comprends ma pensée?

GNATON.

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON.

Cela même. Aussitôt il m'envoyoit querir :
Seuls ainsi nous passions les jours à discourir
De cent contes plaisants que je lui savois faire ;
Et s'il se présentoit quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avoit qu'un reste déguisé ;
Et souvent, malgré tous, ma voix étoit suivie.

GNATON.

Lors chacun d'enrager, mourir, crever d'envie ?

THRASON.

Et Thrason de s'en rire.

GNATON.

A l'oreille du roi ?

THRASON.

Qui peut te l'avoir dit ?

GNATON.

C'est qu'ainsi je le croi.

THRASON.

Sur ce propos, un jour qu'il remarquoit leur peine,
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchoit de dépit quelque mot dans sa bouche,
Et me tournant les yeux. Qui vous rend si farouche ?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez ?

GNATON.

Et le roi, qu'en dit-il ?

THRASON.

Nous étant regardés,
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON.

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :
Sur-tout il s'entend bien à placer son estime.

GNATON.

Celle qu'il fait de vous me semble légitime.

THRASON.

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité....

GNATON.

Non. (Bas.)
Plus de mille fois il me l'a raconté.

THRASON.

Nous étions régalés du satrape Orosmède ;
Chacun avoit sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seroient pour Adonis.

GNATON.

Le jeune homme rougit ?

THRASON.

Belle demande à faire !
Il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :
Depuis chacun m'a craint.

GNATON.

Avec juste raison.
N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason ?

THRASON.

Je t'en conterois cent ; mais changeons de matière.
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :
Dois-je, en quittant sa sœur, lui confirmer ma foi ?

GNATON.

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main une amitié nouvelle :
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;
C'est par-là qu'on maintient les cœurs en appétit,
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
Mais je fais des leçons à qui devroit m'instruire.

THRASON.

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper?

GNATON.

Des soins plus importants pouvoient vous occuper;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON.

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes,
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

GNATON.

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos désirs?

THRASON.

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.
Laissons-là leur débat : quel traité m'as-tu fait?

GNATON.

Tel, qu'un plus amoureux en seroit satisfait.
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON.

Je t'aime.

GNATON.

Et du dîner sur moi reposez-vous;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON.

De faim, jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON.

Qu'y faire? il faut bien vivre ici comme autre part.

THRASON.

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE III.

THAÏS, THRASON, GNATON.

THAÏS.

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON.

Sais-je faire un présent?

THAÏS.

Certes la chose est belle;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

THRASON, à Gnaton.

Notre dîner est prêt, s'il ne vous en souvient.
(à Thaïs)
Plus rare et d'autre prix je vous l'aurois donnée.

GNATON.

Toujours en compliments il se passe une année;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS.

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON.

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS.

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON.

Puissent mes ennemis de femmes se charger!
Elles n'ont jamais fait, toujours nouvelle excuse.

THAÏS.

De vains retardements à tort on nous accuse;
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON.

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner?

THAÏS.

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON.

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS.

Allons, si tu le veux.

SCÈNE IV.

THAÏS, THRASON, GNATON, PARMENON amenant Chérée.

PARMENON.

Un mot auparavant.

GNATON.

Nous voici, grace aux dieux, aussi prêts que devant:
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.
Fais vîte, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON.

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,
Avecque ce présent vous offre le bon jour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte:
De vous-même à son mal vous pouvez compâtir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.

Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie,
Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON.

Le présent peut passer.

THAÏS.

Il me charme en effet.
Je ne l'aurois pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON.

On l'appelle Doris; et quant à son adresse,
En tout ce que l'on doit apprendre a la jeunesse
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.
A quoi que de tout temps il se soit adonné,
Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits :
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles;
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous :
Vous ne le trouverez importun ni jaloux :
Il ne vous contera ni bons mots, ni faits d'armes;
Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,
Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.
Faites entrer chez vous soldats et parasites,
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites,
(J'entends quand vous serez d'humeur, ou de loisir)
Il se tiendra content par-delà son désir.

THRASON.

Si ton maître avoit dit ce que tu viens de dire.

PARMENON.

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire.

THRASON.

Dois-je contre un valet employer mon courroux?
Que t'en semble, Gnaton?

GNATON.

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON.

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON.

De vrai, les compliments ne sont pas à la mode;
Allons.

THAÏS.

Quand on voudra.

THRASON.

Qu'un long discours déplaît!

GNATON.

Sur-tout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS.

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON.

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée:
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON.

Remettons à tantôt ces discours superflus;
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS.

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON.

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, PARMENON.

PARMENON.

Pour un entremetteur on te fait trop attendre :
Ce n'est point-là le gré que tu pouvois prétendre ;
Et si j'avois reçu tel présent par Gnaton,
Il se verroit à table assis jusqu'au menton.
On ne devroit ici rendre aucune visite,
Sans avoir un billet signé de Parasite ;
Il lui faut cependant mettre tout son espoir
A courir tout le jour pour déjeûner au soir.
Pour moi je ne crois pas qu'autre chose il attrape,
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,
Ou que, las de courir et battre le pavé,
Plus haut que son mérite il se trouve élevé.
Que dis-tu de ces mots ? Ai-je su te le rendre ?

THRASON.

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre ;
Je vais prendre Thaïs.

GNATON.

Laissez-moi cet emploi :
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON.

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;
Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON.

Ne vous en vantez point, avant qu'ils soient passés.

SCÈNE VI.

PARMENON, demeurant seul.

CECI pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasion, et ne perde un moment
A pousser des soupirs, et languir vainement.
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite:
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite:
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute;
C'est le propre du sexe, il veut être flatté,
Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère:
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très fort.
Je crains notre vieillard qu'on attend d'heure en heure:
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté;
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
O dieux! c'est fait de nous, le voici qui s'avance:
Je ne sais quel frisson m'annonçoit sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter, ce sera ton plus court.

Tu pourrois toutefois choisir une autre voie.
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,
Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

SCÈNE VII.

DAMIS, PARMENON.

PARMENON.

Je me plaignois, monsieur, de votre longue absence.

DAMIS.

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON.

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS.

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère ;
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,
Ma femme aime à causer ; mon aîné fait l'amour.

PARMENON.

Cette façon d'agir plairoit à peu de pères ;
Quand il s'agit d'amours, presque tous sont sévères :
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS.

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense ;
Aux uns il faut présent, aux autres récompense,

Corrompre les valets, et les entretenir;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vîte à l'argent;
Des beautés de Thaïs son ame est fort touchée;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément.
Thaïs vaut qu'on l'estime, à parler franchement :
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille;
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille;
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,
Et mon fils après tout doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants? Je les voudrois bien voir.

PARMENON.

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS.

D'où pourroit provenir un si soudain voyage?
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage?

PARMENON.

Je ne sais.

DAMIS.

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fit prendre bientôt un autre sentiment!
Mais comme, sans leur aide, il ne se peut rien faire,
Allons-leur de ce pas recommander l'affaire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHÉRÉE déguisé en eunuque, PAMPHILE.

CHÉRÉE

C'EST trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne sauroit plus souffrir cet entretien secret.
Dans quelque doux penser qu'une ame soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée;
Et lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc....

PAMPHILE.

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE.

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister?
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE.

Je suis jeune, il est vrai; pour belle, on me le dit:
Ce discours près du sexe est toujours en crédit;
Mais quand de pareils dons le ciel m'auroit comblée,
A peine en verrois-tu mon ame moins troublée;

L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.
Les dieux nous vendent cher tous ces biens superflus;
Souvent, par mille maux, nous en payons l'usure.

CHÉRÉE.

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure;
Injuste en son estime autant qu'en ses désirs,
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE.

Ne me crois pas, Doris, d'une ame si légère?
Sans amis, sans parents, et par-tout étrangère,
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHÉRÉE.

Chacun pense de même, et moi comme tout autre,
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups;
Je sais tel qui pourroit en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle, est un autre moi-même;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi,
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE.

Si j'étois cet ami, j'affranchirois mon ame
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHÉRÉE.

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus?

PAMPHILE.

Peut-être qu'à la fin ses vœux seroient reçus.

CHÉRÉE.

Qui vous diroit ceci pour préparer votre ame?
Tout de bon, si quelqu'un vous découvroit sa flamme,

N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver,
(J'entends à quelque fin que l'on doive approuver)
Agrériez-vous son offre? et votre ame, touchée,
Prendroit-elle plaisir à s'en voir recherchée?

PAMPHILE.

Selon ce qu'il auroit d'aimable et de parfait.

CHÉRÉE.

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable, enfin tel, à tout prendre,
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE.

J'aime ces qualités dont il seroit pourvu;
Mais, pour en bien parler, il faudroit l'avoir vu.

CHÉRÉE.

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connoître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paroître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre sœur;
Né libre cependant. On m'appelle Chérée;
La noblesse des miens ne peut être ignorée:
Peu de partis ici voudroient me refuser,
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser;
Ne le dédaignez point. Quoi! vous fuyez, Pamphile?

PAMPHILE.

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie?

CHÉRÉE.

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme;
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon ame:

Le ciel m'a faite esclave, il est vrai; mais crois-tu
Que cette qualité répugne à la vertu?

CHÉRÉE.

Qui le croiroit, Pamphile, après vous avoir vue?
Les sévères appas, dont vous êtes pourvue,
Désespèrent les cœurs qu'ils viennent d'enflammer;
Mais, sous le uom d'hymen s'il est permis d'aimer,
Loin de votre pays esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée?
Par-là je n'entends point mépriser vos appas.
Le mérite en est grand; mais l'heur n'y répond pas.
Tant que l'effort des ans en détruise l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre:
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger
Vous offriront un cœur, toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs vœux exposée,
Prévenez le dépit de vous voir abusée;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE.

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHÉRÉE.

Pamphile, croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE.

Ah! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
Ote-moi ta préseuce, engage ailleurs ta foi;
Veux-tu rendre mon cœur plus esclave que moi?
Va, ne réplique point, étouffe ton envie;
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie;
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHÉRÉE.

Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE.

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile;
Et si je cède, hélas! achève pour Pamphile.
Que sert de m'expliquer? Tu lis dedans mon sein.

CHÉRÉE.

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein?

PAMPHILE.

Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue :
Va briguer quelque voix sur mon cœur absolue.

CHÉRÉE.

Que je tienne de vous l'espoir d'un si grand bien.

PAMPHILE.

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien;
Elle a sur mes désirs une entière puissance :
Ce que j'aurois aux miens rendu d'obéissance,
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHÉRÉE.

Pamphile, songez-y, la chose est importante;
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,
Ne le rejetez pas; il est en votre main.

PAMPHILE.

Qui me peut garantir ce discours incertain?

CHÉRÉE.

Moi-même.

PAMPHILE.

Un tel garant n'assure point mon ame;
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,
Font que de tels projets il ne sort que du vent;

Quelquefois, pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHÉRÉE.

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,
Je n'oppose qu'un mot : dans trois jours au plus tard
Si l'effet ne s'en voit, ou d'une ou d'autre part,
Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte;
Mais aussi jusques-là suspendez votre crainte,
Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE.

Le terme n'est pas long, j'y consens aisément:
Mais je vous interdis cependant ma présence,
Comme un juste moyen d'expier votre offense.

CHÉRÉE.

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger :
J'obéirai pourtant; mais, pour m'encourager,
Adoucissez la peine à ma ruse imposée :
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE.

Que me demandez-vous?

CHÉRÉE.

Pour m'élever aux cieux.
Il ne faut qu'un aveu de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE.

Eh bien, je vous l'accorde; est-ce assez vous complaire?

CHÉRÉE.

Je partirai content après un tel salaire;
Cependant joindrez-vous vos vœux à mon transport?

PAMPHILE.

Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port!

CHÉRÉE, baisant la main de Pamphile.

Que je jure en vos mains une amour éternelle.

PAMPHILE.

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHÉRÉE.

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE.

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHÉRÉE.

Ah dieux! quelle douceur où mon ame se noie!
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie;
Au prix de vos baisers tout me semble commun:
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE.

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHÉRÉE.

L'hymen saura bientôt en combler mon envie,
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE.

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHÉRÉE.

Si jamais envers vous je change de pensée,
Me punissent les dieux d'une mort avancée.

PAMPHILE.

Vous promettez beaucoup.

CHÉRÉE.

Je ferai beaucoup plus.
Sans employer le temps en discours superflus,
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père:
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère;
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêt,
Il auroit contre nous prononcé quelque arrêt,
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage:
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE.

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHÉRÉE.

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

SCÈNE II.

PAMPHILE, seule.

Je ne puis trop priser son ardeur généreuse ;
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse :
Je dis loin, quoiqu'ici l'on m'ait donné le jour,
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.
O dieux ! si mon soupçon se trouvoit véritable,
Si j'étois pour Chérée un parti plus sortable,
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,
Seroit-il une fille au monde plus heureuse ?
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse.
J'entends du bruit, sortons, on peut nous écouter.

SCÈNE III.

THAÏS, PYTHIE.

PYTHIE.

Ah ! que j'ai de secrets, madame, à vous conter !
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle.
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS.

Qui ?

PYTHIE.

Faut-il demander ? Ce beau présent de foin
Fût-il en Éthopie, ou bien encor plus loin.

THAÏS.

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE.

Chacun n'a pas été comme vous à l'école;
Je m'entends.

THAÏS.

C'est assez.

PYTHIE.

Ceci nous doit ravir.
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,
Il falloit un eunuque; et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savoit faire.

THAÏS.

Que peut-il avoir fait ?

PYTHIE.

Me le demandez-vous ?

THAÏS.

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE.

Je n'en sais rien au vrai, toutefois je m'en doute.

THAÏS.

Ce sont-là des discours si clairs, qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE.

Votre sœur a tantôt, pour ne rien déguiser,
Laissé prendre à Doris sur sa main un baiser.
Savez-vous quel baiser ?

THAÏS.

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE.

En bonne foi j'ai cru qu'il y prendroit racine :

Ce n'étoit point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'étoit donné,
Je n'en fais point la fine, il me rendroit honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS.

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect;
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect:
Les baisers de Doris sont baisers sans malice:
Il en faudroit beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE.

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connois rien.
Ah! que n'ai-je entendu leur premier entretien!
Mais, au cri de Pamphile étant vîte accourue,
Comme en quelques endroits la porte étoit fendue,
Il m'est venu d'abord un désir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage;
Que votre sœur ne peut prétendre davantage;
Que Doris est pour elle un assez bon parti;
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS.

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE.

Aussi ne pouvoit-on qu'à moitié les entendre.
Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon;
Je ne sais quoi de grand paroît sur son visage:
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.
A force d'y rêver, mon esprit s'est usé.
Madame, si c'étoit quelque amant déguisé!
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS.

Ma sœur se seroit-elle à ce point oubliée ?
J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE.

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer :
Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS.

Qu'est devenu Doris ?

PYTHIE.

Il a troussé bagage.

THAÏS.

Il falloit tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE.

J'étois hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS.

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE.

C'est ce que j'oubliois, tant j'ai bonne mémoire :
A peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS.

Je le croyois aux champs.

PYTHIE.

Il en vient d'arriver.
De long-temps, m'a-t-il dit, je connois ton adresse :
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse ;
De m'en priver deux jours hier au soir je promis,
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,
Ils pourroient de ce temps adoucir l'armertume ;
Mais à nul autre objet mon œil ne s'accoutume,
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.
Je pourrois vivre un siècle avec elle enfermé ;

Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice,
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse,
Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,
Je ne donnerois pas un denier de ma vie.
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie:
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour;
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode:
Je t'abrège ceci, pour l'étendre à ta mode.
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,
J'aimerois cent fois mieux que l'autre m'eût battue.
Le soldat est trop vain, sa présence me tue:
Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit;
Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit;
Puis, qu'on soit toute à lui: ma foi l'on s'y dispose.

THAÏS.

Que veux-tu? jusqu'ici ma sœur en est la cause.

PYTHIE.

Ne dissimulez plus, vous avez votre sœur.
Mais devrois-je parler avecque tant d'ardeur
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle?

THAÏS.

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle.

PYTHIE.

Envoyez-le querir, vous l'entendrez parler.

THAÏS.

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer?

PYTHIE.

Quand Thrason le saura, vous avez votre compte.

THAÏS.

Je ne saurois tromper sans scrupule et sans honte.
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE.

Vos gens le trouveront au logis à présent;
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

SCENE IV.

THAÏS, seule.

A L'ENTENDRE parler, elle en doit être crue;
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,
A moins que l'avoir vu j'ai sujet d'en douter.
Ma sœur fit toujours cas d'une vertu sévère :
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère;
Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour.
Mais quoi ! la tromperie est permise en amour;
Je ne dois seulement accuser que Pamphile.
Aux désirs d'un amant se rendre si facile,
Ni graces, ni faveurs ne savoir ménager,
Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager :
Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.
Ah ! que si j'eusse été fille encore comme elle !
Mais ne nous plaignons point, et laissons tous ces vœux.
Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,
D'un seul de ses désirs, d'un moment de sa vie,
N'est pas une fortune à donner de l'envie.
Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.
Tel qui ne nous voyoit, disoit-il, qu'à moitié,
Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune.
Une femme en deux jours leur devient importune :

Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi,
Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.
Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise,
Pour la seconde fois on m'y verra soumise;
Et je crains que ma sœur n'en dise autant aussi.
La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci :
Ce qui convient à l'une, est à l'autre incommode;
Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,
Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

SCÈNE V.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE, DORUS véritable eunuque, DORIE.

PYTHIE.

DORIE est de retour, vos gens s'en vont venir;
Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie?
Est-ce pour se moquer, ou pour nous faire envie?
O l'agréable objet, et digne d'être vu!

PHÉDRIE.

Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu;
Vous ne m'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE.

Toujours de la façon tromper nos espérances,
La surprise nous plaît, pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHÉDRIE.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS.

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave

Que pour servir ma sœur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté?

PHÉDRIE.

Le voilà.

THAÏS.

Quoi! cet homme à la peau si flétrie?
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

PYTHIE.

Qui n'auroit point eu d'yeux, seroit bien attrapé.

PHÉDRIE.

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé.
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée?

PYTHIE.

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée;
Il ne sauroit avoir que vingt ans tout au plus,
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE.

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS, regardant Dorus.

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE à Dorus.

Es-tu double? Viens-çà, réponds sans hésiter.

DORUS.

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE.

Quoi prêter?

DORUS.

Mon habit.

PHÉDRIE.

A quel homme?

DORUS.

A Chérée.

THAÏS.

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE.

D'où saurois-tu son nom?

DORUS.

Parmenon me l'a dit.

PHÉDRIE.

Mais je te trouve encor couvert du même habit.

DORUS.

Incontinent après il me l'est venu rendre.

PHÉDRIE.

A moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre.

THAÏS.

Lui hors, on vous dira le tout de point en point.

PHÉDRIE à Dorus.

Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

SCÈNE VI.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE.

PHÉDRIE.

Que direz-vous enfin de ma foi violée?
Si l'aise de vous voir, pour un peu reculée,
A rendu mon esprit toujours inquiété;
Si le jour, loin de vous, me paroît sans clarté;
Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,
Jugez ce que feroit une plus longue absence;
Et si mon amour craint le seul éloignement,
Jugez ce que feroit un triste changement.

THAÏS.

Il faudra toutefois y résoudre votre ame;
Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme:
Mon cœur accorde mal ce différent souci;
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE.

Cette vertu me charme en redoublant ma peine:
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine;
Dans une autre saison je saurois y pourvoir;
Mon cœur, comme le vôtre, a soin de son devoir.
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne:
L'aveu de mes parents, ou leur mort, ou la mienne,
Feront voir que ce cœur, prêt à se déclarer,
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS.

De quoi me peut servir cette ardeur généreuse?
Pour plaire à vos parents je suis trop malheureuse;
Se fonder sur leur mort est un but incertain:
On se trompe souvent aux ordres du destin.
Le reste me fait peur, et jusques-là mon ame
Voyoit avec plaisir l'effort de votre flamme;
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,
Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE.

N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable;
D'un si lâche dessein je me trouve incapable;
Puisqu'un autre devoir se joint à mon désir,
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

SCÈNE VII.

PHÉDRIE, THAÏS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

Un monsieur, tout chargé de clinquant, vous demande.

THAÏS.

C'est Chrémès, car voici deux jours que je le mande.
Qu'il monte; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.
Nous, allons voir ma sœur sur cet évènement.

PYTHIE.

Comment? seule avec lui?

PHÉDRIE.

Que tu fais la sucrée!

PYTHIE.

Quoi! vous semblé-je donc une chose sacrée
Qu'on n'oseroit toucher?

THAÏS.

J'approuve ton souci;
Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,
Défends-toi si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE.

Je l'entends, sortez vîte.

SCÈNE VIII.

CHRÉMÈS, PYTHIE.

CHRÉMÈS.

Hé quoi! voilà Pythie?
J'ai cru que pour sa noce on venoit me prier.

PYTHIE.

Je n'ai garde, monsieur, de me tant oublier.

CHRÉMÈS.

Que me veut donc Thaïs ?

PYTHIE.

Elle s'en va descendre.

CHRÉMÈS.

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :
Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi.

PYTHIE.

Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,
Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie ;
Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHRÉMÈS, lui voulant mettre la main au sein.

Souffriras-tu ceci ?

PYTHIE.

Monsieur, arrêtez-vous.
Que ces hommes, voyez, sont fins au prix de nous !
Ils songent dès l'abord toujours à la malice ;
Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :
Une autre fois, monsieur, vous ne m'y tiendrez pas.

CHRÉMÈS.

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas ?

PYTHIE.

Assez de votre sexe on se meurt de parole ;
Je crois que vous allez chacun en même école,
Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.
Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,
Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent :
En avons-nous pitié ? les galants nous méprisent.

CHRÉMÈS.

Et puis, passer pour simple envers moi tu prétends ?

PYTHIE.

Quand madame le dit, quelquefois je l'entends;
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHRÉMÈS.

A propos de madame, a-t-elle encor Thrason?
Je suis, comme tu sais, ami de la maison;
Pourquoi ne veux-tu pas renouer connoissance?

PYTHIE.

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisoit?

CHRÉMÈS.

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisoit.

PYTHIE.

Peut-être.

CHRÉMÈS.

Je l'ai cru : n'en voit-elle point d'autre?

PYTHIE.

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre?

CHRÉMÈS

Un des fils de Damis est encor sur les rangs?

PYTHIE.

L'aîné.

CHRÉMÈS.

J'en suis ravi, car nous sommes parents:
Surtout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE.

Qui, lui? c'est petit gain, je n'y perds que mes peines.

CHRÉMÈS.

Que fera-t-il du bien par les siens amassé?

PYTHIE.

Chacun serre son fait, le bon temps est passé.

CHRÉMÈS.

Tu ne te plaindrois pas, si j'étois en sa place ;
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE.

Faites, vous n'oseriez.

CHRÉMÈS.

Aussi, pour m'en payer....

PYTHIE.

Vers Thaïs, n'est-ce pas, il se faut employer ?

CHRÉMÈS.

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte !

PYTHIE.

J'ai cru qu'il le falloit entendre de la sorte.

CHRÉMÈS, *tirant de son doigt un diamant, et le présentant à Pythie.*

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau ?

PYTHIE *le recevant, et l'ayant regardé.*

Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHRÉMÈS, *lui voulant mettre la main au sein.*

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE *se retirant, et repoussant sa main.*

Il vous faut des tétons ! vraiment on vous en garde !

CHRÉMÈS.

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE.

Arrêtez-vous, monsieur ; j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE IX.

CHRÉMÈS, PYTHIE, DORIE.

DORIE.

MADAME est un peu mal, et je viens pour vous dire....

CHRÉMÈS.

Que je monte?

DORIE.

Oui, monsieur.

CHRÉMÈS.

J'étois en train de rire.
Foin de la messagère, et de son compliment!
Un beau coup m'est rompu par elle, assurément.
De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie;
Car je veux à demain remettre la partie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

GNATON sortant de chez Thaïs.

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi !
Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi ?
Quoi ! respecter si peu ce sacré caractère !
Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,
Est ici méprisé par ce sexe inhumain
Qui même sur l'autel iroit porter sa main !
Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme ?
Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son ame :
Elle viole tout sans honte et sans souci.
A moins que d'apporter, je n'ai que faire ici :
A peine a-t-on reçu le présent de mon maître,
Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connoître.
Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,
On l'y verra tantôt, et bien accompagné.
Mais j'aperçois Damis ; auroit-il pu m'entendre ?
Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre !

SCÈNE II.

DAMIS, PARMENON.

DAMIS.

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté;
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire :
Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,
Pour prix de tes travaux je te veux affranchir.
Peut-être que l'aîné ne se pourra fléchir,
Son amour pour Thaïs est encore un peu forte;
Entreprends mon cadet : qui des deux il n'importe.
Dès lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON.

Je ne refuse point un si digne salaire;
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire :
Vous m'y voyez, monsieur, déjà tout préparé.
Non que je m'en promette un succès assuré;
Il est des plus douteux du côté de Phédrie :
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie;
Tout autre m'entendroit, lui seul me semble sourd.

DAMIS.

Je m'en promettois mieux, lorsque son prompt retour
A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON.

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage;
Tous ces fréquents dépits font peu pour ce regard.
Riottes entre amants sont jeux pour la plupart;
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle :
Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle;

Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS.

Qu'il s'assure de moi, quelque objet qu'il propose.
Un autre auroit voulu s'en réserver le choix;
Mais, n'étant point d'humeur à prendre tous mes droits,
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente,
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.
Il me peut satisfaire et suivre son désir,
Pourvu que de naissance il sache la choisir.
Ceci les réduiroit, s'ils étoient tous deux sages.
J'ai du bien, grace aux dieux, assez pour trois ménages;
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux
Que de me voir bientôt renaître en mes neveux,
Et qu'un petit Chérée entre mes bras se joue.

PARMENON.

Votre désir est juste, et pour moi je le loue.

DAMIS.

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu,
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON.

Vous le verrez aussi, dormez en assurance;
Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.
Qui vous en parleroit, monsieur, dès aujourd'hui?

DAMIS.

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON.

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS.

Je remets en tes mains mon espérance entière.

PARMENON.

Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS.

Agis, parle, dispose, ainsi qu'il te plaira ;
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée :
Si l'aîné pour Thaïs tient son ame obstinée,
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.
D'abord il te faudra combattre son amour,
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.
Tu me vois, grace aux dieux, assez sain pour mon âge ;
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.
Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.
De leurs plus grands secrets ils te font confidence :
Ménage ton crédit, et m'avertis de tout :
Il n'y faut plus penser si tu n'en viens à bout.
Je m'en vais cependant trouver Archidémide :
Par des tours de chicane un voisin l'intimide ;
Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.
À les mettre d'accord on devroit s'employer :
Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.
Cette lettre contient un récit de la cause,
Mais si long, si confus, que je veux, sans tarder,
M'en instruire aujourd'hui, pour demain la plaider.

PARMENON.

Dites-lui qu'il abrège, et que votre présence
Ne nous manque au besoin par trop de complaisance.

DAMIS.

Il est long en effet.

PARMENON.

Gardez de l'être aussi.

DAMIS.

Son logis, en tout cas, n'est qu'à trois pas d'ici.

PARMENON, seul.

Les voilà bien ensemble, et je tiens que le nôtre
A rabattre un discours l'emporte dessus l'autre.
Pour moi, j'ai de la peine à souffrir cet excès :
Quand un plaideur s'en vient m'enfiler son procès,
Quelque excuse aussitôt m'épargne un mal de tête,
De peur d'être surpris la tenant toujours prête :
D'un, Mon maître m'attend, j'interromps leur caquet.
Qu'Archidémide vienne, il aura son paquet,
Fût-il plus révérend cent fois qu'il ne nous semble.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.

Tous deux fort à propos je vous rencontre ensemble;
Mais ce lieu m'est suspect, tirons-nous à l'écart.

CHRÉMÈS.

Adieu; dans vos secrets je ne veux point de part.

PHÉDRIE.

Vous pouvez demeurer, je sais votre prudence ;
On se peut devant vous ouvrir en confidence.
Ne crains point, Parmenon.

PARMENON.

Le voulez-vous ainsi ?
Damis notre vieillard vient de partir d'ici.

PHÉDRIE.

Je savois son retour.

PARMENON.

Il sait aussi le vôtre ;
Et comme on peut tomber d'un discours en un autre,
M'ayant de vos amours long-temps entretenu,
A des propos d'hymen il est enfin venu :
Qu'il se voyoit déjà presque un pied dans la tombe ;
Qu'au faix de tant de biens chargé d'ans il succombe ;
Que pour courir à tout n'étant plus assez vert,
Il se veut désormais tenir clos et couvert,
Caresser, les pieds chauds, quelque bru qui lui plaise,
Conter son jeune temps, banqueter à son aise :
C'est là, ce m'a-t-il dit, le seul but où je tends.
S'ils veulent voir mes jours plus longs et plus contents,
Il faut qu'un prompt hymen me délivre de crainte :
Non que je leur impose une aveugle contrainte ;
Pour plus tôt les réduire à suivre mon désir,
Je leur laisse à tous deux le pouvoir de choisir,
(Citoyenne j'entends) du reste il ne m'importe :
Ennuyé des chagrins que l'âge nous apporte,
Je ne demande plus qu'un entretien flatteur
Qui dessus mes vieux jours me mette en belle humeur :
Que l'un ou l'autre enfin choisisse une maîtresse.
L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse,
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis
Que cause un sacré nœud dont deux cœurs sont unis.
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent ;
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,
Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir :
On verra mon aîné trop tard s'en repentir :
J'en ai su le retour aussitôt que l'absence ;
Ce changement soudain, cette molle impuissance,
M'empêchent d'espérer qu'il s'accorde à mes vœux ;

Mais, le cadet encor n'étant pas amoureux,
C'est là qu'il faut tourner l'effort de la machine;
Et de peur que Thaïs, ou quelqu'autre voisine,
Par son civil accueil ne l'aille retenir,
Sans perdre un seul moment il le faut prévenir.
S'il se pouvoit, ô dieux! que j'aurois d'allégresse!
Tu sais qu'il a long-temps voyagé par la Grèce:
A peine en revient-il, et depuis son retour
Je ne vois point qu'encore il ait conçu d'amour.
Ses plaisirs ont été les chevaux et la chasse:
Avant qu'une maîtresse en son cœur ait pris place,
Peut-être son devoir ailleurs l'aura porté.
A ces mots le vieillard, en pleurant, m'a quitté.
C'est un père après tout, il faut qu'on lui complaise.

PHÉDRIE.

Vraiment vous en parlez tous deux bien à votre aise;
Si l'amour en vos cœurs régnoit pour un moment,
Je vous verrois bientôt d'un autre sentiment.

PARMENON.

Contre moi sans raison vous entrez en colère:
D'interprète, sans plus, je sers à votre père;
Quoique vous m'entendiez parler en précepteur,
De tout ce long discours je ne suis point l'auteur;
Vous voyez que ceci tient beaucoup de son style.

PHÉDRIE.

Tu ne l'es pas non plus de la fourbe subtile
Dont mon frère, en eunuque aujourd'hui déguisé,
A chacun du logis par sa feinte abusé?
Qui t'a rendu muet? cherches-tu quelque excuse?

CHÉRÉE.

C'est à moi qu'il vous faut imputer cette ruse;

Assez pour m'en distraire il s'est inquiété.
Enfin n'en parlons plus, c'est un point arrêté:
Gardez votre Thaïs, laissez-moi ma Pamphile;
Et pendant que mon père est d'humeur si facile,
Allons lui proposer le choix que j'en ai fait.

PARMENON.

Croyez-vous que d'abord il en soit satisfait?
N'étant que ce qu'elle est, j'en aurois quelque crainte.

CHÉRÉE.

Quoi! tu ne sais donc pas le succès de ma feinte?

PARMENON.

Non, car toujours depuis j'ai demeuré chez nous.

CHÉRÉE.

Pamphile est citoyenne.

PARMENON.

O dieux! que dites-vous?
Pamphile est citoyenne!

CHÉRÉE.

Et Chrémès est son frère.
Te conter en détail comment il s'est pu faire,
Demanderoit peut-être un peu plus de loisir:
C'est assez que la chose, au gré de mon désir,
S'est naguère entre nous pleinement avérée.
Outre que de sa sœur la foi m'est assurée,
Chrémès ne me tient pas un homme à dédaigner;
Il ne nous reste plus que mon père à gagner.

PARMENON.

Je vous le veux livrer au plus tard dans une heure.
Du vieillard au procès savez-vous la demeure?
C'est là qu'il nous attend.

PHÉDRIE.

Que mon frère est heureux
De se voir possesseur aussitôt qu'amoureux!
Chacun s'oppose au bien que mérite ma peine.
Thaïs n'a plus en moi qu'une espérance vaine:
Ne pouvant de discours plus long-temps l'amuser,
J'ai promis de mourir, ou bien de l'épouser.
Mourons, puisque l'on n'ose en parler à mon père;
Ce n'est que pour moi seul qu'il se montre sévère.
Adieu, je vais mourir.

PARMENON.

Attendez un moment:
J'ai par son ordre seul harangué vainement,
Et par son ordre enfin je vous rends l'espérance.
Vous feriez beaucoup mieux d'user de déférence;
Mais, puisque tant d'amour loge dans votre sein,
Que cet amour d'ailleurs s'obstine en son dessein,
Vous irez jusqu'au bout, j'ose vous le promettre.
Obtenez de Chrémès qu'il se veuille entremettre,
Et, parlant pour tous deux, vous sauve un compliment
Qui vous feroit rougir dans son commencement.

CHRÉMÈS.

Je me tiens tout prié.

CHÉRÉE.

Nous vous en rendons grace.

PHÉDRIE.

Ah! mon cher Parmenon, viens-çà que je t'embrasse.

PARMENON.

Il n'est pas encor temps.

SCÈNE IV.

DAMIS, CHRÊMES, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON.

DAMIS.

Je reviens faire un tour :
Mon homme étoit absent, et j'attends son retour.
Mais j'aperçois nos gens qui consultent ensemble.

CHRÉMÈS.

Voilà, si ce n'est lui, quelqu'un qui lui ressemble.

DAMIS.

Qu'a de commun Chrémès avec leur entretien?
Ce n'étoit qu'un, jadis, de son père et du mien;
Peut-être mes enfants lui content leur affaire.

CHÉRÉE, bas à Chrémès.

Vite, car il s'approche.

CHRÉMÈS.

Allez, laissez-moi faire.

PARMENON, à Chérée.

Ne sauriez-vous sans hâte attendre l'avenir?
Votre tête à l'évent ne se peut contenir;
D'un ton plus sérieux tâchez de lui répondre;
Ne l'interrompez point, parlez sans vous confondre.
(à Chrémès.)
Vous, commencez le choc, et puis à notre tour
Vous nous verrez tous deux appuyer son amour.

DAMIS.

Comment vous va, Chrémès?

CHRÉMÈS.

Mieux qu'en jour de ma vie.
Et vous?

DAMIS.

De mille maux la vieillesse est suivie.

CHRÉMÈS.

Il se faut consoler, c'est un commun malheur.

DAMIS.

Damis a fait son temps, d'autres fassent le leur.
Mais à propos, Chrémès, quand serai-je de fête ?
Pour rire à votre hymen dès long-temps je m'apprête :
C'est une honte à vous d'être si vieux garçon,
Et je veux que mes fils vous fassent la leçon.
Quand voulez-vous quitter cette humeur solitaire ?

CHRÉMÈS.

Si je vous proposois une semblable affaire ?

DAMIS.

Pour qui ? pour mon cadet ?

CHRÉMÈS.

C'est de lui qu'il s'agit

DAMIS.

Je m'en suis bien douté, car même il en rougit.

CHRÉMÈS.

Je ne veux point priser un parti qui me touche ;
Ses louanges, Damis, siéroient mal en ma bouche :
Mais enfin l'alliance est assez à souffrir ;
En un mot, c'est ma sœur que je vous viens offrir.

DAMIS.

Votre sœur ! vous rêvez : où l'auriez-vous trouvée ?

CHRÉMÈS.

A l'âge de quatre ans elle fut enlevée ;
On vient de me la rendre, et Thaïs l'a chez soi.
Afin que l'on ajoute à ceci plus de foi,
Dès-lors que vous aurez achevé l'hyménée,
La moitié de mes biens à ma sœur est donnée,

Avec espoir du tout, mais après mon trépas.
Quant à vous étaler tous ses autres appas,
Je ne m'en mêle point; c'est à ceux qui l'ont vue.

PHÉDRIE.

Chacun sait la beauté dont Pamphile est pourvue.

CHÉRÉE.

Qui la possédera, doit s'estimer heureux.

PARMENON, à Damis.

Vous-même en deviendrez, je le gage, amoureux;
On ne s'en peut sauver, et fût-on tout de glace.
J'estime sa beauté, mais j'admire sa grace.

CHRÉMÈS, à Damis.

Vous n'en sauriez juger si vous ne la voyez;
Aussi-bien faudra-t-il prouver cette aventure,
Quoique mon bien promis assez vous en assure.
Si ce n'étoit ma sœur, voudrois-je la doter?
Beaucoup d'autres raisons m'empêchent d'en douter:
L'âge et le temps du rapt peuvent servir d'indice;
Ce qu'en dit mon valet, ce qu'en sait sa nourrice,
Une marque en son bras, une autre sur son sein.

DAMIS.

J'entre donc chez Thaïs, non pas pour ce dessein:
Il suffit de savoir la beauté de Pamphile.

CHRÉMÈS.

Vous éclaircir de tout ne peut être inutile.

DAMIS.

Touchez-là, je ne veux autre éclaircissement.

CHRÉMÈS.

Thaïs vous apprendra tout cet évènement:
Sans l'ardeur de son zèle envers notre famille,
Je n'aurois point de sœur, vous n'auriez point de fille.

Pamphile doit au soin que les siens en ont eu
Tout ce qu'elle a d'esprit, de grace et de vertu.
Enfin, chacun de nous étant son redevable,
Pour moi de ce côté je me tiens insolvable :
Ma sœur ne l'est pas moins, son amant l'est aussi ;
Jugez qui de nous tous doit prendre ce souci.

DAMIS.

Mon aîné volontiers se charge de la dette.

CHRÉMÈS.

Que voulez-vous qu'il donne, ou du moins qu'il promette ?
Car donner maintenant n'est pas en son pouvoir.

DAMIS.

Ce sera, je m'en doute, à Damis d'y pourvoir :
J'en suis content, Chrémès, et veux, sans répugnance,
Marquer cet heureux jour d'une double alliance.
Ma joie et vos conseils, tout parle pour Thaïs ;
Nous n'avons à gagner que le cœur de mon fils :
N'appréhendez-vous point l'effort qu'il faudra faire ?

CHRÉMÈS.

S'il s'est laissé gagner, il a su vous le taire ;
Que pouvoit-il de plus que garder le respect ?
Il se tait même encore, et tremble à votre aspect

DAMIS.

Ses yeux parlent assez, si sa langue est muette,
Et j'en tiens le silence une marque secrète.
Que cet excès de joie avoit peine à sortir !
Je vais prier Thaïs d'y vouloir consentir.
Pour épargner sa honte, attendez que j'en sorte.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, CHRÉMÈS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PARMENON, SYRISCE, DONAX, SANGA, SIMALION, et autres personnages muets.

THRASON.

Courage, compagnons! commençons par la porte.

CHÉRÉE, bas à sa troupe.

Voici le capitan tout prêt de nous braver.

PHÉDRIE.

Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver?

CHRÉMÈS.

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHÉRÉE.

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON.

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi :
Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,
Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phédrie.
Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON.

Le reste suit de près; les ferai-je avancer?

THRASON.

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON.

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON.

Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON.

Très bien.

THRASON.

Et puis après, lui donner mille coups.

GNATON.

Ce sera fait, seigneur, fort vaillamment à vous.

THRASON.

Pour Thaïs, tu peux dire, autant vaut, qu'elle est morte.

GNATON.

Dieux ! quel nombre d'exploits !

THRASON.

Rangeons cette cohorte.

Holà, Sigmalion ! voici votre quartier.

GNATON.

C'est-là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON.

Et toi, Syrisce.....

SYRISCE.

Au gros ?

THRASON.

Non, conduis l'aile droite.

GNATON.

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON.

Donax, prends ce bélier, et marche avec le gros.
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.
Sanga ?

SANGA.

Que vous plaît-il ?

THRASON.

Tu manques de courage !

SANGA.

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage ?

THRASON.

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.
Pourquoi tiens-tu ceci?

SANGA.

Pour étancher le sang.

THRASON.

Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre?

SANGA.

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre
M'ont fait croire, seigneur, qu'on en auroit besoin;
Il faut pourvoir à tout.

THRASON.

N'a-t-on pas eu le soin
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée?

GNATON.

Oui, seigneur; et sachant qu'une troupe affamée
N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON.

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence;
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance;
Je donnerai d'ici les ordres du combat.
Jamais qu'en un besoin le bon chef ne se bat;
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose.

GNATON.

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose;
Encore une leçon, je saurois le métier.

THRASON.

Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHÉRÉE, *sortant d'où il étoit avec sa troupe.*

Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON.

N'entends-tu rien, Gnaton? Dieux! c'est une embuscade.
Enfants, sauve qui peut! car nous sommes trahis.
D'où peut être venu ce secours à Thaïs?

DONAX.

Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON.

Il faut tout éprouver avant que de combattre:
Le sage n'en vient point à cette extrémité,
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité;
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON.

Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,
Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout.

THRASON.

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout,
Seroit mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHÉRÉE.

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte?

THRASON.

Mon bien.

CHÉRÉE.

Quoi! votre bien?

THRASON.

Pamphile.

CHÉRÉE.

Est-elle à vous?
Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux:
Trève de différend, ou vous verrez folie.

THRASON.

De grace contestons sans fougue et sans saillie;

C'est belle chose en tout d'écouter la raison.
Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHRÉMÈS.

Par quel droit?

THRASON.

Par l'achat que l'on m'en a vu faire :
Enfin, je suis son maître.

CHRÉMÈS.

Et moi je suis son frère,
Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON.

On m'a toujours tenu pour un homme obligeant,
Je le veux être encore : allez, je vous la donne ;
Mais j'entends pour Thaïs que l'on me l'abandonne.

PHÉDRIE.

Encor moins celle-ci.

THRASON.

Que sert donc notre accord?

PHÉDRIE.

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,
Et ne saurois souffrir seulement qu'on la nomme.

GNATON.

Pauvres gens, d'attirer sur vos bras un tel homme!
Vous feriez beaucoup mieux de l'avoir pour ami.
Il ne sait ce que c'est d'obliger à demi.

PHÉDRIE.

Beaucoup mieux! Et qu'es-tu pour parler de la sorte?
Si je te vois jamais regarder cette porte,
M'entends-tu? tu sauras ce que pèse ma main.
Ne me vas point conter, C'est ici mon chemin,
Et je ne saurois pas m'empêcher d'y paroître :

Je ne veux voir autour le valet ni le maître;
Est-ce bien s'expliquer?

GNATON.

Des mieux, et nettement.
Mais peut-on à l'écart vous parler un moment?

PHÉDRIE.

Hé bien?

GNATON, bas à l'écart.

Notre soldat a la bourse garnie,
Vous le pouvez admettre en votre compagnie.
Il n'est pas pour vous nuire auprès d'aucun objet;
Pour donner du soupçon c'est un foible sujet.
Si Thaïs l'a souffert, vous en savez la cause;
Sa présence d'ailleurs est bonne à quelque chose:
Il peut, sans vous causer de crainte et de souci,
Vous défrayer de rire, et de festins aussi.

PHÉDRIE.

J'accepte, au nom des trois, le parti qu'on nous offre;
Non que nous ayons peur de fouiller dans le coffre,
Mais afin d'en tirer du divertissement.
J'en vais dire à Chrémès quatre mots seulement:
Car, que d'aucun soupçon mon ame soit saisie,
Le soldat n'est pas homme à donner jalousie;
Tout ce que j'en ai dit, étoit pour l'abuser.
Mais crois-tu qu'au hasard il se veuille exposer?

GNATON.

Faites venir vos gens, et puis laissez-moi faire.

PHÉDRIE a Chrémès.

Chrémès, votre conseil est ici nécessaire;
Et vous aussi, mon frère, approchez un moment.

GNATON retourne vers Thrason.

Seigneur, j'ai ménagé votre accommodement;
Chacun pourra servir cette femme à sa mode,
Et crois que ce rival se rendant incommode,
Thaïs le quittera pour être tout à vous.
On ne trouve jamais son compte à des jaloux :
Votre bourse d'ailleurs n'étant point épargnée,
L'intérêt vous pourra donner cause gagnée;
Et, fût-elle d'humeur à le trop négliger,
Votre mérite seul suffit pour l'engager.

THRASON.

Je t'entends. Que faut-il à présent que je fasse?

GNATON.

D'abord à ces messieurs vous devez rendre grace,
Et reconduire après vos troupes au logis,
Où, comme en quelque port heureusement surgis,
Après tant de travaux, de dangers et d'alarmes,
En beaux verres de vin nous changerons nos armes,
Buvant à la santé de notre conducteur,
Qui de cette victoire a seul été l'auteur.

THRASON.

Je crois que c'est le mieux que nous puissions tous faire.
(à Phédrie et à sa troupe.)
Messieurs, ne suis-je pas en ce lieu nécessaire?

PHÉDRIE.

Comment?

THRASON.

Je me retire, et mes gens avec moi.

PHÉDRIE.

Gnaton vous a-t-il dit....

THRASON.

Oui, messieurs, c'est de quoi

Je rends très humble grace à votre seigneurie :
De ma part si jamais il survient brouillerie,
En pièces aussitôt je consens d'être mis ;
Et de l'heureux malheur qui nous rend bons amis,
Il ne sera moment que le jour je ne chôme.

GNATON.

Vous ai-je pas bien dit qu'il étoit galant homme ?

CHÉRÉE, à Thrason.

Il reste cependant querelle entre nous deux.
Quoi ! vous vouliez tantôt en prendre une aux cheveux !
Il faut que je la venge, au péril de ma vie.

THRASON.

Ah ! ne réveillons point une noise assoupie.

PHÉDRIE.

Il a raison, mon frère, et c'est à contre-temps.

THRASON, à ses soldats.

De l'avantage acquis étant plus que contents,
Soldats, retirons-nous : à vos rangs prenez garde ;
Pour moi, j'aurai le soin de mener l'avant-garde.

CHRÉMÈS.

C'est faire en vaillant chef.

SCÈNE VI.

DAMIS, CHRÉMÈS, THAÏS, PHÉDRIE, CHÉRÉE, PAMPHILE, PARMENON.

CHRÉMÈS.

Damis a bien perdu :
Que n'a-t-il un moment avec nous attendu !
Comme nous il eût eu sa part de la risée.
Mais le voici qui vient avecque l'épousée.

PARMENON.

Cet hymen le fera de moitié rajeunir.

DAMIS, présentant Pamphile à Chérée.

Mon fils, je te la rends, tu peux l'entretenir;
Et je trouve Pamphile et si sage et si belle,
Que si je ne savois que tu brûles pour elle,
Je t'y voudrois porter; mais son œil trop charmant
En a su prévenir le doux commandement.
Les dieux en soient loués, et fassent que son frère
Achève, sans tarder, l'hymen qu'il prétend faire!
Je donne vingt talents.

CHRÉMÈS.

J'accepte le parti.

DAMIS.

Et j'attends qu'à nos vœux Pamphile ait consenti.

CHRÉMÈS.

Epargnez-lui, Damis, cet aveu de sa flamme:
Son front vous dit assez ce qu'elle a dedans l'ame;
Cette rougeur n'a point de marques d'un courroux....

PAMPHILE.

Mon frère, une autre fois vous parlerez pour vous.

CHRÉMÈS.

Une autre fois, ma sœur, vous parlerez sans feinte.

PAMPHILE.

Puisque vous le voulez, j'obéis sans contrainte.

CHÉRÉE.

La seule indifférence est peu pour mon désir.

CHRÉMÈS.

Ajoutez-y, ma sœur, que c'est avec plaisir.

PAMPHILE.

Ce jour est pour Pamphile un jour d'obéissance.

THAÏS.

En puissiez-vous long-temps célébrer la naissance !

CHRÉMÈS, à Thaïs.

C'est savoir ajouter trop de grace au bienfait.

THAÏS.

Je voudrois que mon zèle eût produit plus d'effet.

CHRÉMÈS.

Quel autre effet ma sœur en pouvoit-elle attendre ?
Vos soins à l'obtenir, vos bontés à la rendre,
Et l'excès d'amitié que nous avons pu voir,
Nous enseignent assez quel est notre devoir.
Disposez de mes biens, de moi, de ma famille ;
Tenez-moi lieu de sœur.

DAMIS.

Tenez-moi lieu de fille,
Puisqu'on doit à vos soins tout l'heur de ce succès.

THAÏS.

Cet honneur me confond, et va jusqu'à l'excès.

DAMIS.

Ce n'est pas tout, madame ; achevez la journée :
Nous voulons vous devoir un second hyménée ;
Vous me l'avez promis.

THAÏS.

J'accepte votre loi,
Et la suis de bon cœur en lui donnant ma foi.

CHÉRÉE.

Vous oserois-je encor demander quelque chose ?

DAMIS.

Tu peux tout à présent ; dis-moi, parle, propose.
Tu verras ton désir exactement suivi.

PHÉDRIE.

Vous savez à quel point Parmenon m'a servi.

DAMIS.

J'entends à demi mot; tu veux qu'on l'affranchisse?

CHÉRÉE.

Mon père, que ceci tout d'un temps s'accomplisse.

DAMIS.

Il est juste, et déjà j'en ai donné ma foi.

(à Parmenon.)

Sois libre, Parmenon, mais demeure avec moi.

PARMENON.

Par ce double bienfait mon attente est comblée.

PHÉDRIE.

De te voir affranchi ma joie est redoublée.

CHRÉMÈS.

Le temps est un peu cher, quittons ces compliments,
Et ne retardons point l'aise de nos amants.

FIN DE L'EUNUQUE.

CLYMÈNE.

1671.

AVERTISSEMENT.

Il semblera d'abord au lecteur, que la comédie que j'ajoute ici n'est pas en son lieu ; mais, s'il la veut lire jusqu'à la fin, il y trouvera un récit, non tout-à-fait tel que ceux de mes Coutes, et aussi qui ne s'en éloigne pas tout-à-fait. Il n'y a aucune distribution de scènes, la chose n'étant pas faite pour être représentée.

CLYMÈNE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES

APOLLON, LES NEUF MUSES, ACANTE.

La scène est au Parnasse.

Apollon se plaignoit aux neuf Sœurs, l'autre jour,
De ne voir presque plus de bons vers sur l'amour.
Le siècle, disoit-il, a gâté cette affaire :
Lui nous parler d'amour ! Il ne le sait pas faire.
Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits ?
J'ai beau communiquer de l'ardeur aux esprits ;
Les belles n'ayant pas disposé la matière,
Amour et vers, tout est fort à la cavalière.
Adieu donc, ô beautés ! je garde mon emploi
Pour les surintendants sans plus, et pour le roi.
Je viens pourtant de voir, au bord de l'Hippocrène,
Acante fort touché de certaine Clymène.
J'en sais qui sous ce nom font valoir leurs appas ;
Mais quant à celle-ci, je ne la connois pas :
Sans doute qu'en province elle a passé sa vie.

ÉRATO.

Sire, j'en puis parler; c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour,
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

URANIE.

Je la connois aussi.

APOLLON.

Comment, vous Uranie!
En ce cas, Terpsichore, Euterpe et Polymnie,
Qui n'ont pas des emplois du tout si relevés,
M'en apprendront encor plus que vous n'en savez.

POLYMNIE.

Oui, sire, nous pouvons vous en parler chacune.

APOLLON.

Si ma prière n'est aux Muses importune,
Devant moi tour-à-tour chantez cette beauté;
Mais sur de nouveaux tons, car je suis dégoûté.
Que chacune pourtant suive son caractère.

EUTERPE.

Sire, nous nous savons toutes neuf contrefaire:
Pour si peu laissez-nous libres sur ce point-là.

APOLLON.

Commencez donc, Euterpe, ainsi qu'il vous plaira.

EUTERPE.

Que ma compagne m'aide, et puis en dialogue
Nous vous ferons entendre une espèce d'églogue.

APOLLON.

Terpsichore, aidez-la: mais surtout évitez
Les traits que tant de fois l'églogue a répétés;
Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde.

TERPSICHORE.

Je m'en vais commencer ; qu'Euterpe me réponde.
Quand le soleil a fait le tour de l'univers,
Ce n'est point d'avoir vu cent chefs-d'œuvre divers,
Ni d'en avoir produit, qu'à Thétis il se vante ;
Il dit, J'ai vu Clymène, et mon ame est contente.

EUTERPE.

L'aurore vous veut voir ; Clymène, montrez-vous :
Non, ne bougez du lit ; le repos est trop doux :
Tantôt vous paroîtrez vous-même une autre aurore ;
Mais ne vous pressez point, dormez, dormez encore.

TERPSICHORE.

Au gré de tous les yeux Clymène a des appas :
Un peu de passion est ce qu'on lui souhaite :
Pour de l'amitié seule, elle n'en manque pas :
Cinq ou six grains d'amour, et Clymène est parfaite.

EUTERPE.

L'amour, à ce qu'on dit, empêche de dormir :
S'il a quelque plaisir, il ne l'a pas sans peine.
Voyez la tourterelle, entendez-la gémir,
Vous vous garderez bien de condamner Clymène.

TERPSICHORE.

Vénus depuis long-temps est de mauvaise humeur ;
Clymène lui fait ombre ; et Vénus, ayant peur
D'être mise au-dessous d'une beauté mortelle,
Disoit hier à son fils, Mais la croit-on si belle ?
Hé oui, oui, dit l'Amour, je vous la veux montrer.

APOLLON.

Vous sortez de l'églogue.

EUTERPE.

Il nous y faut rentrer.

Amour en quatre parts divise son empire :
Acante en fait moitié, ses rivaux plus d'un quart ;
Ainsi plus des trois quarts pour Clymène soupire :
Les autres belles ont le reste pour leur part.

TERPSICHORE.

Tout ce que peut avoir un cœur d'indifférence,
Clymène le témoigne : elle en a destiné
Les trois quarts pour Acante ; heureux dans sa souffrance,
S'il voit qu'à ses rivaux le reste soit donné.

EUTERPE.

Ne vous semble-t-il pas que nos bois reverdissent,
Depuis que nous chantons un si charmant objet ?

TERPSICHORE.

Oiseaux, hommes et dieux, que tous chantres choisissent
Désormais, en leurs sons, Clymène pour sujet.

EUTERPE.

Pour elle le printemps s'est habillé de roses.

TERPSICHORE.

Pour elle les zéphirs en parfument les airs.

EUTERPE.

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Régnez, belle, régnez sur tant d'aimables choses.

TERPSICHORE.

Aimez, Clymène, aimez ; rendez quelqu'un heureux :
Votre règne en aura plus d'appas pour vous-même.

EUTERPE.

En ce nombre d'amants qui voulez-vous qu'elle aime ?

TERPSICHORE.

Acante.

EUTERPE.

Et pourquoi lui ?

TERPSICHORE.

C'est le plus amoureux.
Sire, êtes-vous content ?

APOLLON.

Assez. Que Melpomène
Sur un ton qui nous touche introduise Clymène.
Vous, Thalie, il vous faut contrefaire un amant
Qui ne veut point borner son amoureux tourment.

MELPOMÈNE.

Mes sœurs, je suis Clymène.

THALIE.

Et moi je suis Acante.

APOLLON.

Fort bien ; nous écoutons ; remplissez notre attente.

CLYMÈNE.

Acante, vous perdez votre temps et vos soins.
Voulez-vous qu'on vous aime? aimez-nous un peu moins.
Otez ce mot d'amour, c'est ce qu'on vous conseille.

ACANTE.

Que je l'ôte ! Est-il rien de si doux à l'oreille ?
Quoi ! de vous adorer Acante cesseroit !
Contre sa passion il vous obéiroit !
Ah ! laissez-lui du moins son tourment pour salaire.
Suis-je si dangereux ? Hélas ! non ; si j'espère
Ce n'est plus d'être aimé; tant d'heur ne m'est point dû :
Je l'avois jusqu'ici follement prétendu.
Mourir en vous aimant est toute mon envie.
Mon amour m'est plus cher mille fois que la vie.
Laissez-moi mon amour, madame, au nom des dieux.

CLYMÈNE.

Toujours ce mot ! toujours !

ACANTE.

Vous est-il odieux?
Que de belles voudroient n'en entendre point d'autre!
Il charme également votre sexe et le nôtre :
Seule vous le fuyez; mais ne s'est-il point vu
Quelque temps où peut-être il vous a moins déplu?

CLYMÈNE.

L'amour, je le confesse, a traversé ma vie :
C'est ce qui, malgré moi, me rend son ennemie.
Après un tel aveu, je ne vous dirai pas
Que votre passion est pour moi sans appas,
Et que d'aucun plaisir je ne me sens touchée
Lorsqu'à tant de respect je la vois attachée.
Aussi peu vous dirai-je, Acante, écoutez bien,
Que par vos qualités vous ne méritez rien;
Je les sais, je les vois, j'y trouve de quoi plaire :
Que sert-il d'affecter le titre de sévère?
Je ne me vante pas d'être sage à ce point
Qu'un mérite amoureux ne m'embarrasse point.
Vouloir bannir l'amour, le condamner, s'en plaindre,
Ce n'est pas le haïr, Acante; c'est le craindre.
Des plus sauvages cœurs il flatte le désir.
Vous ne l'ôterez point sans m'ôter du plaisir :
Nous y perdrons tous deux : quand je vous le conseille,
Je me fais violence, et prête encor l'oreille.
Ce mot renferme en soi je ne sais quoi de doux,
Un son qui ne déplaît à pas une de nous;
Mais trop de mal le suit.

ACANTE.

Je m'en charge, madame :
Ce mal est pour moi seul; j'en garantis votre ame.

CLYMÈNE.

Qui vous croiroit, Acante, auroit un bon garant.
Mais non, je connois trop qu'Amour n'est qu'un tyran,
Un ennemi public, un démon pour mieux dire.

ACANTE.

Il ne l'est pas pour vous, cela vous doit suffire :
Jamais il ne vous peut avoir causé d'ennui :
Vous en prenez un autre assurément pour lui.
S'il a quelques douceurs, elles sont pour les belles,
Et pour nous les soucis et les peines cruelles.
Vous n'éprouvez jamais ni dédain ni froideur :
Quant à nous, c'est souvent le prix de notre ardeur.
Trop de zèle nous nuit.

CLYMÈNE.

Et pourquoi donc, Acante,
Ne modérez-vous pas cette ardeur violente?
Aimez-vous mieux souffrir contre mon propre gré,
Que si, m'obéissant, vous étiez bien traité?
Je vous rendrois heureux.

ACANTE.

Selon votre manière;
Du bonheur d'un ami, d'un parent ou d'un frère;
Que sais-je? de chacun : car vous savez qu'on peut
Faire ainsi des heureux autant que l'on en veut.

CLYMÈNE.

Non, non, j'aurois pour vous beaucoup plus de tendresse.
Vous verriez à quel point Clymène s'intéresse
Pour tout ce qui vous touche.

ACANTE.

Et pour moi-même aussi?

CLYMÈNE.

Quelle distinction mettez-vous en ceci?

ACANTE.

Très grande. Mais laissons à part la différence :
Aussi-bien je craindrois de commettre une offense,
Si j'avois entrepris de prouver contre vous
Qu'autre chose est d'aimer nos qualités ou nous.
Je vous dirai pourtant que mon amour extrême
A pour premier objet votre personne même :
Tout m'en semble charmant ; elle est telle qu'il faut :
Mais pour vos qualités, j'y trouve du défaut.

CLYMÈNE.

Dites-nous quel il est, afin qu'on s'en corrige.

ACANTE.

Vous n'aimez point l'Amour ; vous le haïssez, dis-je ;
Ce dieu près de votre ame a perdu tout crédit.

CLYMÈNE.

Je ne hais point l'Amour, je vous l'ai déjà dit :
Je le crains seulement, et serois plus contente
Si vous vouliez changer votre ardeur véhémente,
En faire une amitié, quelque chose entre deux ;
Un peu plus que ce n'est quand un cœur est sans feux,
Moins aussi que l'état où le vôtre se treuve.

ACANTE.

Tout de bon, voulez-vous que j'en fasse l'épreuve ?
Que demain j'aime moins, et moins le jour d'après,
Diminuant toujours, encor que vos attraits
Augmentent en pouvoir ? Le voulez-vous, madame ?

CLYMÈNE.

Oui, puisque je l'ai dit.

ACANTE.

L'avez-vous dit dans l'ame ?

CLYMÈNE.

Il faut bien.

ACANTE.

Songez-y; voyez si votre esprit
Pourra voir ce déchet sans un secret dépit.
Peu de femmes feroient des vœux pareils aux vôtres.

CLYMÈNE.

Acante, je suis femme aussi-bien que les autres;
Mais je connois l'Amour, c'est assez : j'ai raison
D'en combattre en mon cœur l'agréable poison.
Voulez-vous procurer tant de mal à Clymène?
Vous l'aimez, dites-vous, et vous cherchez sa peine.
N'allez point m'alléguer que c'est plaisir pour nous.
Loin, bien loin tels plaisirs; le repos est plus doux :
Mon cœur s'en défendra; je vous permets de croire
Que je remporterai malgré moi la victoire.

APOLLON.

Voilà du pathétique assez pour le présent :
Sur le même sujet donnez-nous du plaisant.

MELPOMÈNE.

Qui ferons-nous parler?

APOLLON.

Acante et sa maîtresse.

MELPOMÈNE.

Sire, il faudroit avoir pour cela plus d'adresse.
Rendre Acante plaisant! C'est un trop grand dessein.

APOLLON.

Il est fou; c'est déjà la moitié du chemin.

THALIE

Mais il l'est dans l'excès.

APOLLON.

Tant mieux; j'en suis fort aise,
Nous le demandons tel : je ne vois rien qui plaise,

En matière d'amour, comme les gens outrés.
Mille exemples pourroient vous en être montrés.

MELPOMÈNE.

Nous obéissons donc. Tu te souviens, Thalie,
D'un matin où Clymène, en son lit endormie,
Fut, au bruit d'un soupir, éveillée en sursaut,
Et se mit contre Acante en colère aussitôt,
Sans le voir; croyant même avoir fermé la porte.
Mais qui pouvoit, que lui, soupirer de la sorte?
Vraiment vous l'entendez, avecque vos hélas,
Dit la belle; apprenez à soupirer plus bas.
Il eut beau s'excuser sur l'ardeur de son zèle.
Une forge feroit moins de bruit, reprit-elle,
Que votre cœur n'en fait : ce sont tous ses plaisirs.
Si je tourne le pied, matière de soupirs.
Je ne vous vois jamais qu'en un chagrin extrême :
C'est bien pour m'obliger à vous aimer de même!

ACANTE.

Je ne le prétends pas.

CLYMÈNE.

Séyez-vous sur ce lit.

ACANTE.

Moi?

CLYMÈNE.

Vous, sans répliquer.

ACANTE.

Souffrez....

CLYMÈNE.

C'est assez dit.
Là ; je vous veux voir là.

ACANTE.

Madame....

CLYMÈNE.

Là, vous dis-je.
Voyez qu'il a de mal ! Sa maîtresse l'oblige
A s'asseoir sur un lit, quelle peine pour lui !
Savez-vous ce que c'est ? je veux rire aujourd'hui.
Point de discours plaintifs : bannissez, je vous prie,
Ces soupirs à la voix du sommeil ennemie ;
Témoignez, s'il se peut, votre amour autrement.
Mais que veut cette main, qui s'en vient brusquement ?

ACANTE.

C'est pour vous obéir, et témoigner mon zèle.

CLYMÈNE.

L'obéissance en est un peu trop ponctuelle ;
Nous vous en dispensons ; Acante, soyez coi.
Si bien donc que votre ame est tout en feu pour moi ?

ACANTE.

Tout en feu.

CLYMÈNE.

Vous n'avez ni cesse ni relâche ?

ACANTE.

Aucune.

CLYMÈNE.

Toujours pleurs, soupirs comme à la tâche ?

ACANTE.

Toujours soupirs et pleurs.

CLYMÈNE.

J'en veux avoir pitié.
Allez, je vous promets....

ACANTE.

Et quoi ?

CLYMÈNE.

De l'amitié.

ACANTE.

Ah! madame, faut-il railler d'un misérable ?

CLYMÈNE.

Vous reprenez toujours votre ton lamentable.
Oui, je vous veux aimer d'amitié malgré vous;
Mais si sensiblement, que je n'aie, entre nous,
De là jusqu'à l'amour rien qu'un seul pas à faire.

ACANTE.

Et quand le ferez-vous ce pas si nécessaire?

CLYMÈNE.

Jamais.

ACANTE.

Reprenez donc l'offre de votre cœur.

CLYMÈNE.

Vous en aurez regret; il a de la douceur.
Vous feriez beaucoup mieux d'éprouver ses largesses.
Je baise mes amis, je leur fais cent caresses :
A l'égard des amants, tout leur est refusé.

ACANTE.

Je ne veux point du tout, madame, être baisé.
Vous riez ?

CLYMÈNE.

Le moyen de s'empêcher de rire!
On veut baiser Acante; Acante se retire.

ACANTE.

Et le pourriez-vous voir traiter de son amour
Pour un simple baiser, souvent froid, toujours court ?

CLYMÈNE.

On redouble en ce cas.

ACANTE.

Oui, d'autres que Clymène.

CLYMÈNE.

Éprouvez-le.

ACANTE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

CLYMÈNE.

Moi? de rien.

ACANTE.

Cependant je vois qu'en votre esprit
Le refus de vos dons jette un secret dépit.

CLYMÈNE.

Il est vrai, ce refus n'est pas fort à ma gloire.
Dédaigner mes baisers! cela se peut-il croire?
Acante, je le vois, n'est pas fin à demi:
Il devoit aujourd'hui promettre d'être ami;
Demain il eût repris son premier personnage.

ACANTE.

Et Clymène auroit pu souffrir ce badinage?
Un baiser n'auroit pas irrité ses esprits?

CLYMÈNE.

Qu'importe? L'on s'appaise, et c'est autant de pris.
Vous en pourriez déjà compter une douzaine.

ACANTE.

Madame, c'en est trop : à quoi bon tant de peine?
Pour douze d'amitié donnez-m'en un d'amour.

CLYMÈNE.

C'est perdre doublement; je le rendrois trop court.

ACANTE.

Mais, madame, voyons.

CLYMÈNE.

Mais, Acante, vous dis-je,
L'amitié seulement à ces faveurs m'oblige.

ACANTE.

Eh bien ! je consens d'être ami pour un moment.

CLYMÈNE.

Sous la peau de l'ami, je craindrois que l'amant
Ne demeurât caché pendant tout le mystère.
L'heure sonne, il est tard ; n'avez-vous point affaire ?

ACANTE.

Non ; et quand j'en aurois, ces moments sont trop doux.

CLYMÈNE.

Je me veux habiller ; adieu, retirez-vous.

APOLLON.

Vous finissez bientôt !

MELPOMÈNE.

Point trop pour des pucelles.
Ces discours leur siéent mal, et vous vous moquez d'elles.

APOLLON.

Moi, me moquer ! pourquoi ? J'en ouïs l'autre jour
Deux de quinze ans parler plus savamment d'amour.
Ce que sur vos amants je trouverois à dire,
C'est qu'ils pleuroient tantôt, et vous les faites rire.
De l'air dont ils se sont tout-à-l'heure expliqués,
Ce ne sauroient être eux, s'ils ne se sont masqués.

MELPOMÈNE.

Vous vouliez du plaisant ; comment eût-on pu faire ?

APOLLON.

J'en voulois, il est vrai ; mais dans leur caractère.

THALIE.

Sire, Acante est un homme inégal à tel point,
Que d'un moment à l'autre on ne le connoît point :
Inégal en amour, en plaisir, en affaire ;
Tantôt gai, tantôt triste ; un jour il désespère ;

Un autre jour il croit que la chose ira bien.
Pour vous en parler franc, nous n'y connoissons rien.
Clymène aime à railler : toutefois, quand Acante
S'abandonne aux soupirs, se plaint et se tourmente,
La pitié qu'elle en a lui donne un sérieux
Qui fait que l'amitié n'en va souvent que mieux.

APOLLON.

Clio, divertissez un peu la compagnie.

CLIO.

Sire, me voilà prête.

APOLLON.

Il me prend une envie
De goûter de ce genre où Marot excelloit.

CLIO.

Eh bien, sire, il vous faut donner un triolet.

APOLLON.

C'est trop ; vous nous deviez proposer un distique.
Au reste, n'allez pas chercher ce style antique
Dont à peine les mots s'entendent aujourd'hui :
Montez jusqu'à Marot, et point par-delà lui :
Même son tour suffit.

CLIO.

J'entends : il reste, sire,
Que votre majesté seulement daigne dire
Ce qu'il lui plaît, ballade, épigramme, ou rondeau.
J'aime fort les dizains.

APOLLON.

En un sujet si beau
Le dizain est trop court ; et, vu notre matière,
La ballade n'a point de trop ample carrière.

CLIO.

Je pris de loin Clymène l'autre fois

Pour une grace en ses charmes nouvelle :
Grace s'entend, la première des trois;
J'eusse autrement fait tort à cette belle :
Puis approchant, et frottant ma prunelle,
Je me repris, et dis soudainement,
Voilà Vénus; c'est elle assurément :
Non, je me trompe, et mon œil se mécompte.
Cyprine là ? je faille lourdement;
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Voyons pourtant; car chacun, d'une voix,
En fait d'appas, prend Vénus pour modèle.
Je me mis lors à compter par mes doigts
Tous les attraits de la gente pucelle,
Afin de voir si ceux de l'immortelle
Y cadreroient, à peu près seulement :
Mais le moyen ? Je n'y vins nullement,
Trouvant ici beaucoup plus que le compte.
Qu'est-ceci, dis-je, et quel enchantement ?
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Acante vint tandis que je comptois.
Cette beauté le fit asseoir près d'elle.
J'entendis tout, les zéphyrs étoient cois.
Plus de cent fois il l'appela cruelle,
Inexorable, à l'amour trop rebelle;
Et le surplus que dit un pauvre amant.
Clymène oyoit cela négligemment :
Le mot d'amour lui donnoit quelque honte.
Si de ce lieu la chronique ne ment,
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

Ne recours plus, Acante, au changement.
Loin de trouver en ce bas élément

Quelqu'autre objet qui ta dame surmonte,
Dans les palais qui sont au firmament
Telle n'est point la reine d'Amathonte.

APOLLON.

Votre tour est venu, Calliope : essayez
Un de ces deux chemins qu'aux auteurs ont frayés
Deux écrivains fameux ; je veux dire Malherbe,
Qui louoit ses héros en un style superbe ;
Et puis maître Vincent, qui même auroit loué
Proserpine et Pluton en un style enjoué.

CALLIOPE.

Sire, vous nommez là deux trop grands personnages.
Le moyen d'imiter sur-le-champ leurs ouvrages ?

APOLLON.

Il faut que je me sois sans doute expliqué mal ;
Car, vouloir qu'on imite aucun original
N'est mon but, ni ne doit non plus être le vôtre,
Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre.
C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que les imitateurs ; on diroit des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,
Et s'iroient sur ses pas jeter dans la rivière.
Je veux donc seulement que vous nous fassiez voir,
En ce style où Malherbe a montré son savoir,
Quelque essai des beautés qui sont propres à l'ode.
Ou si, ce genre-là n'étant plus à la mode,
Et demandant d'ailleurs un peu trop de loisir,
L'autre vous semble plus selon votre désir,
Vous louiez galamment la maîtresse d'Acante,
Comme maître Vincent, dont la plume élégante
Donnoit à son encens un goût exquis et fin,
Que n'avoit pas celui qui partoit d'autre main.

CALLIOPE.

Je vais, puisqu'il vous plaît, hasarder quelque stance.
Si je débute mal, imposez-moi silence.

APOLLON.

Calliope manquer!

CALLIOPE.

Pourquoi non? Très souvent.
L'ode est chose pénible, et surtout dans le grand.

Toi, qui soumets les dieux aux passions des hommes,
Amour, souffriras-tu qu'en ce siècle où nous sommes
Clymène montre un cœur insensible à tes coups?
Cette belle devroit donner d'autres exemples :
Tu devrois l'obliger, pour l'honneur de tes temples,
D'aimer ainsi que nous;

URANIE.

Les Muses n'aiment pas.

CALLIOPE.

Et qui les en soupçonne?
Ce nous, n'est pas pour nous; je parle en la personne
Du sexe en général, des dévotes d'amour.

APOLLON.

Calliope a raison; qu'elle achève à son tour.

CALLIOPE.

J'en demeurerai là, si vous l'agréez, sire.
On m'a fait oublier ce que je voulois dire.

APOLLON.

A vous donc, Polymnie; entrez en lice aussi.

POLYMNIE.

Sur quel ton?

APOLLON.

Je vois bien que sur ce dernier-ci

L'on ne réussit pas toujours comme on souhaite.
Calliope a bien fait d'user d'une défaite;
Cette interruption est venue à propos :
C'est pourquoi choisissez des tons un peu moins hauts.
Horace en a de tous; voyez ceux qui vous duisent :
J'aime fort les auteurs qui sur lui se conduisent :
Voilà les gens qu'il faut à présent imiter.

POLYMNIE.

C'est bien dit, si cela pouvoit s'exécuter :
Mais avons-nous l'esprit qu'autrefois à cet homme
Nous savions inspirer sur le déclin de Rome?
Tout est trop fort déchu dans le sacré vallon.

APOLLON.

J'en conviens, jusque même au métier d'Apollon :
Il n'est rien qui n'empire, hommes, dieux; mais que faire?
Irons-nous pour cela nous cacher et nous taire?
Je ne regarde pas ce que j'étois jadis,
Mais ce que je serai quelque jour, si je vis.
Nous vieillissons enfin, tout autant que nous sommes
De dieux nés de la fable, et forgés par les hommes.
Je prévois par mon art un temps où l'univers
Ne se soucîra plus ni d'auteurs, ni de vers,
Où vos divinités périront, et la mienne.
Jouons de notre reste avant que ce temps vienne.
C'est à vous, Polymnie, à nous entretenir.

POLYMNIE.

Je songeois aux moyens qu'il me faudroit tenir :
A peine en rencontré-je un seul qui me contente.
Ceci vous plairoit-il? Je fais parler Acante.

Qu'une belle est heureuse, et que de doux moments,
Quand elle en sait user, accompagnent sa vie!

D'un côté le miroir, de l'autre les amants,
Tout la loue ; est-il rien de si digne d'envie ?

La louange est beaucoup, l'amour est plus encor :
Quel plaisir de compter les cœurs dont on dispose !
L'un meurt, l'autre soupire, et l'autre en son transport
Languit et se consume ; est-il plus douce chose ?

Clymène, usez-en bien : vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière et si fort redoutée ;
Caron vous passera sans passer les Amours ;
Devant ce temps-là même ils vous auront quittée.

Vous vivrez plus long-temps encor que vos attraits :
Je ne vous réponds pas alors d'être fidèle :
Mes désirs languiront aussi-bien que vos traits ;
L'amant se sent déchoir aussi-bien que la belle.

Quand voulez-vous aimer que dans votre printemps ?
Gardez-vous bien, sur-tout, de remettre à l'automne :
L'hiver vient aussitôt ; rien n'arrête le temps :
Clymène, hâtez-vous ; car il n'attend personne.

Sire, je m'en tiens là, bien ou mal il suffit :
La morale d'Horace, et non pas son esprit,
Se peut voir en ces vers.

APOLLON.

Érato, que veut dire
Que vous, qui d'ordinaire aimez si fort à rire,
Demeurez taciturne, et laissez tout passer ?

ÉRATO.

Je rêvois, puisqu'il faut, sire, le confesser.

APOLLON.

Sur quoi ?

ÉRATO.

Sur le débat qui s'est émû naguère.

APOLLON.

Savoir si vous aimez ?

ÉRATO.

Autrefois j'étois fière
Quand on disoit que non ; qu'on me vienne aujourd'hui
Demander, Aimez-vous ? Je répondrai que oui.

APOLLON.

Pourquoi ?

ÉRATO.

Pour éviter le nom de précieuse.

APOLLON.

Si cette qualité vous paroît odieuse,
Du vœu de chasteté l'on vous dispensera.
Choisissez un galant.

ÉRATO.

Non pas, sire, cela.
Je veux un peu d'hymen pour colorer l'affaire.

APOLLON.

Un peu d'hymen est bon.

ÉRATO.

J'en veux, et n'en veux guère.

APOLLON.

Vous vous marîriez donc, ainsi qu'au temps jadis
Oriane épousa monseigneur Amadis ?

ÉRATO.

Oui, sire.

APOLLON.

La méthode, en effet, en est bonne.

Mais encore avec qui? car je ne vois personne
Qui veuille dans l'Olympe à l'hymen s'arrêter :
Les Sylvains ne sont pas des gens pour vous tenter.

ÉRATO.

Je prendrois un auteur.

APOLLON.

Un auteur? vous, déesse?
Aux auteurs Érato pourroit mettre la presse?
Ce n'est pas votre fait, pour plus d'une raison.
Rarement un auteur demeure à la maison.

ÉRATO.

C'est justement cela qui m'en plaît davantage.

APOLLON.

Nous nous entretiendrons de votre mariage
A fonds une autre fois. Cependant chantez-nous,
Non pas du sérieux, du tendre, ni du doux;
Mais de ce qu'en françois on nomme bagatelle;
Un jeu dont je voudrois Voiture pour modèle.
Il excelle en cet art : maître Clément et lui
S'y prenoient beaucoup mieux que nos gens d'aujourd'hui.

ÉRATO.

Sire, j'en ai perdu, peu s'en faut, l'habitude;
Et ce genre est pour moi maintenant une étude.
Il y faut plus de temps que le monde ne croit.
Agréez, en la place, un dizain.

APOLLON.

Dizain soit.

ÉRATO.

Mais n'est-ce point assez célébrer notre belle?
Quand j'aurai dit les jeux, les ris, et la séquelle,
Les graces, les amours; voilà fait à peu près.

APOLLON.

Vous pourrez dire encor les charmes, les attraits,
Les appas.

ÉRATO.

Et puis quoi?

APOLLON.

Cent et cent mille choses.
Je ne vous ai compté ni les lys ni les roses :
On n'a qu'à retourner seulement ces mots-là.

ÉRATO.

La satire en fournit bien d'autres que cela :
Pour un trait de louange, il en est cent de blâme.

APOLLON.

Eh bien, blâmez Clymène, à qui d'aucune flamme
On ne peut désormais inspirer le désir.

ÉRATO.

Ce sujet est traité; l'on vient de s'en saisir;
Il a servi de thèse à ma sœur Polymnie.

APOLLON.

Cela ne vous fait rien, la chose est infinie;
Toujours notre cabale y trouve à regrater.

ÉRATO.

Sire, puisqu'il vous plaît, je m'en vais le tenter.
Ma sœur excusera si j'enchéris sur elle.

POLYMNIE.

Voilà bien des façons pour une bagatelle.

ÉRATO.

C'est qu'elle est de commande.

APOLLON.

Et que coûte un dizain?

ÉRATO.

Tout coûte : il faut pourtant que je me mette en train.

Clymène a tort : je suis d'avis qu'elle aime
Notre vassal, dès demain au plus tard,
Dès aujourd'hui, dès ce moment-ci même :
Le temps d'aimer n'a si petite part
Qui ne soit chère, et surtout quand on treuve
Un bon amant, un amant à l'épreuve
Je sais qu'il est des amants à foison ;
Tout en fourmille; on n'en sauroit que faire;
Mais cent méchants n'en valent pas un bon ;
Et ce bon-là ne se rencontre guère.

APOLLON.

Il ne nous reste plus qu'Uranie, et c'est fait.
Mais quand j'y pense bien, je trouve qu'en effet
Tant de louange ennuie, et surtout quand on loue
Toujours le même objet : enfin je vous avoue
Que pour peu que durât l'éloge encor de temps,
Vous me verriez bâiller. Comment peuvent les gens
Entendre, sans dormir, une oraison funèbre ?
Il n'est panégyriste au monde si célèbre,
Qui ne soit un Morphée à tous ses auditeurs.
Uranie, il vous faut reployer vos douceurs :
Aussi-bien qui pourroit mieux parler de Clymène
Que l'amoureux Acante ? Allons vers l'Hippocrène ;
Nous l'y rencontrerons encore assurément :
Ce nous sera sans doute un divertissement.
La solitude est grande autour de ces ombrages.
Que vous semble ? On croiroit, au nombre des ouvrages
Et des compositeurs, (car chacun fait des vers)
Qu'il nous faudroit chercher un mont dans l'univers,
Non pas double, mais triple, et de plus d'étendue
Que l'Atlas : cependant ma cour est morfondue ;
Je ne rencontre ici que deux ou trois mortels,

Encor très peu dévots à nos sacrés autels.
Cherchez-en la raison dans les cieux, Uranie.

URANIE.

Sire, il n'est pas besoin ; et sans l'astrologie
Je vous dirai d'où vient ce peu d'adorateurs.
Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs :
Chacun forge des vers ; mais pour la poésie,
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime, on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour, sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures
Qui touchoient autrefois les ames les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressailloient à des traits de l'Olympe admirés,
Cela, dis-je, n'est plus maintenant en usage.
On vous méprise, et nous, et ce divin langage.
Qu'est-ce, dit-on ? Des vers. Suffit ; le peuple y court.
Pourquoi venir chercher ces traits en notre cour?
Sans cela l'on parvient à l'estime des hommes.

APOLLON.

Vous en parlez très bien. Mais, qu'entends-je? Nous sommes
Auprès de l'Hippocrène : Acante assurément
S'entretient avec elle ; écoutons un moment.
C'est lui, j'entends sa voix.

ACANTE.

Zéphyrs, de qui l'haleine
Portoit à ces échos mes soupirs et ma peine,
Je viens de vous conter son succès glorieux ;
Portez-en quelque chose aux oreilles des dieux.
Et toi, mon bienfaiteur, Amour, par quelle offrande
Pourrai-je reconnoître une faveur si grande ?
Je te dois des plaisirs compagnons des autels,

Des plaisirs trop exquis pour de simples mortels.
O vous qui visitez quelquefois cet ombrage,
Nourrissons des neuf sœurs....

APOLLON.

Sans doute il n'est pas sage :
Sachons ce qu'il veut dire. Acante ?

ACANTE, parlant seul.

Adorez-moi ;
Car, si je ne suis dieu, tout au moins je suis roi.

ÉRATO.

Acante ?

CLIO.

D'aujourd'hui pensez-vous qu'il réponde ?
Quand une rêverie agréable et profonde
Occupe son esprit, on a beau lui parler.

ÉRATO.

Quand je m'enrhumerois à force d'appeler,
Si faut-il qu'il entende. Acante ?

ACANTE.

Qui m'appelle ?

ÉRATO.

C'est votre bonne amie Érato.

ACANTE.

Que veut-elle ?

ÉRATO

Vous le saurez ; venez.

ACANTE.

Dieux ! je vois Apollon.
Sire, pardonnez-moi ; dans le sacré vallon
Je ne vous croyois pas.

APOLLON.

Levez-vous, et nous dites

Quelles sont ces faveurs, soit grandes ou petites,
Dont le fils de Vénus a payé vos tourments.

ACANTE.

Sire, pour obéir à vos commandements,
Hier au soir je trouvai l'Amour près du Parnasse :
Je pense qu'il suivoit quelque nymphe à la trace.
D'aussi loin qu'il me vit : Acante, approchez-vous,
Cria-t-il. J'obéis. Il me dit d'un ton doux :
Vos vers ont fait valoir mon nom et ma puissance ;
Vous ne chantez que moi : je veux pour récompense,
Dès demain, sans manquer, obtenir du destin
Qu'il vous fasse trouver Clymène le matin
Dans son lit endormie, ayant la gorge nue,
Et certaine beauté que depuis peu j'ai vue,
Sans dire quelle elle est ; il suffit que l'endroit
M'a fort plu : vous verrez si c'est à juste droit :
Vous êtes connoisseur. Au reste, en habile homme
Usez de la faveur que vous fera le somme.
C'est à vous de baiser ou la bouche, ou le sein,
Ou cette autre beauté : même j'ai fait dessein
D'en parler à Morphée, afin qu'il vous procure
Assez de temps pour mettre à profit l'aventure.
Vous ne pourrez baiser qu'un des trois seulement ;
Ou le sein, ou la bouche, ou cet endroit charmant.

ÉRATO.

Ne nous le nommez pas, afin que je devine.

ACANTE.

Je vous le donne en deux.

ÉRATO.

C'est.... c'est, je m'imagine....

ACANTE.

Quoi?

ÉRATO.

Le bras entier?

ACANTE.

Non.

ÉRATO.

Le pied?

ACANTE.

Vous l'avez dit.
Je l'ai vu, dit l'Amour; il est sans contredit
Plus blanc de la moitié que le plus blanc ivoire.
Clymène s'éveillant, comme vous pouvez croire,
Voudra vous témoigner d'abord quelque courroux:
Mais je serai présent, et rabattrai les coups;
Le sort et moi rendrons mouton votre tigresse.
Amour n'a pas manqué de tenir sa promesse:
Ce matin j'ai trouvé Clymène dans le lit.
Sire, jusqu'à demain je n'aurois pas décrit
Ses diverses beautés. Une couleur de roses,
Par le somme appliquée, avoit, entre autres choses,
Rehaussé de son teint la naïve blancheur.
Ses lis ne laissoient pas d'avoir de la fraîcheur.
Elle avoit le sein nu: je n'ai point de parole,
Quoique dès ma jeunesse instruit dans cette école,
Pour vous bien exprimer un double mont d'attraits.
Quand j'aurois là-dessus épuisé tous les traits,
Et fait pour cette gorge une blancheur nouvelle,
Encor n'auriez-vous pas ce qui la rend si belle;
La descente, le tour, et le reste des lieux
Qui pour lors m'ont fait roi (j'entends roi par les yeux,
Car mes mains n'ont point eu de part à cette joie.)
Le sort à mes regards a mis encore en proie
Les merveilles d'un pied, sans mentir, fait au tour.

Figurez-vous le pied de la mère d'Amour,
Lorsqu'allant des Tritons attirer les œillades,
Il dispute du prix avec ceux des Naïades.
Vous pouvez l'avoir vu; Mars peut vous l'avoir dit :
Quant à moi, j'ai vu, sire, au pied dont il s'agit,
Du marbre, de l'albâtre, une plante vermeille :
Thétis l'a, que je pense, ou doit l'avoir pareille.
Quoi qu'il en soit, ce pied, hors des draps échappé,
M'a tenu fort long-temps à le voir occupé.
Pour en venir au point où j'ai poussé l'affaire :
Quel des trois, ai-je dit, faut-il que je préfère ?
J'ai, si je m'en souviens, un baiser à cueillir,
Et par bonheur pour moi je ne saurois faillir.
Cette bouche m'appelle à son haleine d'ambre.
Cupidon là-dessus est entré dans la chambre ;
Je ne sais pas comment, car j'avois fermé tout.
J'ai parcouru le sein de l'un à l'autre bout.
Ceci me tente encore, ai-je dit en moi-même ;
Et quand je serois prince, et prince à diadême.
Une telle faveur me rendroit fortuné.
Par caprice à la fin m'étant déterminé,
J'ai réservé ces deux pour la première vue.
Le pied, par sa beauté qui m'étoit inconnue,
M'a fait aller à lui. Peut-être ce baiser
M'a paru moins commun, partant plus à priser ;
Peut-être par respect j'ai rendu cet hommage ;
Peut-être aussi j'ai cru que le même avantage
Ne reviendroit jamais, et qu'on ne baise pas
Un beau pied quand on veut, trop bien d'autres appas.
La rencontre après tout me sembloit fort heureuse :
Même à mon sens la chose étoit plus amoureuse :
De dire plus friponne, et d'aller jusque là,

Je n'ai garde, c'est trop : j'ai, sire, pour cela
Trop de respect pour vous, ainsi que pour Clymène.
Elle s'est éveillée avec assez de peine;
Et m'ayant entrevu, la belle et ses appas
Se sont au même instant cachés au fond des draps.
La honte l'a rendue un peu de temps muette;
Enfin, sans se tourner, ni quitter la cachette,
D'un ton fort sérieux et marquant son dépit:
Je vous croyois plus sage, Acante, a-t-elle dit;
Cela ne me plaît point; sortez, et tout-à-l'heure.
Amour, ai-je repris, me dit que je demeure;
Le voilà; qui croirai-je? accordez-vous tous deux.
Qui, l'Amour? Pensez-vous, avec vos ris, vos jeux,
Vos amours, m'amuser? a reparti Clymène.
Tout doux, a dit l'Amour. Aussitôt l'inhumaine,
Oyant la voix du dieu, s'est tournée, et changeant
De note, prenant même un air tout engageant,
Clymène, a-t-elle dit, tu n'es pas la plus forte;
C'est à toi de fermer une autre fois la porte.
Les voilà deux; encore un dieu s'en mêle-t-il.
Afin qu'Acante sorte, eh bien, que lui faut-il?
Qu'il dise les faveurs dont il se juge digne.
J'ai regardé l'Amour; du doigt il m'a fait signe.
Je n'ai pas entendu d'abord ce qu'il vouloit;
Mais, me montrant les traits qu'une bouche étaloit,
Il m'a fait à la fin juger par ce langage
Qu'un baiser me viendroit si j'avois du courage.
Or, je n'en eus jamais en qualité d'amant.
Amour m'a dit tout bas : Baisez-la hardiment;
Je lui tiendrai les mains; vous n'aurez point d'obstacle.
Je me suis avancé : le reste est un miracle.
Amour en fait ainsi; ce sont coups de sa main.

APOLLON.

Comment?

ACANTE.

Clymène a fait la moitié du chemin.

POLYMNIE.

Que vous autres mortels, êtes fous dans vos flammes!
Les dieux obtiennent bien d'autres dons de leurs dames,
Sans triompher ainsi.

ACANTE.

Polymnie, ils sont dieux.

APOLLON.

Je l'étois, et Daphné ne m'en traita pas mieux :
Perdons ce souvenir. Vous, triomphez, Acante :
Nous vous laissons, adieu; notre troupe est contente.

FIN DE CLYMÈNE.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS.

1683.

PERSONNAGES.

HARPAGÊME.
HORTENSE, sa pupille.
TIMANTE, amant d'Hortense.
AGATHE, mère d'Harpagême.
MARINETTE, sa servante.
UN SERRURIER et SES GARÇONS.
UN EXEMPT.
DES ARCHERS.

La scène est à Florence, dans la maison d'Harpagême.

LE FLORENTIN,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je? êtes-vous fou, Timante? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait de vous tuer sa principale affaire;
Et, loin d'envisager ces périls évidents,
Vous venez dans sa chambre! Où donc est le bon sens?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagême,
J'ai voulu profiter....

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas?
A peine est-il sorti, qu'il revient sur ses pas.
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer; de tout il se défie:
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.

Mais, de grace, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpagême toujours poursuit-il ses projets ?
La tient-il enfermée encor ?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verroux.
Voilà le plan du fort, où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense.
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricotter ou blanchir sa dentelle.
Par fois, pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricotte,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,

Sont éléphants pour lui, qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rode, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable qu'on connoît diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! l'on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis par un arrêt tromper sa passion ;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras, avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :

A l'achever dans peu son serrurier s'attache ;
Déjà....

TIMANTE.

Le serrurier s'en est ouvert à moi.
C'est un homme d'honneur : il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui j'ai dicté cette lettre.
Pour punir d'un jaloux les désirs déréglés,
Je viens exprès....

MARINETTE.

Il entre....

SCÈNE II.

HARPAGÊME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez ;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente ?
Merci ! diantre ! ai-je l'air d'une fille intrigante ?

HARPAGÊME.

Que vois-je ?

TIMANTE.

Eh ! Marinette, un mot, écoute-moi !

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÊME.

Bon !

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi ;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une ame intéressée.

TIMANTE.

Quoi !...

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet, sans témoins.

HARPAGÊME, arrachant la lettre.

Ah ! ah ! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire, et me faire un outrage !

TIMANTE, l'épée à la main, en s'enfuyant.

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi....

HARPAGÊME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi !

SCÈNE III.

HARPAGÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit !

HARPAGÊME.

Il fait bien ; car cette mienne épée
Dans son infâme sang alloit être trempée.
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu ? comment est-il entré ?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais quand je l'ai vu paroître :
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours :
Que je prisse le soin de servir ses amours ;
Et, faisant succéder les effets aux paroles,

Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardents.
Je crève quand je pense aux offres insolentes....

HARPAGÊME, à Agathe.

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes!...
(à Marinette.) (à Agathe.)
Embrasse-moi, ma fille.... Auriez-vous cru cela?
Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des éléments,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÊME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des éléments,
Mais de garder Hortense; et j'ai, pour y suffire,
De bons murs, des verroux, et deux yeux: c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,

Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles:
L'un pour descendre en bas osera tout tenter.
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira;
Des verroux, par leurs soins, le ressort se rompra;
De moment en moment enjambant l'intervalle
Enfin ils feront tant, qu'au milieu du dédale
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront:
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science:
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par là.
Votre père vouloit me contraindre à cela;
Mais, s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils.

HARPAGÊME.

Oh! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot.... Suffit.... Je ne dis rien....
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.

(Il lit.)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître de « la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les « moyens de me faire un passage sous terre, qui me con-

« duira jusqu'à votre chambre. J'espère que la nuit ne se « passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en avertis, « afin que votre surprise ne vous fasse rien faire qui soit « entendu de votre bourru. Le même passage vous servira « pour vous faire sortir d'esclavage, et vous mettre au pou- « voir de la personne qui vous aime le plus.

TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine:
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Pressé par son amour, Timante s'y rendra;
Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, Dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave : HIC JACET.

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÊME.

Bon! bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déjà soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer

A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage :
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.
Étant de ses parents, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense ;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes désirs il tournera son ame.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme !
Il est donc assez vain de présumer de soi ?
Et quel est donc ce sot entrepreneur ?

HARPAGÊME.

C'est moi.

AGATHE

Vous ?

HARPAGÊME.

Moi. De ce cousin j'avois la fantaisie :
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une austère vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux.
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,

Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÊME.

Chansons! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.)

SCÈNE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

Le ciel le punira de cet entêtement....
Que de portes! quel bruit de clefs! quel tintamarre!

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui; mais qui la confie à la foi des verroux,
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V.

HARPAGÊME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME.

Hortense, approchez-vous;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre :
Il est ici tout proche, et je vais l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru. Je vais agir de toute ma puissance
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les ames,
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

Harpagême, ce soir, sera donc votre époux ?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante ?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir ?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème
Qui doit vous délivrer des rigueurs d'Harpagême.

HORTENSE.

Eh ! que pourra-t-il faire ? Hélas ! plus que le mien,
Son intérêt me porte à ce triste lien.

Il m'aime, et m'aimera, tant qu'il verra mon ame
Libre, et dans un état à répondre à sa flamme.
Harpagême le hait ; sa vie est en danger.
Peut-être, quand l'hymen aura su m'engager,
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître,
Il n'y songera plus ; je l'oublierai, peut-être :
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
Au cousin que j'attends je vais ouvrir mon ame,
Implorer ses conseils, pour éteindre ma flamme ;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai du moins de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord ; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu ? Lui ?

MARINETTE.

Lui-même.

Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égarements,
Et, par même moyen, savoir vos sentiments.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce....

HORTENSE.

Au contraire :

Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.

Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connoître :
Je m'en ferai haïr par cet aveu, peut-être ;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre.... Ah ! que sa barbe est rébarbarative !

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, en docteur.

(à part.) (à Marinette.)
FEIGNONS, pour l'abuser.... En ces lieux envoyé
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé....

MARINETTE.

Ce n'est pas moi, monsieur.

HARPAGÊME.

Qui donc est ma parente
Hortense ?

MARINETTE.

Je ne suis, monsieur, que la suivante....

HARPAGÊME, à Hortense.

Est-ce vous ?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

HARPAGÊME.

(à Marinette.) (à Hortense.)
Des sièges.... Séyez-vous.
(à Marinette.)
Regardez-moi.... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.
(Marinette sort.)

SCÈNE IX.

HARPAGÊME, HORTENSE.

HARPAGÊME.

MA cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagême,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois;
Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée;
Et le pauvre Harpagême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne:
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute; c'est la sienne.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche,

Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit des mortels le plus disgracié.

HARPAGÈME.

Quoi! lui-même? Comment?

HORTENSE.

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagème,
Qui vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison:
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÈME, à part.

Je déteste....

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÈME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÊME.

Au contraire.
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre ame toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh ! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairez rien.... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh ! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non:
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air:
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même :
Je ne le voyois pas d'abord; mais....

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit remarquer, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme étoit là pour me plaire,
Et m'ordonna sur-tout, fulminant de colère,
De ne me plus montrer lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
J'examinai ses yeux, son maintien, son visage;
Et je vis qu'Harpagême avoit dit vrai.

HARPAGÊME, à part.

J'enrage!

HORTENSE.

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant....

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME.

(à part.) (à Hortense.)
Que nature pâtit! Mais poursuivons.... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

HORTENSE.

Non, je ne l'y vis plus: mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, boucher ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÊME.

Ah! le bourru! Mais....

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air:
Un noyau vint frapper Harpagême au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage:
Eux, sans daigner l'ouïr, et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagême à chacun redoubla ses menaces;
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,

De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous celer, je confesse
Que je livrai mon ame à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fût, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe....

HARPAGÊME, à part.

Ah ! je crève....

(à Hortense.)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trève ?

HORTENSE.

D'accord ; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÊME.

Vous la trouvâtes ?

HORTENSE.

Bon !

Harpagême y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortons-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagême, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main ;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte ;
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte
A faire un joli tour me fit soudain penser.

Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser;
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagême.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
Moi, qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne;
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui dans ce temps cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée:
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui;
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÊME, à part.

(à Hortense.)

Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpagême,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé:
Par cette fausse alarme Harpagême offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement;
Et je vis quinze nuits de suite mon amant

Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmants que nos cœurs faisoient naître,
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÊME, à part.

Quelle pilule!

HORTENSE.

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère.
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser sa main me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagême?

HARPAGÊME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai; beau, bien fait, d'accord; mais il n'a rien.
Harpagême est jaloux; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux; oui : mais il est très riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.

Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente;
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le moi?

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment! non? Et pourquoi?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse;
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus?

HORTENSE.

Il sera mon époux; et que veut-il de plus?

HARPAGÊME.

Mais vous devez du moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine:
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÊME, *se découvrant.*

Ah ! coquine !
Je n'y puis plus tenir. Connoissez votre erreur ;
Voyez, friponne ! à qui vous ouvrez votre cœur.

HORTENSE.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ? quelle métamorphose !
Pourquoi ? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité,
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse ;
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :
A vous faire enrager je mettrai mon génie....
Marinette ?

SCÈNE X.

MARINETTE, HARPAGÊME, HORTENSE.

MARINETTE.

Monsieur ?

HARPAGÊME.

Eh bien ! le serrurier
Travaille-t-il ?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah ! ah !...

HARPAGÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire ;
J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire.

Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE.

Ah! les méchantes gens!

HARPAGÊME.

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense :

(à Hortense.)

Le piège ici l'attend.... Oui, traîtresse! à vos yeux
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI.

LE SERRURIER, et SES GARÇONS qui apportent une cage de fer, à ressort; HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, au serrurier.

Est-ce fait?

LE SERRURIER.

Oui, monsieur; et pour en voir l'usage
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÊME.

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici : passez par cette porte :
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.

(Harpagême se met dans le piège.)

Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÊME.

Fort bien :
On ne peut l'être mieux. La peste ! quelle étreinte !
Otez-moi promptement ; la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÊME.

Pourquoi ?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître. (Il sort avec ses garçons.)

HARPAGÊME.

Et qui l'est donc ?

SCÈNE XII.

TIMANTE, HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'est moi.

HARPAGÊME.

Comment ! on me trahit ?

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice ;
Et j'en ai fait le tien, pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÊME.

Hortense ! Ah ! ne le croyez pas :
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource en vous donnant la main;
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche.

MARINETTE.

Je n'oserois, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE, à Hortense.

Vos parents et les miens vont combler notre espoir;

(à Harpagême.)

Allons, Hortense.... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête....

HORTENSE.

Adieu, monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortense!

Songez!...

MARINETTE.

Adieu; prenez un peu de patience.

SCÈNE XIII.

HARPAGÊME, seul, dans le piège.

Arrête! arrête! arrête!... Holà! quelqu'un, holà!
A moi, tôt!

SCÈNE XIV.

AGATHE, HARPAGÊME.

AGATHE.

Eh! bon Dieu! qui vous a huché là,
Mon fils?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÊME.

Ah! ma mère, on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage!
Soulagez-moi; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh bien! mon fils, eh bien! je vous l'avois bien dit :
De vos malins vouloirs voilà la digne issue;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME.

Cette moralité sied bien à ma douleur!....
Au meurtre, mes voisins! au secours! au voleur!

SCÈNE XV.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

Quel bruit ai-je entendu?

HARPAGÊME.

Monsieur l'exempt, de grace,
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, à ses gens et aux Serruriers.

Enfants, prenez ce soin. (On délivre Harpagême.)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÊME.

Grand merci!

Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÊME.

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine:
Allons.

HARPAGÊME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh bien donc, qu'on l'entraîne.

FIN DU FLORENTIN.

DAPHNÉ,

OPÉRA.

1684.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

JUPITER.
L'AMOUR.
VÉNUS.
MINERVE.
MOMUS.
PROMÉTHÉE.
CHOEUR.
UN MODÈLE de nouveaux Hommes, que Prométhée a forgé.

PROLOGUE.

(Le théâtre s'ouvre, et laisse voir dans le fond et aux deux côtés une suite de nuages à dix pieds de terre, et dans ces nuages les palais des dieux. Les dieux y paroissent assis et dormants. Au-dessous de ces nuages, la terre est représentée telle qu'elle étoit incontinent après le déluge, avec les débris qu'il y a laissés. Pendant que la plupart des dieux dorment, Jupiter descend de sa machine, accompagné de Momus. Vénus, l'Amour et Minerve descendent aussi de la leur.)

JUPITER.

Vous, qui voulez qu'à la fureur de l'onde
Jupiter mette un frein, et repeuple ces lieux,
Vous vous lassez trop tôt d'être seuls dans le monde;
Mille vœux vont troubler cette paix si profonde
Dont la terre à présent laisse jouir les cieux.

VÉNUS.

Charmante oisiveté, repos délicieux!

MINERVE.

Ou plutôt, repos ennuyeux!

VÉNUS.

Quoi! le sommeil pourroit aux déesses déplaire?
Ne point souffrir,
Ne point mourir,

Et ne rien faire,
Que peut-on souhaiter de mieux!
Ce qui fait le bonheur des dieux,
C'est de n'avoir aucune affaire,
Ne point souffrir,
Ne point mourir,
Et ne rien faire.

MINERVE.

Est-ce ainsi qu'on a des autels?

JUPITER.

Eh bien, faisons d'autres mortels:
Vos talents et nos soins deviendront nécessaires.

MOMUS.

Ne vous faites point tant d'affaires.

JUPITER.

Les premiers des humains sont péris sous les eaux:
Fille de ma raison, forgeons-en de nouveaux.
Prométhée en fait des modèles;
Vents, allez le chercher, qu'il vienne sur vos ailes.

(A ce commandement de Jupiter, les Vents partent de tous les côtés du théâtre, et apportent Prométhée.)

PROMÉTHÉE.

Que me veut Jupiter?

JUPITER.

Ouvre tes magasins.

PROMÉTHÉE.

Paroissez, nouveaux humains.

(A ce commandement de Prométhée, les toiles qui représentent la terre s'ouvrent de côté

et d'autre, et au fond aussi, et laissent voir de toutes parts une boutique de sculpteur, avec force outils et morceaux de toutes matières, et des statues d'hommes et de femmes debout sur des cubes.)

MOMUS.

Sont-ce là des humains? Quelle race immobile!
J'aimois mieux la première, encor que moins tranquille.

PROMÉTHÉE.

Vous ne les connoissez pas.

MOMUS.

Fais-leur faire quelques pas.

PROMÉTHÉE.

Descendez.

(Les statues descendent, et viennent à pas lents et graves faire une entrée, dansant presque sans mouvement, et d'une façon composée, comme feroient des sages et des philosophes.)

MOMUS.

Quelles gens! Ce n'est qu'une machine.

PROMÉTHÉE.

C'est l'idole d'un sage.

LES DIEUX.

Hé quoi! la passion
Jamais chez eux ne domine?

PROMÉTHÉE.

Leur cœur en est tout plein; ce n'est qu'ambition,
Colère, désespoir, crainte ou joie excessive.
Machine, on veut voir vos ressorts;
Quittez tous ces trompeurs dehors.

(Les nouveaux hommes, qui paroissoient de véritables statues, quittent une partie de l'habit qui les enveloppe, et se font voir tels qu'ils sont daus l'intérieur; l'un représentant l'ambition; l'autre la colère, la crainte, le désespoir, la joie excessive, etc. En cet état ils dansent en confusion, et d'une manière aussi impétueuse et aussi vive, que l'autre étoit grave et peu animée.)

MOMUS, considérant les divers ressorts de cette machine, dit ces paroles :

Je la trouvois trop lente, et la voilà trop vive.

MINERVE.

Laissez-moi régler ces transports.

VÉNUS.

Mon fils, par de secrettes causes,
Peut, encor mieux que vous, les calmer à son tour :
Rien n'a d'empire sur l'Amour,
L'Amour en a sur toutes choses.

Le plus magnifique don
Qu'aux mortels on puisse faire,
C'est l'amour.

MINERVE.

C'est la raison.
Le don le plus nécessaire
Aux hôtes de ce séjour,
C'est la raison.

VÉNUS.

C'est l'amour.

L'AMOUR.

L'effet en jugera; servez-vous de vos armes,
Et moi j'emploîrai mes charmes.

MINERVE, aux hommes.

Que vous vous tourmentez, mortels ambitieux!
Désespérés, et furieux,
Ennemis du repos, ennemis de vous-mêmes,
A modérer vos vœux mettez tous vos plaisirs :
Régnez sur vos propres désirs;
C'est le plus beau des diadêmes.

(Les hommes, qui s'étoient arrêtés quelques moments pour ouïr Minerve, attendent à peine qu'elle ait achevé, et ne laissent pas, malgré ses conseils, de témoigner toujours la même fureur et le même emportement. L'Amour leur faisant signe qu'il veut parler, ils s'arrêtent.)

L'AMOUR, à Minerve.

De vos sages discours voyez quel est le fruit.
Je ne dirai qu'un mot.
(aux hommes)
Aimez.

(A ce mot, ceux qui dansoient en confusion et en tumulte, dansent deux à deux, comme personnes qui s'aiment.)

L'AMOUR.

On obéit
Vous le voyez.

VÉNUS.

Amour, qu'il est doux de te suivre!

JUPITER, aux nouveaux hommes.

Vivez, nouveaux humains.

CHŒUR DES DIEUX.

Vivez, nouveaux humains.

VÉNUS.

Laissez-vous enflammer.
Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

CHŒUR.

Que vaut la peine de vivre,
Sans le doux plaisir d'aimer?

MOMUS.

D'où vient que si mal assortie
Cette belle a fait choix d'un vieillard pour amant?

L'AMOUR.

C'est l'effet merveilleux d'un secret sentiment
Que j'appelle sympathie.

VÉNUS.

Le démon opposé n'a pas moins de pouvoir.
Souvent nous haïssons ce qui devroit nous plaire.

JUPITER.

Tel dieu sait l'avenir, qui n'a pas su prévoir
Quels maux ce démon lui va faire.
Mais un jour un prince viendra
Qui plaira plus qu'il ne voudra.
Le destin parmi nous lui garde un rang insigne;
Et je lui veux accorder,
Afin qu'il en soit plus digne,
L'art de savoir commander.

Mars lui promet en apanage
La grandeur d'ame et le courage.

MINERVE.

Moi, la vertu.

VÉNUS.

Moi, l'agrément.

L'AMOUR.

Et moi, le don d'aimer, et d'être heureux amant.

VÉNUS, L'AMOUR et MINERVE ensemble.

L'amour et la raison s'accorderont pour faire
Qu'aux cœurs comme aux esprits ce prince plaise un jour.

CHŒUR.

Heureux qui par raison doit plaire,
Plus heureux qui plaît par amour.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

APOLLON.
MOMUS.
PÉNÉE, dieu d'un fleuve.
DAPHNÉ, fille de Pénée.
LEUCIPPE.
APOLLON, sous le nom de Tharsis, prince de Lycie, amant de Daphné.
MOMUS, sous le nom de Télamon, confident de Tharsis.
APIDAME, AMPHRISE, SPERCHÉE, fleuves de la cour de Pénée.
MÉROÉ, nourrice et gouvernante de Daphné.
CLYMÈNE, confidente de Daphné.
CHLORIS, AMINTE, nymphes de Daphné.
ISMÈLE, sibylle ou pythonisse.
UN SACRIFICATEUR.
VÉNUS.
L'AMOUR.
DIANE.
TROUPE de Sylvains, de Chasseurs et de Bergers.
MERCURE.
MELPOMÈNE.
THALIE.
UN POËTE héroïque.
UN POËTE lyrique.
UN POËTE satirique.
PHILIS, jeune muse du genre lyrique.
DAPHNIS, poëte lyrique, amant de Philis.
CHOEUR.

DAPHNÉ,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

(La décoration de cet acte représente la vallée de Tempé, et au fond les eaux du Pénée, avec une prairie couverte de fleurs : le Parnasse en éloignement.)

SCÈNE I.

CHLORIS, AMINTE.

Chloris et Aminte, nymphes, entrent sur la scène en se tenant par la main, et chantent ensemble cette chanson :

ALLONS dans cette prairie;
C'est un tranquille séjour :
Jamais les larmes d'amour
N'y baignent l'herbe fleurie :
Les moutons y sont en paix;
Et les loups n'y font jamais
D'outrage à la bergerie.

CHLORIS.

Viens, ma sœur.

AMINTE.

Je te suis.

CHLORIS.

Viens goûter une vie
Dont le calme est digne d'envie.
Notre nymphe a banni de ces lieux si charmants
Ce peuple d'importuns que l'on appelle amants.
La voici.

AMINTE.

Que d'appas, de beautés et de graces!
Diroit-on pas que l'air s'embellit à ses traces?

SCÈNE II.

DAPHNÉ; CLYMÈNE, sa confidente; MÉROÉ, sa nourrice et sa gouvernante; CHLORIS, AMINTE.

DAPHNÉ.

Amour, n'approche point de nos ombrages doux,
De nos prés, de nos fontaines;
Laisse en repos ces lieux; assez d'autres que nous
Se feront un plaisir de connoître tes peines.
(à Chloris.)
Chloris, n'est-ce pas là ta sœur que tu m'amènes?

CHLORIS.

Je vous la viens offrir. Nous cherchions en ces lieux
Ce que Flore a pour vous de dons plus précieux.

DAPHNÉ.

Cherchons, cherchons des fleurs; l'âge nous y convie:
Parons-nous de bouquets pendant notre printemps:
Les plaisirs ont chacun leur temps,
Comme les saisons de la vie.

(Daphné, ayant achevé ces paroles, se baisse pour cueillir des fleurs, et les nymphes de sa suite en font autant : pendant quoi un chœur de bergers, demeuré par respect derrière le théâtre, répète ces mots :)

Cherchons, cherchons des fleurs; Daphné nous y convie.

DAPHNÉ.

J'entends de nos bergers le concert plein d'appas.
Qu'ils chantent, je le veux, mais qu'ils n'approchent pas.

CHŒUR DE BERGERS.

Cherchons, cherchons des fleurs; Daphné nous y convie :
Il en renaît sous ses pas.

DAPHNÉ.

Déployons nos trésors.

CHLORIS.

J'ai cueilli les plus belles.

AMINTE.

Et moi, les plus nouvelles.

MÉROÉ.

Moi, les plus vives en couleur.

DAPHNÉ, à Clymène.

Et vous? Quel mauvais choix vous avez fait, ma sœur!
Vous nous direz, pour votre peine,
Une chanson contre l'Amour;
Cependant je veux que ma cour
Jure de lui porter une éternelle haine.
Jurez la première, Clymène.

CLYMÈNE.

Tout serment
De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.

Il en est peu que l'on tienne
Plus d'un jour, plus d'un moment.
Tout serment
De n'avoir jamais d'amant
Est chose fort incertaine.

DAPHNÉ.

Je veux que vous juriez ; dites donc après moi :
Amour,

CLYMÈNE.

Amour,

DAPHNÉ.

Si jamais sous ta loi
Je respire,

CLYMÈNE.

Si jamais sous ta loi
Je respire,

DAPHNÉ.

Je consens de mourir.

CLYMÈNE.

Mourir ? c'est beaucoup dire.

DAPHNÉ.

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

CLYMÈNE.

Je consens de mourir, si jamais je soupire.

DAPHNÉ.

Clymène, acquittez-vous : accompagnons ses sons,
Et que nos pas animent nos chansons.

(Daphné et les personnes de sa suite se prennent alors par la main, et Clymène chante cette gavotte, que toute la troupe danse, la répétant après elle.)

L'autre jour sur l'herbe tendre
Je m'assis près de Philandre;
Il me conta ses tourments :
Ma mère alors me querelle :
Petite fille, dit-elle,
N'écoutez point les amants.

Ils sont indiscrets, volages,
Téméraires et peu sages;
Ils font mille faux serments;
Ils sont jaloux, ils sont traîtres,
Et tyrans quand ils sont maîtres:
N'écoutez point les amants.

Écoutez ma chansonnette,
Et l'écho qui la répète,
Et ces rossignols charmants;
Leur musique est sans pareille;
Mais ne prêtez point l'oreille
Au ramage des amants.

DAPHNÉ.

Méroé, poursuivez nos divertissements.

MÉROÉ.

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvoit, sans peur, aller au bois seulette.
Maintenant, maintenant les bergers sont loups :
Je vous dis, je vous dis, filles, gardez-vous.

SCÈNE III.

(Pendant que ces nymphes dansent, Apollon et Momus passent. C'étoit incontinent après la défaite du serpent Python. Toute la troupe des jeunes filles, à la vue de ces étrangers, s'enfuit, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Apollon et Momus demeurent.)

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

Voici Tempé, cette vallée
Dont on vante par-tout l'ombrage et les beautés ;
Et voilà les flots argentés
Qu'y fait couler le dieu Pénée.
Plus loin vers ces sommets mon empire s'étend.
N'y veux-tu pas venir, Momus ? on nous attend.

MOMUS.

Demeurons encore où nous sommes ;
Ai-je pu voir en un instant
Toutes les sottises des hommes ?
Par vos puissants efforts, invincible Apollon,
On ne craint plus ici les fureurs de Python.
Les habitants de ces rivages,
Devenus plus heureux, n'en seront pas plus sages.
Le temps de la sottise est celui du bonheur.

APOLLON.

Mais que dis-tu de ma victoire ?

MOMUS.

Elle vous a comblé d'honneur,
Et rien n'égale votre gloire.

APOLLON.

Que le fils de Vénus cesse de se vanter
Qu'ainsi que nous il sait porter
Un carquois, un arc et des flèches;
C'est un enfant qui fait des brèches
Dans les cœurs aisés à domter.
Il remporte toujours des victoires faciles;
Je défais des serpents qui dépeuplent des villes.

MOMUS.

Vous méprisez celui qui tient tout sous sa loi.
Si l'Amour nous entend?

APOLLON.

Et que crains-tu pour moi?

MOMUS.

Parlez bas, c'est un dieu; s'il venoit à paroître?

APOLLON.

Un dieu! c'est un enfant: quitte ce vain souci.

MOMUS.

Qui donne à Jupiter un maître,
Vous en pourroit donner aussi.

SCÈNE IV.

(Dans le temps que Momus achève ces mots, l'Amour descend du ciel comme un trait, et se vient placer entre Apollon et Momus.)

CUPIDON à Apollon.

Quel est l'orgueilleux qui me brave?
Quel téméraire ose attaquer l'Amour?
Ah! je vous reconnois: vous serez mon esclave
Avant la fin du jour.

(Ces paroles dites, Cupidon s'envole dans les airs.)

SCÈNE V.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

Que cet enfant est fier ! Voyez comme il menace !
Ne le prendroit-on pas pour l'aîné des Titans ?
Je plains le domteur de serpents ;
Il ne fait pas sûr en sa place.

(Tandis que Momus dit ces paroles, Daphné, avec ses compagnes, par une curiosité de jeunes filles, avance un peu la tête sur le théâtre, et fait quelques pas dans la scène pour voir ces deux étrangers. Apollon la voit un moment; aussitôt l'Amour, qui est demeuré dans l'air, fait son coup; et Daphné avec sa troupe s'enfuit encore une fois.)

APOLLON.

Ah ! qu'ai-je vu, Momus ? que de traits éclatants !
Que de jeunesse ! que de grace !

MOMUS.

Elle fuit.

APOLLON.

Mille amours avec elle ont paru.

MOMUS.

Mille amours ? C'est beaucoup ; je n'en ai pas tant vu.
Vous aimez ; vous voyez d'un autre œil que le nôtre :
De quelques qualités qu'un objet soit pourvu,
L'amant y voit toujours ou plus ou moins qu'un autre.

APOLLON.

Déesse, tu me fuis ? t'ai-je déjà déplu ?

C'est pourtant Apollon qui t'aime, qui t'adore.
Je n'en puis plus, je sens un feu qui me dévore.
Reviens, charmant objet. Et vous, Olympe, cieux,
Je vous dis d'éternels adieux;
Je vous méprise, je vous laisse;
Qu'êtes-vous près de ma déesse?
Tout votre éclat vaut-il un seul trait de ses yeux?
Ne la verrai-je plus? Faut-il que cette belle
Emporte mes plaisirs et mon cœur avec elle?
Demeurons sur ces bords, je ne les puis laisser.

MOMUS.

Passerons-nous pour dieux?

APOLLON.

Et pour qui donc passer?

MOMUS.

Pour mortels; car les dieux, par leur grandeur suprême,
Ne font souvent qu'embarrasser;
On les craint plus qu'on ne les aime.
Les vrais amants doivent toujours,
Sous un maître commun, vivre d'égale sorte:
Ou monarques ou dieux, n'entrez chez vos amours
Qu'après avoir laissé vos grandeurs à la porte.

APOLLON.

Je te croirai; changeons de nom:
Je m'appelle Tharsis, satrape de Lycie.

MOMUS.

Et moi, son suivant Télamon.
Que si sur mon chemin quelque nymphe jolie
Se rencontre en passant, je prétends bien aussi
La cajoler, m'approcher d'elle;
Non pas en amoureux transi;

Je vous veux servir de modèle.
En attendant, allons conquérir votre belle.

SCÈNE VI.

VÉNUS, descendant dans une machine.

Qu'est devenu mon fils? mortels, le savez-vous?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence :
Si l'Amour ne me suit, rien ne me semble doux.
Heureux les lieux qu'anime sa présence!
Heureux tout l'univers qui me doit sa naissance!
Qu'est devenu l'Amour? échos, le savez-vous?
Quel nouveau cœur aujourd'hui de ses coups
Éprouve la puissance?
Qu'est devenu l'Amour? échos, le savez-vous?
Je souffre, je languis, je meurs en son absence.

(Ce récit fait, l'Amour se vient jeter dans le giron de sa mère.)

VÉNUS.

Ah! mon fils, d'où viens-tu?

L'AMOUR.

De blesser Apollon.
Je l'ai rendu pour Daphné tout de flamme;
Tandis qu'un autre trait, par un autre poison,
Fait que pour lui Daphné n'a que haine dans l'ame.

VÉNUS à son fils.

Amour, tu sais domter les cœurs et les esprits.

(aux dieux et aux hommes.)

Que la terre et les cieux célèbrent de mon fils
La dernière victoire.
Mortels et dieux, chantez sa gloire.

(Pour obéir à ce commandement de Vénus, on chante et on danse sur la terre, et dans la gloire qui est au fond du théâtre : sur la terre, des personnes de toutes conditions; et dans la gloire, des enfants qui représentent les Amours, les Jeux et les Ris. La danse achevée, Vénus, dont le char est entouré d'enfants, chante ces paroles.)

Allez de toutes parts, courez, Amours et Ris;
Faites connoître de mon fils
Le doux et le suprême empire :
Ne laissez rien qui ne soupire.
Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux,
Rendez l'univers amoureux.

CHŒUR.

Allez de toutes parts, courez, Amours et Jeux,
Rendez l'univers amoureux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le palais d'un dieu de fleuve, avec de l'eau véritable, qu'on voit tomber et saillir de tous les côtés.)

SCÈNE I.

PÉNÉE avec sa cour, composée des fleuves SPERCHÉE, AMPHRISE, APIDAME, et autres dieux des sources voisines.

PÉNÉE.

Dieux tributaires de mon onde,
Je veux, par les beautés de ce moite séjour,
Arrêter quelque temps deux princes à ma cour;
Que votre zèle me seconde.

LES FLEUVES.

Commandez.

PÉNÉE.

Que le sort vous a rendus heureux!
Hyménée et l'Amour fréquentent vos rivages;
Vos grottes quelquefois leur prêtent des ombrages:
Ces dieux me méprisent tous deux.

APIDAME.

Laissez agir le temps; il peut tout auprès d'eux.
A peine a-t-il encor fait passer la princesse
Des appas de l'enfance à ceux de la jeunesse;
Deux soleils ont à peine éclairé son printemps.

PÉNÉE.

Combien de cœurs depuis ce temps
Ont en vain soupiré pour elle!
Ah! si Tharsis pouvoit la rendre moins cruelle!

SPERCHÉE.

Consultez la sibylle Ismèle :
Les dieux peut-être par sa voix
Obligeront Daphné de suivre votre choix.

PÉNÉE.

Hélas! jamais Daphné n'aimera que les bois.

AMPHRISE.

Ces plaisirs passeront : tout passe dans la vie :
De différents désirs elle est entresuivie.
On y change d'humeur, on y change d'envie :
On y veut goûter de tout;
Le plus libre enfin se lie;
Tôt ou tard on s'y résout.

APIDAME.

Il faut peu pour changer ces ames si sévères :
L'exemple à ce doux nœud les amène toujours.
Des bergers chantant leurs amours,
Dans les bras de l'hymen voir mener des bergères,
Et leurs folâtres jeux sur les vertes fougères,
Apprivoisent les cœurs, qui, devenus plus doux,
S'accoutument aux mots d'amour, d'amant, d'époux.
Des mots on en vient au mystère.

PÉNÉE.

J'approuve vos raisons ; et Daphné, pour me plaire,
Doit faire en mon palais les honneurs de ce jour.
On y va célébrer l'hymen du jeune Amphrise ;
Il s'engage avec Florise ;
La fête arrêtera ces princes à ma cour.
Allons en prendre soin. Daphné vient et Clymène ;
Entrons dans la grotte prochaine.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Ah, Clymène ! plains-moi.

CLYMÈNE.

Princesse, vous pleurez ! puis-je savoir pourquoi ?

DAPHNÉ.

Je ne me connois plus ; ce n'est plus moi, Clymène :
Ces puissants dédains, cette haine,
Ces serments contre Amour, que sont-ils devenus ?
Un mortel les rend superflus.
Hélas ! il vient de me dire sa peine,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

CLYMÈNE.

Un des princes, sans doute, a causé ces alarmes.
Seroit-ce point Tharsis ? Je lui trouve des charmes
Contre qui je sens bien que ma sévérité
N'emploîroit pas toutes ses armes.

DAPHNÉ.

Je crois, si tu le veux, qu'on en est enchanté ;
Cependant il me cause une invincible haine.
Contre lui dans mon ame un dieu me semble agir.

CLYMÈNE.

Je le connois ce dieu ; c'est Leucippe.

DAPHNÉ.

Ah, Clymène !
Ne me regarde point, tu me ferois rougir.

CLYMÈNE.

Pourquoi rougir ? commettez-vous un crime ?
Le ciel permet-il pas d'aimer ou de haïr ?
Est-il rien de si légitime ?
Tyrcis est des plus charmants,
Je méprise son martyre ;
Cependant sous mon empire
Il languit depuis long-temps :
Philandre à peine y soupire,
Son service est reconnu :
La raison ? je vais la dire ;
Mon temps d'aimer est venu.

DAPHNÉ.

Hélas ! le mien aussi. Mais garde-toi, Clymène,
De découvrir ma flamme, et l'exposer au jour :
Plains-toi que de Tharsis je méprise la peine ;
Notre sexe veut bien que l'on sache sa haine,
Mais il met tous ses soins à cacher son amour.

CLYMÈNE.

Le voilà ce Tharsis ; son malheur vous l'amène.

SCÈNE III.

THARSIS, DAPHNÉ.

THARSIS.

Que je dois au destin de m'avoir arrêté
En des lieux où l'on voit briller votre présence !

Vous y régnez par la beauté,
Aussi-bien que par la naissance :
Souffrez que j'y demeure au rang de vos sujets.

DAPHNÉ.

Non, seigneur; je ne puis recevoir vos hommages;
Offrez-les à d'autres objets;
Abandonnez nos rivages :
Quel plaisir aurez-vous parmi des cœurs sauvages ?

THARSIS.

Je vous verrai.

DAPHNÉ.

Fuyez cette triste douceur.
Il vaut mieux qu'une prompte absence
Rende le calme à votre cœur,
Que de vous voir enfin guéri par ma rigueur,
Ma haine ou mon indifférence.

THARSIS.

O ciel ! lui dois-je ajouter foi ?
Quoi, ne pouvoir m'aimer ! me haïr ! me le dire !
Amour, tyran des cœurs, depuis que sous ta loi
On gémit, on pleure, on soupire,
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi ?
Que je sache au moins, inhumaine,
Ce qu'a Tharsis en lui de si digne de haine ?

DAPHNÉ.

Son amour, c'est assez : je le dis à regret.
Vous avez dans mon cœur quelque ennemi secret
Qui met un voile sur ces charmes
A qui d'autres auroient déjà rendu les armes.
Enfin, quittez nos bords, seigneur, vous ferez mieux.
Qui ne peut être aimé, doit s'éloigner des lieux
Où sans cesse il peut voir le sujet de ses peines.

Faut-il livrer son cœur à d'éternelles gênes
Pour le plaisir de ses yeux?
Je vous laisse, et me tais: ma fuite et mon silence
Vous seront des tourments plus doux.

THARSIS.

Princesse, demeurez; je trouve votre absence
Plus cruelle encore que vous.

SCÈNE IV.

THARSIS, TÉLAMON.

TÉLAMON.

Ceci vous trouble et vous étonne.

THARSIS.

Suis-je donc le fils de Latone?
Ai-je domté Python? suis-je un dieu? Je n'ai pu
Gagner une mortelle! un enfant m'a vaincu!
Qu'il m'ôte mes autels: que sert-il qu'on me donne
En ces lieux l'encens qui m'est dû?
Et qu'est-ce que l'encens, qu'une chose frivole
Près des moindres faveurs que nous font de beaux yeux?
Daphné, vous me pourriez d'une seule parole
Mettre au dessus des autres dieux.

TÉLAMON.

Espérez ce mot favorable:
Il n'est amant si misérable
Qui n'espère.

THARSIS.

Tu ris?

TÉLAMON.

Jupiter vous vaut bien:
Je ris aussi quand l'Amour veut qu'il pleure.

Vous autres dieux, n'attaquez rien
Qui, sans vous étonner, s'ose défendre une heure :
Sachez que le temps seul en a plus couronné
Que tous les efforts qu'on peut faire.

THARSIS.

Je n'ose plus parler de mes feux à Daphné.

TÉLAMON.

Laissez dormir sa colère.
Après que l'on vous aura
Contraint long-temps de vous taire,
Un moment arrivera
Que l'on vous écoutera.

SCÈNE V.

(Pénée et sa cour entrent sur la scène, et la noce ensuite; Daphné conduit l'épousée, et un des fleuves le marié. Toute cette troupe fait le tour du théâtre en cérémonie. Deux bergers chantent ces paroles, que le chœur répète :)

HYMEN! Hyménée!

(Après que chacun s'est rangé et a pris sa place, les deux bergers chantent ce premier couplet de l'épithalame :)

Florise est donnée
A l'un des plus beaux
Qui porte à Pénée
Tribut de ses eaux :

Qu'il ait chaque année
De nombreux troupeaux,
Et chaque journée
Des plaisirs nouveaux.
Hymen! Hyménée!

(Daphné présente au sacrificateur l'épousée, et un des fleuves le marié. Le sacrificateur prend leurs mains, et dit ces paroles :)

Amants, je vous unis; vivez sous mêmes nœuds,

CHŒUR.

Parmi les plaisirs et les jeux.

MOMUS, à quelques filles de la noce.

Pour un pareil lien formez-vous point des vœux?
Songez-y bien, bergères :
Hyménée est un dieu jeune, charmant et blond;
Mais les jours avec lui ne se ressemblent guères;
Le premier est amour, amitié le second,
Le troisième froideur : songez-y bien, bergères.

MÉROÉ, interrompant Télamon.

Vraiment, Télamon,
La leçon
Est jolie.
Changez de place, Iris : venez ici, Célie :
Pholoé, ne l'écoutez plus.
J'en suis d'avis! mes soins deviendront superflus;
Télamon corrompra cette troupe innocente.

MOMUS.

Que vous êtes reprenante,
Gouvernante!

Laissez-nous causer en paix :
Laissez la jeunesse rire ;
Elle inspire
Toujours d'innocents secrets.
Je crois que vous êtes sage ;
A votre âge
On le doit être, ou jamais.
Vingt ou trente ans de veuvage,
C'est dommage,
Ont refroidi vos attraits.
Ah ! si selon vos souhaits
Vous redeveniez aurore,
Vous vous serviriez encore
De vos traits.

MÉROÉ.

Me faudra-t-il aussi souffrir la raillerie ?

PÉNÉE, à Méroé et à Télamon.

Laissez-nous achever cette cérémonie.

LE SACRIFICATEUR.

Hymen, Amour, joignez vos nœuds,
Et rendez ces amants heureux.

(Les gens de la noce dansent, et pendant qu'ils se reposent on chante ces deux autres couplets de l'épithalame :)

Des pas de Florise
Loin, bien loin les loups ;
Et de ceux d'Amphrise
Les soupçons jaloux.
Que leur destinée
N'ait rien que de doux,
Et que la lignée

Ressemble à l'époux.
Hymen! hyménée!

Jamais la constance
Aux amants ne nuit;
On vit d'espérance,
Puis le reste suit.
L'amour obstinée
Porte fleur et fruit.
O douce journée!
O plus douce nuit!
Hymen! hyménée!

(Le chœur répète à chaque fois ces deux dernières paroles.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La décoration de cet acte est une forêt mêlée d'architecture, comme d'un temple de Diane.)

SCÈNE I.

CLYMÈNE, seule.

Tout me semble parler d'amour
En ces lieux amis du silence :
Ici les oiseaux nuit et jour
Célèbrent de ses traits la douce violence.
Tout me semble parler d'amour
En ces lieux amis du silence.
Heureux les habitants de ces ombrages verts,
S'ils n'avoient que ce mal à craindre ;
Mais nous troublons leur paix par cent moyens divers :
Humains, cruels humains, tyrans de l'univers,
C'est de vous seuls qu'on se doit plaindre !

(Après ces paroles, on entend un bruit de cors et de cris de chasse.)

Vois-je pas Télamon, confident de Tharsis ?
Hélas ! il vient en vain me conter les soucis
D'un prince que Daphné devroit trouver aimable.
Plût au ciel qu'elle fût à ses vœux favorable !

SCÈNE II.

TÉLAMON, CLYMÈNE.

TÉLAMON.

Que vous avez de grace à porter un carquois !
Rien ne vous sied si bien.

CLYMÈNE.

On me l'a dit cent fois.

TÉLAMON.

On ne vous l'a pas dit peut-être au fond d'un bois.
En ces forêts, je vous prie,
Écartons-nous un moment,
Et mettons de la partie
L'ombre et l'amour seulement.

CLYMÈNE.

Tout rendez-vous un peu sombre
Doit toujours être évité :
Quand je vois l'amour et l'ombre,
Je vais d'un autre côté.

TÉLAMON.

C'est trop s'en défier. Mais, dites-moi, Clymène,
Daphné montre en ses yeux une secrette peine :
Qui la cause ? Leucippe est-il ce bienheureux ?
Ou plutôt est-ce un dieu qui s'attire ses vœux ?
Je m'y connois ; l'amour la touche.

CLYMÈNE.

On se laisse assez toucher,
Mais on aime à le cacher ;
Et d'une jeune farouche
L'amour est plutôt vainqueur,

Qu'il n'a tiré de sa bouche
Le nom qu'elle a dans le cœur.

TÉLAMON.

N'en saurai-je pas plus?

CLYMÈNE.

Je n'ai rien appris d'elle.

TÉLAMON.

Vous voulez garder ce secret:
Je serois importun aussi-bien qu'indiscret
Si je vous pressois trop, et la chasse m'appelle.
Adieu, nymphe cruelle.

SCÈNE III.

DAPHNÉ, CLYMÈNE.

DAPHNÉ.

Je vous ai tous deux entendus:
Heureuse, si Tharsis ne me pressoit pas plus!

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

LEUCIPPE.

Puis-je interrompre le silence
Qu'en ces paisibles lieux peut-être vous cherchez?
Me le permettez-vous?

DAPHNÉ.

Oui, Leucippe, approchez;
On ne craint pas votre présence:
Venez me consoler de celle de Tharsis.

LEUCIPPE.

Et qu'ordonnerez-vous de mes propres soucis?

Mon rival ne peut plaire à l'objet qu'il adore,
Un sentiment jaloux ne me peut alarmer :
C'est beaucoup; mais que dis-je? ah! ce n'est rien encore:
Vous savez bien haïr, mais pourriez-vous aimer?

DAPHNÉ.

J'ai souffert votre amour, répondez-vous vous-même.

LEUCIPPE.

O dieux! qu'ai-je entendu? quelle gloire suprême!
Quel bonheur! Doux transports qui venez me saisir,
Exprimez, s'il se peut, ma joie et mon plaisir,
Et votre juste violence.
Princesse, après l'aveu qui vient de me charmer,
Je ne sais rien pour m'exprimer,
Que le langage du silence.

DAPHNÉ et LEUCIPPE ensemble.

O bienheureux soupirs, favorables moments
Où l'un et l'autre cœur, plein de doux sentiments,
Aime, et le dit, et se fait croire!
Les dieux, dans leurs ravissements,
Les dieux, au milieu de leur gloire,
Sont moins dieux quelquefois que ne sont les amants.

LEUCIPPE.

Je bénis mon destin, et cependant Pénée
Favorise mon rival.

DAPHNÉ.

Quand il auroit pour lui le dieu même Hyménée,
Ce n'est pas son bonheur qui fera votre mal.

LEUCIPPE.

Et mon bien?

DAPHNÉ.

Attendez la réponse d'Ismèle :
Peut-être elle sera favorable à nos vœux

Allez ; il reviendra quelque moment heureux ;
Daphné craint qu'on ne trouve un amant avec elle.

SCÈNE V.

DAPHNÉ demeurée seule.

QUE notre sexe a d'ennemis !
A combien de tyrans le Destin l'a soumis !
Des amants importuns, un père inexorable,
Un devoir impitoyable ;
Tout combat nos désirs : trop heureuses encor
Si nous n'avions que cette peine !
Mais il faut, par un double effort,
Ainsi que notre amour, surmonter notre haine.

SCÈNE VI.

PÉNÉE, DAPHNÉ, THARSIS.

PÉNÉE.

DAPHNÉ, rendez graces aux dieux :
Cet ours fatal aux bergeries,
Fatal aux autres ours, teint de sang nos prairies ;
Tharsis a vaincu seul ce monstre furieux.

THARSIS.

L'amour m'accompagnoit, lui seul en a la gloire :
Ce n'est pas à mes mains qu'on doit cette victoire,
Belle Daphné ; c'est à vos yeux.

PÉNÉE.

Ma fille, venez voir aussi l'énorme bête.
Réjouissez-vous, bergers :
Que les ours soient de la fête ;
Ils avoient part aux dangers.

SCÈNE VII.

THARSIS, TÉLAMON.

THARSIS.

DAPHNÉ ne peut souffrir ma flamme.
Si je parlois au Sort?

TÉLAMON.

Changera-t-il son ame?

THARSIS.

Je vais le consulter; attends ici Tharsis.

SCÈNE VIII.

MOMUS seul, et quittant le personnage de Télamon.

VOUS qui de votre sort voulez être éclaircis,
Consultez, comme moi, le démon de la treille;
Mon oracle est Bacchus quand j'ai quelques soucis,
Et ma sibylle est ma bouteille.
Cette chasse m'altère. Ah! si Bacchus.... Je croi
Que ce dieu m'entendoit.

SCÈNE IX.

BACCHUS, qui descend de son berceau tiré par des tigres.

MOMUS, monte avec moi;
Viens écouter d'ici tous les chants de victoire.
Ceux qui m'ont au spectacle invité, les voici.
Quoi! la peau de leur ours aussi?

SCÈNE X.

BACCHUS, MOMUS, TROUPE DE SYLVAINS, DE CHASSEURS et DE BERGERS.

(Momus monte dans le berceau, qui s'arrête au milieu des airs. Cependant quatre chasseurs et autant de Sylvains, qui mènent chacun un ours, entrent sur la scène. Un autre Sylvain les suit, portant en guise de trophée la peau de l'ours au bout d'un épieu. Des chœurs de bergers les accompagnent. Toute cette troupe fait le tour du théâtre, au son des cors et de leurs fanfares. Le Sylvain chargé du trophée se place au milieu de la scène, et un chasseur chante ces paroles :)

THARSIS, nous érigeons ce trophée à ta gloire.

UN SYLVAIN.

Par ta valeur, le monstre a vu finir son sort.

UN BERGER.

L'ennemi commun est mort.

MOMUS, *comme s'il chantoit dans l'éloignement.*

Noyez-en dans le vin la funeste mémoire.

(*Un chasseur, se tournant vers l'endroit où est le char de Bacchus,*)

N'est-ce pas Télamon qui nous invite à boire?

(*Toute la troupe l'ayant aperçu, dit :*)

O le mortel heureux, d'être aimé de Bacchus!

UN SYLVAIN.

Amis, laissons à part les discours superflus.
L'ours est mort.

UN CHASSEUR.

L'ours ne vit plus.

UN BERGER.

L'ours a passé l'onde noire.

(Tous ensemble.)

Noyons-en dans le vin la funeste mémoire.

(Les chasseurs et les Sylvains dansent à l'entour du trophée, et font une forme de bacchanale. Les Sylvains sont suivis de leurs ours qui vont en cadence. Pendant que les danseurs se reposent, Bacchus et Momus, faisant la débauche sous le berceau suspendu, animent toute cette troupe par leur exemple.)

BACCHUS, à Momus.

Cher compagnon, me veux-tu croire?
Courons ensemble le pays.
Tu sais médire, et je sais boire;
Nous ne manquerons point d'amis.

MOMUS.

Toujours le vin et la satire
Tiennent aux tables le haut bout :
Tu sais boire, et je sais médire;
Voilà de quoi passer partout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La décoration de cet acte est un antre, dont les avenues ont quelque chose d'inculte, de sauvage et de difficile abord; et au fond un autel rustique, sans beaucoup d'ornements.)

SCÈNE I.

(Clymène et Aminte, nymphes de Daphné, viennent les premières, et précèdent Pénée et sa cour, pour apprendre de la sibylle leur aventure.)

CLYMÈNE, AMINTE.

CLYMÈNE.

Quel étrange et sombre palais!
Je frémis à le voir; n'as-tu point peur, Aminte?
Va seule dans ces lieux; pour moi, j'ai trop de crainte.

AMINTE.

Qu'y demanderois-tu? tes vœux sont satisfaits.
Philandre a l'ame blessée
Des traits dont tu sais charmer :
Moi, que Tyrcis a laissée,

J'ai sujet d'être empressée
Pour savoir qui doit m'aimer.

CLYMÈNE.

Je te rends ce Tyrcis ; son ardeur m'importune.

AMINTE.

J'aurai donc pour toute fortune
Ton refus.

CLYMÈNE.

Que t'importe ? examine ton cœur ;
Et si Tyrcis te plaît, laisse le point d'honneur.

AMINTE.

Tu ris ? Que diras-tu, si je fais qu'il te quitte ?

CLYMÈNE.

Mes rigueurs en cela préviendront ton mérite.

AMINTE.

Tu dois aux miennes ce berger
Que mes faveurs vont rengager.

CLYMÈNE et AMINTE, ensemble.

Une fille a cent adresses
Pour rebuter un amant ;
Mais de dire ses finesses
Pour faire un engagement,
On ne le peut nullement.

CLYMÈNE.

Voilà, sans consulter Ismèle,
Un oracle bientôt rendu.

AMINTE.

Auroit-elle mieux répondu ?

CLYMÈNE.

Non, et nous nous pouvons désormais passer d'elle :
Aussi-bien l'intérêt de Daphné nous appelle.

SCÈNE II.

(Ismèle sort du fond de l'antre, accompagnée de deux ou trois prêtresses aussi vieilles qu'elle. D'un autre côté, Pénée vient avec Daphné et les fleuves de sa cour.)

ISMÈLE, DAPHNÉ, PÉNÉE et sa cour.

PÉNÉE, à Daphné.

Ma fille, tout est prêt ; Ismèle va sortir :
N'ayez point de repentir,
Si le choix des dieux est autre
Que le vôtre.

ISMÈLE, après quelques cérémonies étranges, dit, en invoquant la divinité :

Monarque de l'Olympe, en qui sont tous les temps,
Qui les fais devant toi passer comme moments,
Et pour qui n'est qu'un point toute la destinée,
Dis-nous, ô maître des dieux,
A qui doit être donnée
La princesse de ces lieux.
Où sont tes truchements ? es-tu sourd aux prières ?
Fantômes, qui savez peindre en mille manières
Les secrets du destin gravés au haut des cieux,
Simulacres volants, frères du dieu des songes,
Faites-nous voir sans mensonges
Ce qu'ont ordonné les dieux
Sur un si digne hyménée,
Dites-nous la destinée
De la nymphe de ces lieux.

(Après ces paroles, Ismèle, comme possédée du dieu, danse avec les autres prêtresses, tantôt comme si elles alloient tomber en extase, et tantôt avec des contorsions étranges. Pendant qu'elles dansent, des enfants, en guise de petits démons, s'offrent aux yeux, viennent de divers endroits du ciel se présenter à Ismèle, portant des branches et des couronnes de laurier. Ismèle, ayant vu ces objets, dit :)

Que vois-je ! quel objet ! quelle image à mes yeux
Si vive et si claire
Vient se présenter,
Et me tourmenter
Plus qu'à l'ordinaire ?
L'objet
Me fait
Tressaillir :
Je sens
Mes sens
Défaillir.

AMPHRISE, fleuve.

Les dieux à leur interprète
On fait un étrange don ;
Ne peut-on être prophète
Si l'on ne perd la raison ?

APIDAME, SPERCHÉE, et AMPHRISE, ensemble.

Les démons
Vont l'agitant ;
Ses poumons

Vont haletant;
Et son cœur va palpitant.
Les ressorts
De son corps,
Son esprit,
Tout pâtit.

ISMÈLE, jetant en l'air des feuilles sur lesquelles elle a écrit sa réponse.

Qu'on se taise! soyez attentifs aux mystères.
J'épands en l'air ces caractères :
C'est ma réponse; il faut la poser sur l'autel.
Démons, peuples légers, ministres de l'oracle,
Cherchez-la; car aucun mortel
Ne la peut trouver sans miracle.

(A ce commandement d'Ismèle, les Esprits habitants de l'air cherchent en dansant les feuilles que la sibylle a jetées, et les viennent en dansant aussi poser sur l'autel. Ismèle assemble ces feuilles, et dit à Pénée et à Daphné :)

Approchez-vous, lisez, et que dans ce vallon
Un invisible chœur mon oracle répète.

PÉNÉE et DAPHNÉ, lisant.

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

CHŒUR.

Daphné doit aujourd'hui couronner Apollon.

PÉNÉE à Ismèle.

Ismèle, servez-vous vous-même d'interprète;
Expliquez-nous l'ordre des dieux.

AMPHRISE.

Un prophète entend-il les choses qu'il annonce?
C'est à l'évènement d'expliquer sa réponse.

ISMÈLE.

Adieu, princesse, adieu; je vous laisse en ces lieux.

SCÈNE III.

PÉNÉE, DAPHNÉ, et leur cour.

PÉNÉE.

COURONNER Apollon! Qu'importe à l'hyménée
De la fille de Pénée?
Pour comprendre ces mots, je fais un vain effort.

AMPHRISE.

Nos conseils ont été frivoles;
La seule obscurité fait le prix des paroles
Que l'on cherche au livre du Sort.

PÉNÉE, à Daphné.

Ma fille, rendez-vous aux volontés d'un père :
Qu'il soit votre oracle aujourd'hui.
Aimez Tharsis; il vous doit plaire;
Toute notre cour est pour lui.

APIDAME.

Tels étoient ces mortels pour qui l'idolâtrie
Commença d'introduire au monde son pouvoir.

AMPHRISE.

Il a tout l'air d'un dieu; l'on diroit, à le voir,
Que l'Olympe est sa patrie.

DAPHNÉ.

Hélas! j'en crus autant, lorsqu'en notre prairie
Je le vis arriver inconnu dans ces lieux.
Maintenant mon cœur tâche à démentir mes yeux.

Ne m'en accusez point; quelque force suprême
M'entretient, malgré moi, dans cette erreur extrême.
Que Tharsis soit parfait, qu'il ait l'air qu'ont les dieux,
Est-ce par raison que l'on aime ?

PÉNÉE.

L'hymen change les cœurs; suivez mes volontés.

DAPHNÉ.

Quoi, seigneur, vous aussi vous me persécutez !
De ses autres tyrans sans peine on se console;
Mais d'un père ! un père m'immole !
Je tiens le jour de vous, seigneur; vous me l'ôtez.

PÉNÉE.

Moi, je perdrois Daphné! qu'ai-je à conserver qu'elle ?
L'hymen m'a-t-il fait d'autres dons ?

DAPHNÉ.

Cependant, quand je vous appelle
Du plus tendre de tous les noms,
Vous ne vous souvenez que de votre puissance;
Vous regardez l'obéissance,
La raison, et jamais d'autres tyrans plus doux :
Il en est toutefois. Leucippe vient à nous;
Je lui vais ôter l'espérance.
Vous le voulez, seigneur; je le lis dans vos yeux.

SCÈNE IV.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ.

Leucippe, il faut tâcher d'éteindre votre flamme.
Je ne puis être à vous.

LEUCIPPE.

O cieux! injustes cieux!

Est-ce là votre arrêt?

DAPHNÉ.

Cet oracle odieux
Vient de mon père seul.

LEUCIPPE.

Votre père et les dieux
Disposent de mon sort, mais non pas de mon ame:
Moi-même en suis-je maître?

DAPHNÉ.

Il le faut.

LEUCIPPE.

Ah, Daphné!
Que ce mot est facile à dire!
Et que l'amour possède avecque peu d'empire
Un cœur que la contrainte a sitôt entraîné!

DAPHNÉ.

Quoi! faut-il que mon cœur soit par vous soupçonné!
Cruel! n'avois-je pas encore assez de peine?

LEUCIPPE.

Enfin donc le destin me déclare sa haine;
Vous serez à Tharsis; et moi, par mes soupirs
J'augmenterai ses plaisirs.

DAPHNÉ.

Plût au ciel que Tharsis causât seul vos alarmes,
Et qu'un père....

LEUCIPPE.

Achevez.

DAPHNÉ.

Hé! que sert d'achever
Un souhait qu'on sait bien qui ne peut arriver?

LEUCIPPE.

Il n'importe, mon ame y trouvera des charmes.

DAPHNÉ.

Ne m'aimez plus.

LEUCIPPE.

Le puis-je? et le souhaitez-vous?

DAPHNÉ.

Vos tourments ont pour moi quelque chose de doux,
Il est vrai; mais cessez.

LEUCIPPE.

Hélas! cesser de vivre
Est le seul remède à mon mal:
Voilà le parti qu'il faut suivre;
Mais avec moi je veux perdre aussi mon rival.
Vous ne me serez pas impunément ravie:
Non, Daphné. Vous pleurez? Ah, princesse! je dois
Mourir pour vos yeux mille fois.
Avant qu'avoir Daphné, Tharsis aura ma vie.
Je ne puis voir tant de biens
En d'autres bras que les miens:
Que mon rival me les cède,
Et renonce à votre amour,
Ou qu'il m'ôte aussi le jour
Si l'on veut qu'il vous possède.

DAPHNÉ.

Leucippe, si je vous perds,
Il faut que dans nos déserts
La solitude me donne
Un sort plus calme et plus doux;
Et ne pouvant être à vous,
Je ne veux être à personne.

SCÈNE V.

APOLLON, LEUCIPPE, DAPHNÉ.

(Apollon descend sur un trône de lumière. Cette pompe est jointe à une musique douce. Il est entouré des Heures, qui chantent ces mots :)

DAPHNÉ, portez vos yeux
Sur le plus beau des dieux.

(Daphné s'enfuit aussitôt qu'elle a reconnu Apollon sous le visage de Tharsis.)

APOLLON.

Tu me fuis, divine mortelle!
Où cours-tu? n'aperçois-tu pas
Un précipice sous tes pas?
Il est plein de serpents; détourne-toi, cruelle.
Suis-je encor plus à craindre? et rien dans ce vallon
Ne peut-il t'arrêter quand tu fuis Apollon?
Quoi! tant de haine en une belle!
Insolent, qui brûles pour elle,
Renonce à l'hymen de Daphné;
C'est Apollon qui te l'ordonne.
Regarde quel rival ton malheur t'a donné.

LEUCIPPE.

Mon malheur? Dis le tiens. Toi, le fils de Latone!
N'es-tu pas ce Tharsis que tantôt on a vu?
D'un magique ornement ton front s'est revêtu.
Enchanteur, penses-tu que ta pompe m'étonne?

Ce n'est qu'un songe, ce n'est rien ;
Va tromper d'autres yeux, et me laisse mon bien.

APOLLON.

O dieux ! ô citoyens du lumineux empire !
Que vient un mortel de me dire?
Malheureux, ton orgueil s'en va te coûter cher :
Les dieux ne sont pas insensibles.
Qu'on l'attache sur ce rocher
Avec des chaînes invisibles.

(Ce commandement est exécuté par les ministres de la puissance d'Apollon, qui va se faire voir à Pénée, non plus sous le personnage de Tharsis, mais sous le sien propre.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est une suite de rochers ; on y voit Leucippe retenu, sans que ses liens paroissent. Il est debout, appuyé dans l'endroit le plus en vue.)

SCÈNE I.

LEUCIPPE, *sur un rocher.*

Astres, soyez témoins de ces injustes fers.
J'atteste ici tout l'univers,
Et les vents emportent ma plainte.
Jupiter, je t'implore ; on veut forcer les cœurs :
Il n'est plus de libres ardeurs,
Ni d'autres lois que la contrainte.

Loges-tu dans le ciel, ou dans les antres sourds ?
Écoutez-moi, déserts : on m'ôte mes amours ;
Est-il douleur pareille ?
Qui me consolera sur ce rocher fatal ?
Leucippe est un spectacle à son cruel rival.
Déserts, écoutez-moi ; les dieux ferment l'oreille.

(Daphné entend cette plainte à l'un des coins du théâtre.)

SCÈNE II.

DAPHNÉ, LEUCIPPE.

DAPHNÉ.

Qui vous consolera ? ne le savez-vous pas?

LEUCIPPE.

Quoi, je vous vois! c'est vous! c'est ma princesse! Hélas!
J'avois perdu l'espoir d'une faveur si douce.
Craignez-vous d'approcher ?

DAPHNÉ.

Je sens qu'on me repousse :
Quelque charme arrête mes pas.
Mais, si c'est adoucir vos peines
Qu'y prendre part, souffrir ces gênes,
Gémir avec vous sous ces chaînes,
Vous aimer malgré tout, malgré cieux, malgré sort,
Votre princesse en est capable.

LEUCIPPE.

Apollon, Apollon, tu fais un vain effort!
Je ne suis plus le misérable.

DAPHNÉ.

Hélas! j'irrite un dieu jaloux et redoutable.
A qui dois-je adresser ma voix?
Je n'ose t'invoquer, déesse de nos bois.
Dans ta cour, dans ton cœur autrefois j'avois place;
L'amour m'en a bannie; écoute toutefois.
Je ne demande point pour grace
Que tu souffres mes feux, et qu'un hymen charmant
Engage à d'autres dieux celle qui t'a servie;
Délivre seulement
Mon amant,
Et prends le reste de ma vie.

SCÈNE III.

APOLLON, DAPHNÉ, LEUCIPPE.

APOLLON.

Pourquoi finir vos jours en des lieux pleins d'ennui?
Trouvez-vous le dieu du Parnasse
Plus affreux qu'un désert?

(Daphné témoigne vouloir s'enfuir.)

Hélas! ce dieu la chasse :
Elle aime mieux mourir que régner avec lui.
C'est toi qui nous causes ces peines,
Mortel : contre les dieux oses-tu contester?

LEUCIPPE.

Mes amours sont mes dieux.

APOLLON.

Qu'on redouble ses chaînes,
Démons.

DAPHNÉ, *se jetant à genoux.*

Faites-les arrêter.
Pouvez-vous bien me voir à vos pieds toute en larmes,
Sans vous laisser toucher le cœur?

APOLLON.

Daphné, c'est contre vous que retournent ces armes.
La pitié redouble vos charmes;
En combattant l'Amour, elle le rend vainqueur.
Votre douleur vous nuit; vous en êtes plus belle.
Venez, venez être immortelle :
Je l'obtiendrai du Sort; ou je jure vos yeux,
Que les cieux

Regretteront notre présence.
Zéphyrs, enlevez-la malgré sa résistance.

DAPHNÉ s'enfuyant.

O dieux! consentez-vous à cette violence?

SCÈNE IV.

DIANE paroît aussitôt sur son char, et crie aux zéphyrs :

Démons, gardez de lui toucher.
Deviens laurier, Daphné : Leucippe, sois rocher.

(A peine Diane a parlé, que les deux métamorphoses se font, et la déesse remonte au ciel.)

SCÈNE V.

APOLLON accourt, et fait cette plainte :

Barbare, qu'as-tu fait? détruire un tel ouvrage!
Faire à ton frère un tel outrage!
Cruelle sœur, cruelle, et cent fois plus sauvage
Que les ours avec qui tu vis,
Que de trésors tu m'as ravis!
Rends-moi ces biens, rends-moi ce divin assemblage.
Daphné, vous n'êtes plus! j'ai perdu mes amours,
Et ne saurois perdre la vie!
Heureux mortels, vos pleurs cessent avec vos jours :
La mort est un bien que j'envie.
Puissent les cieux cesser leur cours!
Périsse l'univers avec ma princesse!

SCÈNE VI.

APOLLON, L'AMOUR.

L'AMOUR, qui descend sur le char de sa mère.

SÈCHE tes pleurs, elle est déesse.
Viens l'épouser : mes traits se sont assez vengés :
Ces mouvements de haine, en amour sont changés.

APOLLON.

Puis-je t'ajouter foi ? m'as-tu fait cette grace?

L'AMOUR.

Viens l'éprouver.

APOLLON.

Allons, et que sur le Parnasse
On célèbre des jeux à l'honneur de Daphné ;
Que le vainqueur y soit de laurier couronné.
Bel arbre, adieu. Je quitte à regret cette place,
Et veux qu'à l'avenir on ceigne de lauriers
Le front de mes sujets, et celui des guerriers.

(Apollon monte dans le char où est l'Amour, et tous deux retournent au ciel. Le théâtre change aussitôt. Le Parnasse se découvre au fond. Quelques muses sont assises en divers endroits de sa croupe, et quelques poetes à leurs pieds. Sur le sommet, le palais du dieu se fait voir. Les deux côtés du théâtre sont deux galeries qui ressemblent à celles où on étale des raretés les jours de fêtes et les jours de foires. Là sont les archives du Destin. L'architecture est ornée de feuilles de laurier. Sous chaque portique est un

buste; il y en a neuf de conquérants, et autant de poëtes; les conquérants d'un côté, les poëtes de l'autre. Les conquérants sont, Cyrus, Alexandre, etc.; et les poëtes sont, Homère, Anacréon, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, l'Arioste, le Tasse et Malherbe. Apollon a voulu que l'avenir fût montré en faveur de cette fête.)

(Un poëte héroïque commence les jeux, et chante ceci :)

Quel prince offre à mes yeux des lauriers toujours verts?
Je vois dans l'avenir cent potentats divers
Lui disputer en vain l'honneur de la victoire.
O toi, fils de Latone, amour de l'univers,
Protecteur des doux sons, des beaux arts, des bons vers,
Aide-nous à chanter sa gloire.

MELPOMÈNE.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour :
Sublime, allez dormir encor sur le Parnasse;
Et vous, clairons, faites place
Aux doux concerts de l'Amour.

(Phyllis, jeune muse, Daphnis, poëte lyrique, entrent sur la scène, accompagnés d'une musique de flûtes, de hautbois et de musettes, et chantent ce dialogue de pastorale.)

PHYLLIS.

Les Zéphyrs sont de retour:
Flore avec eux se promène.

DAPHNIS.

Savez-vous qui les ramène?
C'est l'Amour.

PHYLLIS.

De quoi parle en ce séjour
La savante Philomèle?

DAPHNIS.

Et de quoi parleroit-elle,
Que d'amour?

PHYLLIS et DAPHNIS, ensemble.

Faisons aussi notre cour
Au printemps vêtu de roses;
Ayons, comme toutes choses,
De l'amour.

(Un poëte satirique vient brusquement les interrompre, et dit :)

Aimez, mais permettez que je parle à mon tour.
Comment faire
Pour se taire?
Le monde est plein de sots, de l'un à l'autre bout;
Le passé, le présent, et l'avenir sur-tout.
Comment faire
Pour se taire?

CHŒUR.

Comment faire
Pour se taire?

THALIE.

Ridicules, envoyez-nous
Les principaux d'entre vous.

(Cinq Ridicules entrent sur la scène. C'est une coquette emportée, une précieuse, un méchant poëte, un homme affectant le bel air, et un vieillard amoureux.)

(Le méchant poëte, chargé des intérêts de la troupe, dit ces paroles :)

Quoi ! dans ces lieux sacrés on souffre la satire !

THALIE.

Soyez les premiers à rire.

(Les Ridicules se consolent, et font une entrée, dansant tous sur les mêmes pas, et gardant toutefois, autant qu'ils peuvent, leur caractère.)

(Mercure, monté sur Pégase, descend au sacré vallon. Il interrompt la danse des Ridicules, et vient présenter trois couronnes de laurier à ces trois genres de poésie.)

MERCURE.

Chacun de vous doit être couronné ;
Recevez ces présents de la part de Daphné.
Elle est maintenant déesse,
Aimant le dieu de ces lieux :
Poussez-en jusques aux cieux
Des chants remplis d'allégresse.

(Mercure revole au ciel, ayant laissé Pégase sur le double mont. Quatre auteurs lyriques et autant de muses du même genre viennent danser en témoignage de joie ; puis les Ridicules se mêlent avec eux, formant différentes figures avec des branches de laurier qu'ils portent tous, et dont ils se font des espèces de berceaux. C'est le grand ballet.)

(Après qu'ils ont dansé une fois, une muse du genre lyrique chante ceci:)

Il n'est que de s'enflammer;
Laissez, laissez-vous charmer;
La raison vous y convie:
Sans le dieu qui fait aimer,
Que seroit-ce que la vie?

(Le grand ballet recommence encore, puis une autre muse lyrique chante ce second couplet:)

Chacun sent quelque désir;
Tout consiste à bien choisir;
Faites-vous de douces chaînes:
En amour tout est plaisir,
Et mêmes jusques aux peines.

CHŒUR.

Aimez, doctes nourissons;
S'il n'étoit point d'amour, seroit-il des chansons?

FIN DE DAPHNÉ.

LA

COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

1686.

PERSONNAGES.

ANSELME, gentilhomme campagnard.
LÉLIE, fils d'Anselme.
JOSSELIN, gouverneur de Lélie.
BERTRAND, fermier d'Anselme.
M. GRIFFON, gascon, } beaux-frères.
M. TOBIE, normand, }
LUCINDE, fille de M. Tobie.
THIBAUT, fermier de M. Tobie.
PERRETTE, femme de Thibaut.

La scène est dans la cour du château d'Anselme.

LA

COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

NON, mordienne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Je n'en ferai rian.

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, et que diroit-on?

PERRETTE.

Ardez! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désavantage?

BERTRAND.

Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parcequ'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable: je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée: je ne les vis pas plutôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredienne! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bian ce que je savons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND.

Eh bian! eh bian! ne v'là-t-il pas? Palsanguoi! n'en dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme? Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le TU AUTEM du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela, sottement; et que.... que.... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bian! oui. D'où viant qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes? Est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où viant.... d'où viant.... Eh! esprit bouché, ne vous souviant-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avoit épousé une femme qui en savoit bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencombre qu'il a li, comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rian à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que.... Mais, ventreguienne! que de babil! Est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, *faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami! Jarnigué! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE.

Eh ! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué ! que veux-tu que j'en fasse ?

LUCINDE, lui donnant encore de l'argent.

Mon pauvre garçon !

BERTRAND.

Testigué ! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça ?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué ! c'est être bian satan.

LUCINDE, lui en donnant toujours.

Bertrand !

BERTRAND.

Jarni ! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur !

BERTRAND.

Morgué ! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, lui en donnant davantage.

Mon cher Bertrand !

BERTRAND.

Mort de ma vie ! que vous ai-je fait ?

PERRETTE.

Eh ! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends. Morguoi ! prends toi-même.

(Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.)

PERRETTE.

Eh bian! donne-le moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bian envie de me voir frotté.

PERRETTE.

La, la, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remène-nous dans la logette.

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré par-tout. S'il viant à vous trouver! hein?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez; je vais voir si personne ne nous en empêche. (Il sort.)

SCÈNE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guère loin du châtiau de votre père : j'ai peur que nous ne soyons pas long-temps ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais! vous vous intéressez biau pour lui! Si j'osois, je croirois queuque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je dis à part moi, V'là notre maîtresse Lucinde qui se prend; et si ce grand dadais que n'en lui vouloit bailler pour époux avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oui, oui, vous autres grosses dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire.... Eh mais! qu'entends-je?

(Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.)

SCÈNE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, derrière le théâtre.

HAÏE, haïe, haïe!

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille?

THIBAUT, derrière.

Ho, ho, ho!

PERRETTE.

Ah! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut; nous voilà pardues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.)

SCÈNE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

Ou courez-vous? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le gouverneur de notre petit maître, viant par ilà.

THIBAUT, derrière le théâtre.

Holà, quelqu'un, holà?

PERRETTE.

Entends-tu? c'est fait de nous s'il nous trouve.

SCÈNE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN, dans le château.

BERTRAND? eh! Bertrand?

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à personne.

(Lucinde et Perrette sortent.)

SCÈNE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré.... Mais le v'là.

THIBAUT.

Eh! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué! vous êtes trop drôles! Puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse; oui, morgué! je sis votre sarviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT.

Je ne sais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué! vous v'là bian étonnés!

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Testigué! vous avez bieau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de cheuz nous, palsangué! cela est bian drôle, pour courir les champs aveucque la fille de M. Tobie notre maître, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais, morgué! comme les masques ont fagotté tout ça; mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain: avez-vous jamais rian vu de pus plaisant que ça!

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules; et comme elles sont, morguoi! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard qui

voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées ! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi ! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous ?

THIBAUT.

Je crains.... et que sais-je, moi ? je crains.... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme ?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon ! est-ce qu'on sait jamais ça ? Pour s'en douter, passe ; mais pour en être sûr, nifle. J'aurois, morgué ! bieau le demander à Parrette, alle ne l'avoueroit jamais ; alle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore ?

JOSSELIN.

C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte ; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon ! Et où diable a-t-il pêché cela ?

JOSSELIN.

Il l'a acheté d'un arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends; il vouloit voir si sa femme.... n'est-ce pas?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la coupe il y but, je gage?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Non?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué! c'est être biau plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué! v'là un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc? contez-moi cela, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt!

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse!

JOSSELIN.

Il lui envoya des présents.

THIBAUT.

L'impertinent!

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on peut résister aux présents?

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t-il?

JOSSELIN.

En excuses du côte de la dame; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment?

JOSSELIN.

Oui; mais quelques jours après....

THIBAUT.

Il but encore dans la coupe?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la coupe?

JOSSELIN.

Avec la coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme?

JOSSELIN.

Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passants, que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN.

Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUT.

En a-t-il bian vu depuis ce temps-là?

JOSSELIN.

Oh! en quantité.

THIBAUT.

S'en est-il trouvé bieaucoup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu?

JOSSELIN.

Cela est si rare, que je ne m'en souviens quasi pas.

THIBAUT.

Par ma figue! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son bieau-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne: comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustout toujours sur le chapitre de leux femmes. Je vas leu dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rodont autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille.... Mais quel est ce vilain monsieur-là?

JOSSELIN.

C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, *fort échauffé.*

Ah, monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon.... Qui est cet homme-là ?

JOSSELIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille ; et, pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique ; laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah! vraiment, la coupe! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

Je viens de voir.... Ouf!

BERTRAND, à part.

Auroit-il vu ces masques de femmes? Écoutons.

(Il se met entre Josselin qui est à la gauche, et Anselme qui est à la droite du théâtre.)

ANSELME.

Je viens de voir.... (Donnant un soufflet à Bertrand.) Que fais-tu là?

BERTRAND.

Rian.

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

SCÈNE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, monsieur; le bon sens premièrement : oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon ; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie ; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnements sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler; mon désordre paroîtroit à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'où vient que mon père me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez?

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie, et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher monsieur Josselin, je voudrois bien....

JOSSELIN.

Quoi?

LÉLIE.

Vous ne le voudriez pas, vous?

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LÉLIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il?

LÉLIE.

Ah! je savois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre père vous l'a defendu?

LÉLIE.

Eh! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN, à part.

Le petit fripon!

LÉLIE.

Oh! çà, monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là?

LÉLIE.

Oui; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?

JOSSELIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Poiut du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, monsieur Josselin; vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, bas.

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et si mon père venoit à mourir, M. Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrois-je ?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon fils, et je serois votre père pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, M. Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait ; et ce seroit, à mon tour, d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN.

Eh bien ! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh ! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire ; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

M. Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui ! et je vais moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous

mènerai promener. Oh ! oh ! voyez, voyez le petit impudent, avec ses promenades ! (Il sort.)

LÉLIE, seul.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, à Lucinde.

MADAME, le v'là tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, sans voir les deux femmes.

Mon père n'est pourtant pas un bon père, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait ; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes ; mais je gage bian qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache, est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste.... Mais que vois-je ? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder ; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler. (Elles font la révérence.) Ils se baissent et puis ils se haussent ; qu'est-ce que cela signifie ?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi ; que de questions je vais leur faire !

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir ?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh ! mort de ma vie, que la nature est une belle chose !

LÉLIE.

D'où venez-vous ? qui vous a conduits ici ? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez ? De grace, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir ?

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable ! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît ?

LÉLIE.

Ce que j'en crois ?

LUCINDE.

Oui, qui nous sommes ?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu ; mais je ne conçois rien de plus parfait

que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure ! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Eh ! n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh ! vraiment, non : il y a bian à dire.

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui da ! c'est bian tout un; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah ! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait ?

LÉLIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bian ! tenez, mon pauvre enfant, bian loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-

vous mieux de nous deux? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE.

Oh! quantité, mais je ne sais comment m'exprimer.

PERRETTE.

Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, *tout transporté de joie.*

Ah! mon cher monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je? tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE.

Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix!

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues?

LÉLIE.

Monsieur Josselin....

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde!

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà !

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes ? Qu'y venez-vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon ! vous osez.... (à part.) Qu'elles sont jolies !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, à part, montrant Lucinde.

Le beau visage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSELIN, à part, montrant Perrette.

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. (à part.) Les deux jolis petits bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il est enragé. Comme il roule les yeux !

LÉLIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN.

Comment, petit effronté, à votre père! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je.... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vite.... (bas à Lucinde et à Perrette.) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bian d'y aller?

JOSSELIN, à Lélie.

Si vous ne vous dépêchez.... (aux deux femmes.) Entrez dans le petit cabinet, à main gauche.... Allez vite, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, fort échauffé, à Josselin.

Pour la dernière fois, monsieur Josselin.... (aux deux femmes.) Attendez-moi, je vous prie: je cours trouver mon père; j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, et monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Ah ! malheureuses petites femelles ! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles ! Sans cela.... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là ; ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh ! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais....

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous ; à condition que pour l'amour de moi....

PERRETTE.

Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres

orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, les surprenant.

OH ! palsanguié! je vous prends sur le fait ; je n'en suis plus que de moiquié.

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne ! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute : vous le serez avec moi ; je ne m'en soucie guères!

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué ! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par-là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyiez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire, qu'à moins que vous ne disiez que c'est

vous qui les avez cachées, par la sanguoi! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh bien! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Eh bian! je ne lui dirai donc rian; mais, mordié! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSELIN.

Chut! ou je te rendrai complice.

BERTRAND

Motus! ou je découvrirai le pot aux roses.

(Lucinde et Perrette sortent.)

SCÈNE XV.

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, toujours fort transporté.

Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement.... Où sont-ils? Qu'en avez-vous fait, monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Que veut-il dire?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc?

LÉLIE.

Répondez-moi, monsieur Josselin, ou, malgré la présence de mon père....

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle!... Sur quelle herbe a-t-il marché?

LÉLIE, à Bertrand.

Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin!

BERTRAND.

Haïe! haïe! vous m'étranglez.... Est-il devenu fou?

LÉLIE.

Ah, mon père! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME.

Quoi! qu'y a-t-il? que veux-tu qu'on te rende? Te voilà bien échauffé!

LÉLIE.

Cherchons par-tout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez?

LÉLIE.

Non, traître! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh bien! morgué, quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là. (Il l'emmène justement où elles ne sont pas.)

LÉLIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand! ne me quitte pas.... Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve!

SCÈNE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! Vous vous moquez, monsieur Josselin! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu?

JOSSELIN.

Belles merveilles! Eh! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez

jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi ?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh bien ?

JOSSELIN.

Eh bien! il rêve tout éveillé ; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible, que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr; et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe ; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire.... Mais qu'est ceci ?

JOSSELIN.

Eh ! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, sur le devant; M GRIFFON, M. TOBIE, THIBAUT, dans le fond ; LUCINDE, PERRETTE, à la fenêtre de la cahute.

PERRETTE, à Lucinde.

Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Oui cadédis! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, à M. Griffon.

Ah ! ah ! monsieur, au mari de madame votre sœur !

PERRETTE, à Lucinde.

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, à M. Tobie.

Sot ! Eh ! qu'est-ce ? Queu terminaison est ça ?

LUCINDE, à Perrette.

Mon père et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, à M. Griffon.

Nous sommes gens de bien de notre race, et je serois

marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, à M. Tobie.

Eh! eh! monsieur, le frère de madame votre femme! vous n'y songez pas.

M. GRIFFON, à M. Tobie.

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, à M. Griffon.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, à Anselme et à Josselin.

Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, à Griffon et à Tobie.

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

M. GRIFFON.

Ah! messieurs, serbitur : jé bous fais juges dé céci. Boici lé fait. Jé fais l'honnur à cé monsiur dé donner mon fils, qui est novle commé moi, mordi! en mariage à sa fille, qui n'est qu'uné simplé roturière; et, parcé qué la beille des noces la sotte s'éclipsé dé la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu pur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né bux pas souffrir qu'aucun godélureau approche mon domainé dé la vanlieue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce? je donne ma fille qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce monsieur qui est gueux comme un rat; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon

domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différend qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire : mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vais vous l'apporter. (Il sort un instant, et revient.)

ANSELME.

Allez, monsieur Josselin; cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit dé cetté coupe, et jé sérai rabi dé connoître par elle, léquel est lé fat dé nous dux : jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaut! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME, voyant revenir Josselin.

Voici la coupe. (Josselin verse du vin dans la coupe.)

M. TOBIE.

Donnez, donnez. Je serois fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. (Comme il approche la coupe de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejaillit au visage; ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.)

JOSSELIN.

Ah! ah!

M. TOBIE, *fort surpris.*

Que vois-je? le vin est répandu, je pense?

JOSSELIN.

Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Eh! donc, qui dé nous dux est le fat? hein! Cadédis, mon veau-frère, bous mé ferez raison dé la conduite dé ma sur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature! je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui, oui, cadédis! l'absinthé n'est pas plus amère qué lé lait qué jé lur fais sucer.... Bersez, bersez, veau Ganymède... Bous allez boir, veau-frère... A la santé de la compagnié. (*Il veut boire, et la coupe lui fait sauter le vin au nez.*)

JOSSELIN.

Haïe! haïe! haïe!

M. GRIFFON.

Ouais! C'est qué jé né la tiens pas droite. (*Il essaie encore, et elle répand.*)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez. (Tout se répand.)

M. GRIFFON.

La main mé tremble.

JOSSELIN.

Oh ! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils : il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi ! jé n'y comprends plus rien. Monsur est von ; l'on lé trahit. Jé suis rigide; et l'on mé trompe. Sandis ! comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux-là ?

THIBAUT.

Morgué ! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts ; sans adiu. (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN; LUCINDE et PERRETTE, à la fenêtre.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup ? (à Thibaut.) Oh

çà ! à vous le dez, pays ! (Il lui présente la coupe pleine de vin.)

THIBAUT.

A moi ?

LUCINDE, à Perrette.

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il ? Ce n'est pas que je craigne rien ; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade : buvez.

THIBAUT.

Parsangué ! je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme : buvez.

THIBAUT.

Non, morgué ! je ne boirai point. Et si le vin alloit se répandre, par hasard ? Testigué ! voyez-vous, je suis maladroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras ? en aurois-je la jambe plus droite ? en dormirois-je plus que des deux yeux ? en mangerois-je autrement que par la bouche ? Non, pargué ! C'est pourquoi, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, à Perrette.

Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître; je vous le cède.

THIBAUT.

Jarnigué! je ne sais pas si je fais bian; mais je sais bian que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrette : alle est ma femme; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincèrement : alle en fait le semblant, du moins : je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler; je suis d'humeur batifolante; je batifolons sans cesse; et si je m'allois mettre dans la çarvelle tous vos engeingreigniaux, adieu le batifolage. Non, palsanguoi! je n'en ferai rian.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme. (*Elle se retire de la fenêtre.*)

LUCINDE.

Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris.... Ami, touche là?

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens.... Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE, à son mari, en lui frappant sur l'épaule.

Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baiserai tantôt!

THIBAUT.

Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, surpris.

Que vois-je? des femmes!

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la coupe: elle eût peut-être dit queuque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait: je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées....

SCÈNE XIX.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, arrêtant Lélie.

Ce n'est pas par-là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laisse-moi.... Mais que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche.... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE.

Ah! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnements. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raison, et je vais changer de manière.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

M. TOBIE

Volontiers. J'en serai ravi; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, embrassant son père.

Quelle joie! Ah, mon père! que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignions rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiète point ; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe ? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire ; et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE.

ASTRÉE,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

1691.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

APOLLON.
ACANTE, suivant d'Apollon.
LA NYMPHE DE LA SEINE.
CHŒUR des Muses.
CHŒUR de Bergers.
NYMPHES, suivantes de la Seine.
ZÉPHYRE.
FLORE et sa Suite.

PROLOGUE.

(Le théâtre représente la vue de Marly dans l'éloignement, et les bords de la Seine sur le devant.)

APOLLON descend.

LA NYMPHE.

Dieu du Parnasse et du sacré vallon,
Quelle aventure en ces lieux vous attire?

APOLLON.

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,
Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE.

Notre monarque vous promet
Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON.

Jupiter lui-même auroit peine
A calmer aujourd'hui tant de peuples divers.
Rien n'impose à présent silence à l'univers;
Et cependant je vois les nymphes de la Seine
S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse;
La terreur et l'effroi respectent ces beaux lieux.
Les chants les plus délicieux
Nos bois retentissent sans cesse.
La paix règne dans nos ombrages.
Le murmure des eaux, les plaintes des amants,
Les rossignols par leurs tendres ramages,
Occupent seuls Écho dans ces lieux si charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos accords : approchez-vous, Acante.
Fille de l'harmonie, ô paix douce et charmante,
Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs.
Par son retour la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE et ACANTE.

O paix! reviens unir les cœurs.
Par son retour la saison la plus belle
Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs;
Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHŒUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON.

Et vous, compagnons du printemps,
Zéphyrs, par qui les fleurs renaissent tous les ans,
Embellissez ces bords de leurs graces naïves;
Ramenez ici ces beaux jours;
Doux Zéphyrs, invitez à danser sur ces rives
Flore et la mère des amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore
Font accourir les Zéphyrs,
Et les larmes de l'aurore
Se joignent à leurs soupirs.
Les fleurs n'en sont que plus belles;
Jouissez de leurs attraits :
Flore à leurs graces nouvelles
Donne ici de nouveaux traits.
Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères
Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs :
Bergers, venez cueillir les fleurs;

N'y venez point sans vos bergères.
Jouissez des dons du printemps;
Tout finit, profitez du temps.

CHŒUR.

Jouissons des dons du printemps;
Tout finit, profitons du temps.

LES CHŒURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

LA NYMPHE et ACANTE.

Si les bergers lui font leur cour,
Les rois lui rendent leurs hommages.

LES CHŒURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

LA NYMPHE et ACANTE.

Il n'est point de lieux si sauvages,
De cœurs si fiers, d'esprits si sages,
Que ce dieu ne domte à leur tour.

LES CHŒURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connoissent point l'amour?

APOLLON.

Vos chants sont pour l'amour, ma lyre est pour la gloire,
Du nom de deux héros je veux remplir les cieux,
De deux héros que la victoire
Doit reconnoître pour ses dieux.
Muses, profitez d'un asile
Où tout est paisible et tranquille.
Représentez, dans ce séjour,
Un spectacle où règne l'amour.
Ce dieu récompensa quelques moments de peine
Qu eurent Astrée et Céladon;

Faites voir aux bords de la Seine
Les aventures du Lignon

LES CHOEURS.

Que nos chants expriment nos flammes ;
Répandons dans tout ce séjour
Le charme le plus doux des ames,
Les chansons, les vers et l'amour.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

ASTRÉE, bergère.
CÉLADON, amant d'Astrée.
SÉMIRE, amant d'Astrée.
PHYLLIS, confidente d'Astrée.
HYLAS, berger.
TIRCIS, berger.
GALATÉE, princesse du Forest.
LÉONIDE, confidente de Galatée.
ISMÈNE, fée.
TROUPES DE DRUIDES.
TROUPES DE BERGERS et DE BERGÈRES.
ESPRITS AÉRIENS.
NYMPHES.
GÉNIES.
PEUPLES du Forest.
TROUPE de la suite d'Ismène.
LIZETTA.
GALIOFFO.
GAMBARINI.

La scène est dans le Forest.

ASTRÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre raprésente le pays du Forest, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs hameaux et bocages.)

SCÈNE I.

SÉMIRE.

Perfide que je suis, infortuné Sémire!
Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours
Soulageront-ils mon martyre?
Que me sert de troubler d'innocentes amours?
J'aime Astrée, et je tente un dessein téméraire.
Je détruis son amant; mais que fais-je pour moi?
Ce qui le rend suspect de violer sa foi
Me rend-il capable de plaire?
Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.
L'implacable dépit, les injustes soupçons,

L'aveugle et la sourde colère,
La jalousie au repos si contraire,
Enfants de l'art dont je me sers,
M'ont en vain procuré le secours des enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire?
Les mensonges divers à quoi tu donnes cours
Soulageront-ils ton martyre?
Que te sert de troubler d'innocentes amours?

Je me venge, il suffit; je fais des misérables.
N'est-ce pas un bien assez doux?
Achevons; puis retirons-nous
En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,
Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi!

Je vois déjà cette bergère en larmes:
Ce doit être l'effet des dernières alarmes
Par qui mon imposture a séduit sa raison.
Laissons sur son esprit agir notre poison.

SCÈNE II.

ASTRÉE, PHYLLIS.

ASTRÉE, donnant à Phyllis une lettre ouverte.

Avois-je tort, Phyllis? Tu vois ces témoignages:
De sa main propre ils sont tracés:
Considère de quels outrages
Mes feux y sont récompensés.
Ne me parle jamais du traître.
Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHYLLIS.

Ne le soupçonnez pas, ma sœur.

ASTRÉE.

Voici pourtant ses traits, peux-tu les méconnoître?

PHYLLIS.

Je connois encor mieux son cœur;
Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.
Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin
Embrasser les genoux d'Aminte?

PHYLLIS.

C'est un reste de feinte :
Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte
Il feignoit des transports qu'il ne pouvoit sentir.
Qu'un véritable amant a de peine à mentir!

ASTRÉE.

Eh! qu'il ne mente plus.

PHYLLIS.

Sait-il votre pensée?
Il voit, depuis quelques jours,
Que sa flamme est traversée,
Et qu'on trouble vos amours.
Il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t-il dit?

PHYLLIS.

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'étoit que trop connu;
N'auroit-il pas prévu ma crainte,
Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu....

PHYLLIS.

Ma sœur, bannissez ces alarmes.
Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux ?

ASTRÉE.

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes.
Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.
Hélas ! qui feint d'aimer est toujours téméraire :
De la feinte à l'effet, on n'a qu'un pas à faire ;
C'est un écueil fatal pour la fidélité :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, verité.

PHYLLIS.

Les coquettes les plus belles
Ne touchent que foiblement.
On peut, par amusement,
Feindre de brûler pour elles ;
Et le plus crédule amant
Les regarde seulement
Comme on fait les fleurs nouvelles,
Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.
Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre
Du trait le plus commun et le moins redouté :
Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge, vérité.
Il le prévoyoit bien, le traître, l'infidèle.
J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours :
Il résista long-temps, je persistai toujours.
Trouvoit-il Aminte si belle ?

Je lisois dans ses yeux une secrette peur.
L'ingrat avoit raison de craindre pour son cœur.

PHYLLIS.

C'étoit à vous d'avoir de la prudence,
En l'éloignant du danger
De changer.

ASTRÉE.

C'étoit à lui d'avoir de la constance,
En résistant au danger
De changer.

PHYLLIS.

A vos soupçons je ne saurois me rendre :
Mais voici mon dessein, ma sœur.
D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur;
Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur;
C'est le moyen de tout apprendre :
Elle lui dira son secret.
Je l'attends; vous savez combien il est discret.
Le voici.

SCÈNE III.

ASTRÉE, HYLAS PHYLLIS.

PHYLLIS.

J'AI besoin, Hylas, de votre adresse.
Puis-je compter sur vos serments?
Vous me rendez des soins; mais ces empressements
Sont-ils des effets de tendresse?
Ou ne sont-ce qu'amusements?
Sans cesse vous allez de bergère en bergère,
Jurant de sincères amours :
Zéphyre n'eut jamais d'ardeur si passagère;

Eh ! comment s'assurer qu'une ame si légère
Puisse ne l'être pas toujours ?

HYLAS.

Quoi ! vous doutez si je vous aime !
Eh ! qui pourroit, Phyllis, vous voir sans vous aimer ?
Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour même,
Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer,
Et vous doutez si je vous aime !

PHYLLIS.

Déclarer si bien son ardeur,
Ce n'est pas ce qui nous engage :
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma sœur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi.
L'Amour ne réservoit ce miracle qu'à toi.

HYLAS.

Si je n'aime Phyllis, que ce dieu me haïsse !
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits !
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits !

PHYLLIS.

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminte et d'un berger.

HYLAS.

N'est-ce pas Céladon ? La chose est si publique,
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHYLLIS.

Il vient, partez.

HYLAS.

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTRÉE et PHYLLIS.

Voyons comment le traître, l'infidèle
Soutiendra son manque de foi.

PHYLLIS.

Adieu; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

SCÈNE IV.

CÉLADON, ASTRÉE.

CÉLADON.

Hé quoi! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement!
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.

On n'entend en tous lieux que des chants d'allégresse.
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.
Cependant vous rêvez : d'où vient cette tristesse?

ASTRÉE.

Berger, vous paroissez aujourd'hui bien paré;
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré?

CÉLADON.

Les vôtres, ma déesse.

Il n'est rien en ces lieux
Qui ne s'efforce de vous plaire;
Et c'est pour attirer vos regards précieux,
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Étalent ce qu'ils ont de plus délicieux :
L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous;
Je sais qu'en votre cœur une autre est préférée,
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON.

Ciel! mes vœux ne sont pas pour vous!
Dieux puissants qu'ici l'on révère,
Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous;
Si quelqu'autre qu'Astrée à mes désirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups.

ASTRÉE.

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON.

Juste ciel! vous doutez encore de ma foi!
Mais quel est cet objet dont mon ame est ravie?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Ah! du moins....

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoi, sans l'entendre
Condamner un amant si fidèle et si tendre!

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toi
D'oser jamais paroître devant moi.

CÉLADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satifaire;
Et puisque votre arrêt me livre au désespoir,
J'y cours; et respectant votre injuste colère,

Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr; et votre ame,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émouvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

SCÈNE V.

ASTRÉE, seule.

SEROIT-IL innocent? me serois-je trompée?
Soupçons dant j'ai l'ame occupée,
Dois-je donc vous bannir? L'ai-je à tort condamné?
En quel trouble me met cette fuite soudaine !
Qu'as-tu fait, bergère inhumaine?
Où s'en va cet infortuné?
Ne le pas écouter ! se rendre inexorable !
Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,
Me font craindre pour lui; que ne dis-tu pour toi,
Bergère misérable?
Tu ne l'as pu haïr, quand tu l'as cru coupable;
Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi ?

Cours, malheureuse, cours, va retarder sa fuite.
Céladon? Céladon?... Hélas! il précipite
Ses pas et son cruel dessein :
Il est sourd à mes cris, et je l'appelle en vain;
Je n'en puis plus; la force et la voix tout me quitte.

SCÈNE VI.

(Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an neuf, à la place d'Adamas.)

TROUPES de DRUIDES, de PATRES, SYLVAINS, FAUNES, BERGERS et BERGÈRES.

UN DRUIDE.

MAITRES de l'univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux.
Conservez dans nos bois leur ombre tutélaire.

Nous ne vous demandons, en faveur de ce don;
Ni des grandeurs, ni du renom,
Ni des richesses excessives;
Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous;
Nos destins seront assez doux,
Si les bergères de ces rives
Ne font règner que de chastes désirs,
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE et LE CHŒUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies;
Faites règner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons;
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER et LE CHŒUR.

Accourez, bergers fidèles;
Célébrez tous, en ce jour,
Vos bergères et l'Amour:
Chantez vos feux et vos belles.

CHOEUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos cœurs, seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant, inutile,
Tout le reste de l'univers.

SCÈNE VII.

UN BERGER, et les Personnages de la scène précédente.

Pour pleurer Céladon cessez vos doux accords;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensévelir.

CHOEUR.

O perte irréparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce sacré don sur un autel du temple,
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

SCÈNE VIII.

PHYLLIS, ASTRÉE.

PHYLLIS.

CÉLADON dans les flots a terminé sa vie :
Comment le dirai-je à ma sœur?

ASTRÉE.

Je le sais, Phyllis : ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.
Déteste-moi ; c'est peu de me haïr :
Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.
Il s'est perdu ! Je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour ?
Je ne verrai plus ce que j'aime !
Cher amant, as-tu pu me quitter sans retour ?
Notre bonheur étoit suprême ;
Les dieux nous l'envioient du haut de leur séjour.
Tu t'es perdu ! Je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins de Galatée , et dans l'éloignement le palais d'Isoure.)

SCÈNE I.

GALATÉE, *seule*.

Je ne me connois plus : quelle nouvelle ardeur
Se rend maîtresse de mon cœur?
Un berger cause ces alarmes.
Doux et tranquilles vœux, qu'êtes-vous devenus?
Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes,
Et depuis ce moment je ne me connois plus.

SCÈNE II.

GALATÉE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Princesse, cherchez-vous ici la solitude?

GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquiétude.
Mais que fait Céladon? Dis-moi, qu'en penses-tu?
Je vois qu'en secret tu me blâmes
D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes;
Mais, hélas! qui n'auroit vainement combattu
Contre les traits dont il a su m'atteindre?
Il alloit expirer; l'onde venoit d'éteindre

Le vif éclat de ses attraits :
La pitié lui prêta ses traits.
L'oracle, les destins, tout lui fut favorable ;
Rien ne vint s'opposer à ma naissante ardeur.

LÉONIDE.

Que de raisons ont fait entrer dans votre cœur
Un ennemi si redoutable !

GALATÉE.

Mes yeux me trompent-ils ? C'est à toi d'en juger.

LÉONIDE.

Princesse, il est charmant ; mais ce n'est qu'un berger.

GALATÉE.

Par les nœuds de l'hymen, le sceptre et la houlette
Se sont unis plus d'une fois.
L'amour n'est plus amour, dès qu'il cherche en ce choix
Une égalité si parfaite.
Mon cœur est excusable ; et Galatée enfin
Seroit-elle, sans toi, dans cette peine extrême ?
Léonide, ce fut toi-même
Qui me fis, malgré moi, consulter ce devin.

Princesse, me dit-il, voici votre destin.
Une étoile ennemie, autant que favorable,
Peut vous rendre en hymen heureuse ou misérable.
Dans ce miroir regardez bien ces lieux :
Vers le déclin du jour il faudra vous y rendre ;
Celui qui s'offrira le premier à vos yeux
Est l'époux que le ciel vous ordonne de prendre.
J'aperçus ce berger : résisterai-je aux dieux ?

LÉONIDE.

Princesse, son Astrée a pour lui trop de charmes.

GALATÉE.

Eh ! n'ai-je pas les mêmes armes?
N'est-ce rien que mon rang auprès de Céladon ?

LÉONIDE.

Vous ne connoissez pas les bergers du Lignon.
Leurs amours sont leurs dieux : l'offense la plus noire
Pour eux, est l'infidélité.
Aimer, fait leur félicité ;
Aimer constamment, fait leur gloire.

GALATÉE.

Toutes les conquêtes d'éclat
Flattent la vanité des hommes.
Quelque constants qu'ils soient, dans les lieux où nous sommes
La beauté dans mon rang ne fit jamais d'ingrat.
Je tremble, je le vois. Quoi ! même en ma présence
Il soupire, il se plaint aux échos d'alentour !

LÉONIDE.

Il n'est plein que de son amour.
Par ses chagrins, jugez de sa constance.

SCÈNE III.

GALATÉE, CÉLADON, LÉONIDE.

GALATÉE.

CÉLADON, contemplez nos jardins et nos bois ;
Qui ne croiroit que Flore y tienne son empire !
De ces oiseaux qu'amour inspire
Écoutez les charmantes voix.
A charmer vos ennuis en ces lieux tout conspire :
Cependant c'est en vain que tout vous fait la cour.
Nos soins, nos vœux, ce beau séjour,

N'ont point d'agrément qui vous flatte.
Galatée a sujet de se plaindre de vous :
Faut-il que sans effet sa présence combatte
Cette tristesse ingrate
Que vous osez conserver parmi nous ?

CÉLADON.

Princesse, ma douleur n'est pas en ma puissance :
Je sors, vous le savez, du plus affreux danger;
Puis-je m'empêcher d'y songer ?

GALATÉE.

Songez plutôt à ma présence ;
C'est la seule reconnoissance
A quoi je veux vous engager.
Vous soupirez, vous vous plaignez sans cesse :
Si c'est d'une ingrate maîtresse,
Changez : vous pouvez faire un choix rempli d'appas.
A souffrir tant de maux quel cœur peut vous contraindre ?
Hélas ! le mien ne comprend pas
Que vous deviez jamais vous plaindre.

Mais, quelle est cette Astrée ? et depuis quand ses coups
Tiennent-ils votre ame asservie ?
Votre esclavage étoit-il doux ?

CÉLADON.

Belle princesse, comme à vous,
Hélas ! je suis bien loin de lui devoir la vie.

GALATÉE.

Du Lignon en fureur dans ce fatal moment
Contez-moi l'accident funeste.

CÉLADON.

J'y tombai, vous savez le reste ;
Je ne veux vous parler que de vous seulement.

GALATÉE.

Vous pâlissez ? vous changez de visage ?

CÉLADON.

Nymphe, c'est malgré moi que sous un doux ombrage,
L'aspect de ce fatal rivage
A rappelé les maux que je viens d'endurer.

GALATÉE.

De vos chagrins, de cette triste image
Puisse le ciel vous délivrer !

Divertis ses soins, Léonide ;
Fais-lui voir de ces lieux toutes les raretés ;
Parle-lui de cet antre, où des flots enchantés
Faisoient connoître un cœur ou constant ou perfide.

SCÈNE IV.

CÉLADON, LÉONIDE.

LÉONIDE.

DANS le fond de ce bois est un antre sacré ;
Là, jadis chacun à son gré
Pouvoit, en regardant dans une onde fidèle
Qui coule en ce lieu révéré,
Connoître si l'objet en son cœur adoré
Ne brûloit point de quelque ardeur nouvelle.
Cette fontaine a nom, la Vérité d'amour :
On n'en approche plus ; deux monstres à l'entour
Interdisent l'abord d'une source si belle.

CÉLADON.

Léonide, je sais que cet enchantement
Nuit ou sert à plus d'un amant :
Voyez combien il m'est contraire.

Sans ces monstres pleins de fureur,
Astrée auroit pu lire en cette onde sincère
Mon innocence et son erreur;
Elle m'auroit trouvé fidèle.

LÉONIDE.

Vous aimez trop une beauté cruelle :
Oubliez-la : cédez à des transports plus doux,
Et songez qu'en ces lieux il est une princesse
Dont les appas et la tendresse
Sont dignes d'un amant aussi parfait que vous.
Laissez la constance
Aux heureux amants.
Vous souffrez mille tourments;
Vous aimez sans espérance.
Laissez la constance
Aux heureux amants.
Des plaisirs les plus charmants
Amour ici récompense
De si justes changements.
Laissez la constance
Aux heureux amants.

CÉLADON.

Vous voulez m'engager sous un nouvel empire;
Et dans mes premiers feux je veux persévérer.
Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON et LÉONIDE, ensemble.

Ce n'est point par conseil que notre cœur soupire,
Ou qu'il cesse de soupirer.

CÉLADON.

Votre princesse est jeune et belle;
Elle mériteroit le cœur d'un souverain.

Mais celui d'un berger! quelle gloire pour elle!
Nymphe, vous combattez en vain
La foi que j'ai jurée :
Combattez-la, quand vous verrez Astrée.

LÉONIDE.

Sa beauté ne sauroit excuser sa rigueur.
Céladon, il est vrai, votre bergère est belle;
Mais elle est fière, elle est cruelle,
Elle abuse de votre cœur.

CÉLADON.

Ah! si j'étois dans nos bocages!
Si leurs frais et sacrés ombrages
Pouvoient servir de temple à l'objet de mes feux!
Si mon cœur y pouvoit sacrifier sans cesse
Au souvenir de sa déesse,
Que je me trouverois heureux!

SCÈNE V.

ISMÈNE, fée; LÉONIDE, CÉLADON.

ISMÈNE.

Le ciel exaucera mes vœux;
Il me l'a fait savoir. Je suis la fée Ismène :
Ma puissance et mon art vont vous tirer de peine.

LÉONIDE.

Qui vous rend à ces lieux, Ismène, dites-moi?

ISMÈNE.

L'ordre secret des dieux; j'exécute leur loi.

LÉONIDE.

Quels biens votre pouvoir ne va-t-il pas répandre
Dans cet heureux séjour!

ISMÈNE.

Mon oracle doit vous l'apprendre
Avant la fin du jour.
Céladon, mettez fin à vos tristes alarmes.
Votre bergère par ses larmes
Veut elle-même vous venger:
Elle croit que de son berger
L'ame encor dans les airs, faute de sépulture,
Autour de ces hameaux errante à l'aventure,
Attend qu'un vain tombeau la vienne soulager.

CÉLADON.

Confidente des dieux, un amant trop fidèle
Attend tout de votre savoir:
Faites, par son divin pouvoir,
Que, libre et dans nos bois, j'adore ma cruelle.

ISMÈNE.

Je ferai plus encore et pour vous et pour elle.
Dans ce moment mon art vous fera voir
Ses regrets et son désespoir.

ISMÈNE, aux ministres de sa puissance.

Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies,
Calmez de ce berger les peines infinies;
Faites-lui voir Astrée, et cachez-le à ses yeux.
Rendez à cet objet l'honneur qu'on rend aux dieux.
Et le temple, et l'autel, et les cérémonies
Vous ont été déjà par mon ordre prescrits :
Faites votre devoir, purs et légers esprits,
Princes de l'air, Nymphes, Héros, Génies.

(Les esprits aériens descendent sur un tourbillon de nuages, et construisent un temple dédié à Astrée : le jardin se change entièrement en forêt.)

SCÈNE VI.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

Nous parcourons en vain tous les bords du Lignon :
Reposons-nous, ma sœur; entrons dans ce bocage.

ASTRÉE.

O dieux! j'y vois un temple.

PHYLLIS.

Il porte votre nom.
Je viens de voir, au fond de cet ombrage,
Ces mots écrits par Céladon :

« C'est dans cette demeure
« Qu'un amant exilé cherche en vain quelque paix.
« Que, pour le prix des pleurs qu'il y verse à toute heure,
« Puisse Astrée être heureuse, et n'en verser jamais! »

ASTRÉE.

Quoi! de son ennemie il en fait sa déesse!
Au moment que je viens de causer son trépas
Il me consacre un temple, et demeure ici-bas
Afin de m'adorer sans cesse!
Dans ce sombre réduit retirons-nous, ma sœur.
Pourrois-je, après de tels outrages,
Sans honte et sans remords jouir d'un tel honneur?
Un tombeau m'est mieux dû qu'un temple et des hommages.

SCÈNE VII.

ASTRÉE, PHYLLIS, HYLAS, TIRCIS.

CHŒUR DE DEMI-DIEUX, de NYMPHES, et des MINISTRES D'ISMÈNE.

UN GÉNIE.

N'APPROCHEZ point, profanes cœurs!
C'est ici le temple d'Astrée :
Qu'aucun mortel en ce lieu n'ait entrée,
S'il ne sent de pures ardeurs.

CHŒUR.

C'est ici le temple d'Astrée:
N'approchez point, profanes cœurs.

LE GÉNIE.

Soyez sensible, Astrée, au sort de votre amant.
Pour lui nos voix à tout moment
Font résonner ici mille plaintes nouvelles.
Il ne pense qu'à vous; il n'a pour tous désirs
Que de se consoler, en ses peines cruelles,
Par de vains et tristes plaisirs.

HYLAS.

Voilà l'effet que produit la constance.
Vantez, bergers, votre persévérance.

TIRCIS.

C'est un devoir de persister toujours
Dans les mêmes amours.

HYLAS.

C'est une erreur de persister toujours
Dans les mêmes amours.

TIRCIS et HYLAS, ensemble.

C'est un devoir } de persiste toujours
C'est une erreur }
Dans les mêmes amours.

TIRCIS.

Hylas, y songes-tu? Profaner un tel temple!

LE GÉNIE.

N'imitez pas son exemple.
Régnez, divin objet et triomphez des cœurs;
Daignez recevoir les honneurs
Que le ciel fait rendre à vos charmes :
Ne les profanez point, ne versez plus de larmes.
Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.

CHŒUR.

Régnez, divin objet, et triomphez des cœurs.
Que sous les pas d'Astrée ici tout s'embellisse!
Que de son nom tout retentisse!
Faisons-le répéter aux échos d'alentour :
Tous les cœurs lui rendent les armes;
Et célébrer ses charmes,
C'est célébrer le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE VIII.

ASTRÉE, PHYLLIS.

PHYLLIS.

RETIRONS-NOUS aussi, quittons cette demeure;
La peur m'y saisit à toute heure.
Il est tard, et chacun s'en retourne aux hameaux;
L'ombre croît en tombant de nos prochains côteaux;
Rejoignons ces bergers, déjà la nuit s'avance;
Dans ces lieux règne le silence.

Bergers, attendez-nous.... Ils ne m'écoutent pas....

ASTRÉE.

C'est de moi seulement qu'ils détournent leurs pas :
Eût-on dit qu'un jour cette Astrée
Seroit l'horreur de la contrée ?
Tout le monde me fuit ! on a raison, Phyllis ;
Qui ne détesteroit mes fureurs excessives ?
O lieux ! que mon berger a long-temps embellis,
Redemandez-moi tous l'ornement de vos rives.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la fontaine de la Vérité d'Amour, dans une forêt agréable.)

SCÈNE I.

ASTRÉE, seule.

Enfin me voilà seule, et j'ai trompé Phyllis.
Venez, monstres cruels : ce n'est pas que j'espère
Que ma beauté foible et légère
Donne atteinte à des sorts par l'enfer établis;
Je ne veux que mourir.

Céladon! tu m'appelles.
Si parmi les choses mortelles
Quelqu'une peut encor t'attacher ici-bas,
Plains la bergère qui t'adore;
Ce n'est plus pour moi que l'aurore
Reparoîtra dans nos climats.

Chère ombre, je te suis. Adieu, rives cruelles;
Adieu, soleil; adieu, mes compagnes fidèles :
N'aimez point, ou tâchez de bannir de l'amour
Les soupçons, les dépits, les injustes querelles;
Celui que je regrette en a perdu le jour.

Je ne vous fuis que pour le suivre;
A ce devoir il me faut recourir :
Si je vous ai promis de vivre,
Aux mânes d'un amant j'ai promis de mourir.

C'est trop tarder, ombre chérie :
Viens voir mon crime s'expier;
Aide mon cœur à défier
Ces animaux pleins de furie.

Mais d'où vient que je perds l'usage de mes sens ?
La mort sur mes yeux languissants
Étend un voile plein de charmes.
Avec quelle douceur je termine mes jours !
Quel plaisir de céder à de telles alarmes,
Pour se rejoindre à ses amours !

SCÈNE II.

CÉLADON, seul.

Sous ces ombrages verts je viens de voir Astrée.
Bois, dont elle parcourt les détours ténébreux,
Ne me la cachez pas sous votre ombre sacrée.

O dieux ! je l'aperçois aux pieds d'un monstre affreux !
Des puissances d'enfer ministre malheureux,
Par quel droit nous l'as-tu ravie ?
Inhumain, devois-tu seulement l'approcher ?
Ce dard punira ta furie.
Tous mes efforts sont vains, et je frappe un rocher.

Meurs, Céladon ; qui me retient la main ?
Fiers animaux, je vous réclame en vain ;

Tout est marbre pour moi, tout est sourd à ma peine.
Léonide, est-ce là cette faveur d'Ismène?
Je meurs enfin; et plût aux dieux
Que j'eusse, pour témoins de ma mort, ses beaux yeux!

SCÈNE III.

TIRCIS, HYLAS.

TIRCIS.

C'EST ici que se doit accomplir le miracle
Que la fée a prédit aux rives du Lignon.

HYLAS.

Raconte-moi donc son oracle.
Que vois-je, juste ciel! Astrée et Céladon
De ces monstres cruels ont éprouvé la rage!

TIRCIS.

Le sort est accompli, ne nous alarmons pas.
Le ciel en ces amants achève son ouvrage.
Pour finir tes frayeurs, entends l'oracle, Hylas.

Le plus constant et la plus belle,
Pour rendre à l'univers cette glace fidèle,
Détruiront un enchantement:
On les verra mourir, mais d'une mort nouvelle;
Ils revivront en un moment.

HYLAS.

De ces monstres horribles
L'aspect n'est plus à redouter.

TIRCIS.

Ne troublons point du sort les mystères terribles;
Sortons: à nos hameaux allons tout raconter.

SCÈNE IV.

ASTRÉE, CÉLADON.

ASTRÉE.

Qui me ramène au jour? et d'où vient que je voi
L'ombre de Céladon se présenter à moi?
Mes yeux me trompent-ils? Son ombre! C'est lui-même.
Quoi! je reverrois ce que j'aime!
Hélas! il est sans mouvement.
Vains et trompeurs démons, rendez-moi mon amant.
Il ouvre enfin les yeux! il reprend tous ses charmes!
L'ai-je ranimé par mes larmes?

CÉLADON.

Où suis-je? Le soleil éclaire-t-il les morts?
Quoi! je revois les mêmes bords
Où ma divinité m'interdit sa présence!
C'est elle-même que je voi.

ASTRÉE.

Ah! ne rappelez point une injuste défense;
Mes pleurs ont lavé cette offense;
Deviez-vous suivre cette loi?

CÉLADON.

Quoi! vous m'avez pleuré! Ces larmes précieuses
Auroient arrosé mon tombeau!
Divinités, de mon sort envieuses,
Avez-vous un destin si beau?

Les yeux de la divine Astrée
M'ont vengé de votre courroux:
Vous ignorez les plaisirs les plus doux:
Descendez en une contrée

Où de semblables yeux puissent pleurer pour vous.

ASTRÉE.

N'irritez point les dieux, et craignez leur puissance;
Vos transports les pourroient contre nous animer.
J'ai de vos feux assez de connoissance;
Vous m'aimez trop....

CÉLADON.

Peut-on vous trop aimer?

ASTRÉE.

Que je vous ai causé d'alarmes!
Ai-je trop pu les payer par mes larmes?
Ah! que nous bénirons nos fers,
Si l'Amour mesure ses charmes
Sur les tourments qu'on a soufferts!

ASTRÉE, CÉLADON, ensemble.

O doux souvenir de nos peines!
O nœuds par qui l'Amour recommence à former
L'espoir le plus cher de nos chaînes,
Redoublez les plaisirs qui viennent nous charmer!
O doux souvenir de nos peines!

SCÈNE V.

ASTRÉE, GALATÉE, ISMÈNE, CÉLADON.

CÉLADON, à Astrée.

LA nymphe vient à nous.

CÉLADON, à Galatée.

Princesse, notre sort
Vous doit faire excuser ces marques de transport.

GALATÉE.

J'ai déjà tout appris d'Ismène;

Tendres amants, vos vœux sont exaucés;
Venez voir en cette eau la fin de votre peine.

ASTRÉE, CÉLADON, ensemble.

Nous la voyons dans nos cœurs, c'est assez.

ISMÈNE.

Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne;
Achevons de remplir les ordres du destin.
Tout obéit à mon pouvoir divin.
Rien ne peut plus troubler une si douce chaîne :
Unissons ces tendres amants;
Ils n'ont que trop souffert; finissons leurs tourments.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces } tendres amants.
Unissez de }

Ils n'ont que trop souffert; { finissons / finissez } leurs tourments.

ISMÈNE.

Du haut de leur gloire éternelle
Les dieux ont daigné voir ces amants en ce jour,
Et veulent rendre leur amour
Heureux autant qu'il fut fidèle.

GALATÉE, ISMÈNE, ASTRÉE, CÉLADON.

Unissons ces } tendres amants.
Unissez de }

Ils n'ont que trop souffert; { finissons / finissez } leurs tourments.

GALATÉE.

Le printemps, avec toutes ses graces,
Ne nous paroîtroit pas entouré de plaisirs,
Si l'hiver, environné de glaces,
N'avoit interrompu le règne des Zéphyrs.

ISMÈNE.

Plus on a de tourments soufferts,
Plus douce est la fin du martyre;
Plus Borée a troublé les airs,
Et plus le retour de Zéphyre
Cause de joie à l'univers.

SCÈNE VI.

GALATÉE, ISMÈNE, HYLAS; CHOEUR de BERGERS et de BERGÈRES.

GALATÉE.

Que tout ce que ma cour a de magnificence
Accompagne aujourd'hui l'hymen de ces amants;
Inventez tous des divertissements
Dignes de ma présence.

ISMÈNE, GALATÉE, ensemble.

Amants, votre persévérance
Du sort surmonte les rigueurs;
Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

LE CHOEUR.

Que l'Hymen et l'Amour, toujours d'intelligence,
Vous comblent à jamais de toutes leurs douceurs.

HYLAS, aux amants qui veulent aller à la fontaine de la Vérité d'Amour.

Ces indiscrètes eaux vont vous accuser tous;
Vous feriez beaucoup mieux de croire que vos belles
Sont fidèles.
A quoi sert d'être jaloux?
C'est le moyen de déplaire,
Et de faire

Qu'à l'objet de vos vœux d'autres plaisent que vous.

ISMÈNE.

Esprits soumis à ma puissance,
Venez, et, sous divers déguisements,
Faites connoître à ces heureux amants
Les surprenants effets de votre obéissance.

SCÈNE VII.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE; LIZETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

LIZETTA.

CHI *per mogl' mi vuol pigliar!*
Son Lizetta,
Fanciulletta,
Vezzozetta,
Leggiadretta,
Son d'amore la saetta
Fatta per tutto infiammar.
Chi per mogl' mi vuol pigliar!
Ogni fior, se non è colto,
Cade, e da gli venti è tolto.
Ahi che tem' ch'al primo fiato
Certo fior troppo guardato,
Meco più non possa star.
Chi per mogl' mi vuol pigliar!

GALIOFFO, amante di Lizetta.

Di voi sono inamorato.
Il fantolin, Dio bendato,
Col un stral avelenato

M'ha per voi ferito il cor.
Rispondete a tanto ardor,
E fate entrar, en sto dì fortunato,
Il mio vascel' tormentato
Nel dolce porto d'amor.

GAMBARINI, rivale di Galioffo.

Tu sei matt' d'amar sta bella.
Speri tu qualche mercè?
Quest' amor convien' à te,
Com' all' asino la sella.

Lizetta è fatta per me,
Com' io son fatto per ella.
Son giovan', le' è giovanella,
Son fedel, le' è pien' di fè.
Com' io son fatto per ella,
Lizetta è fatta per me.

LIZETTA.

O quanti bechi,
Balordi è vecchi
Qual bruttalaccio!
Qual nazonaccio!
Non voglio tal servitù,
Ne mi maritarò più.

GALIOFFO.

Voi mi sprezate!

GAMBARINI.

Voi mi beffate!

LIZETTA, GALIOFFO, GAMBARINI.

Non voglio tal servitù,
Ne mi maritarò più.

CHŒUR DE LA SUITE DE GALATÉE.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante.
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

TROUPE DE LA SUITE D'ISMÈNE.

Cantiamo,
Balliamo;
Ridiamo,
Sempre viviamo cosè.

TROUPE DE LA SUITE DE GALATÉE.

Chantons, portons nos voix jusqu'au céleste empire.
Que les plus graves dieux, en nous entendant rire,
Y soient forcés de rire aussi.

SUITE D'ISMÈNE.

Sù pigliam' tutte le gioie
Emandiam' tutte le noie
All' inferno in questo dì.

Tous ensemble.

Versons dans tous les cœurs une joie éclatante :
Qu'en ces lieux tout rie et tout chante.
Fuyez, éloignez-vous d'ici,
Ennui, chagrin, triste souci.

FIN D'ASTRÉE.

JE VOUS PRENDS
SANS VERT,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

SAINT-AMANT.
JULIE, sa femme.
DORAME, père de Julie.
MONTREUIL, neveu de Saint-Amant.
CÉLIANE, cousine de Julie.
TOINON, suivante de Julie.
LUBIN, fermier de Saint-Amant.
TROUPE de PAYSANS.
TROUPE de PAYSANES.
BERGERS et BERGÈRES.
FLORE.
DEUX NYMPHES DES FLEURS.
DEUX ZÉPHYRS.

La scène est dans un jardin qui regarde le château de Saint-Amant.

JE VOUS PRENDS SANS VERT,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT, *lui donnant de l'argent.*

Je ne suis nullement en doute de ta foi;
Mais prends, Lubin.

LUBIN.

Monsieur....

SAINT-AMANT.

Prends, dis-je, oblige-moi.
De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monsieur le colonel, parlez en conscience.

SAINT-AMANT.

Quoi?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort?

SAINT-AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon,

Ne revenez-vous point de l'autre monde?

SAINT-AMANT.

Non.
Je te l'ai déjà dit, c'est pour tromper ma femme,
C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'ame,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, monsieur, surprendre à votre abord!
Elle ne s'attend pas à ce retour funeste,
Et son cœur bonnement vous croit mort, et le reste.

SAINT-AMANT.

Non, je n'ai pas dessein si-tôt de l'affliger;
Je veux dans les plaisirs la laisser engager,
Et faire voir à tous, par ses réjouissances,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

SAINT-AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pu de sa mauvaise humeur
Aux yeux de ses parents dévoiler la malice :
Elle a su me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait partout passer pour un bourru;
Mais, grace à sa folie, enfin je serai cru.

LUBIN.

Tant mieux! la joie en moi fait ce que fit sur elle
De votre feinte mort la première nouvelle.

SAINT-AMANT.

D'où le sais-tu?

LUBIN.

J'étois dans un grand cabinet
Quand votre courier vint de Flandre. Au lansquenet

Elle avoit tout perdu : qu'elle étoit désolée !
Mais par votre trépas elle fut consolée.

SAINT-AMANT.

Quelle ame ! Chez son père elle fut toute en pleurs
Signaler son devoir par de fausses clameurs,
Voulant quitter le monde, et cherchant la retraite
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite,
Le bon-homme ébloui donna dans le panneau,
A ses pieux désirs accorda ce château,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont, monsieur, Dieu sait la vie !
Elle appela d'abord, pour se donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

SAINT-AMANT.

Montreuil ?

LUBIN.

Oui, ce beau fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnoit, dit-on, et qu'elle lorgnoit, elle.

SAINT-AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin ?

LUBIN.

Je ne sais pas,
Et je sais seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence.
On ne parle que joie et que réjouissance :
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout,
Promenades ici, ménétriers partout,
Petits jeux, cotte-verte, allégresse, ripailles,
Sérénades, concerts, charivaris, crevailles,
Vous croyant tout de bon gisé dans le cercueil ;
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

SAINT-AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée ;
Son père, qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après,
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès :
Témoin de son désordre, il n'aura pas la force
Entre sa fille et moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux.
Du premier jour de mai renouvelant les jeux,
On ne va voir ici que fêtes bocagères,
Printemps, Flore, Zéphyrs, et Bergers, et Bergères,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mêlant à leurs concerts nos rustiques chansons ;
Nous avons ordre exprès de venir en personne....
Entendez-vous déjà comme l'air en résonne ?

SCÈNE II.

DORAME, SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT.

Pour tout voir, mon beau-père, approchez promptement.

DORAME.

J'en sais plus qu'il ne faut, monsieur de Saint-Amant.
Il suffit.

SAINT-AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître....
Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir et pour entendre est un endroit certain ;
Vous n'avez qu'à monter.

SAINT-AMANT.

J'en sais bien le chemin;
Mais, chut!

LUBIN.

Allez, je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant; car je suis de la fête.

SCÈNE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

Allons, courage, enfants! fredonnons ce beau mois....
Ménétriers, ronflez.... Lucas, joignons nos voix:
Chantons le vert printemps, nos plaisirs et nos flammes....
Échos, répondez-nous, et réveillez ces dames.

(Il chante.)

Vive le printemps!
Il rend le cœur gai.
Le mois des amants
Est le mois de mai.
Badinant sur la fougère,
Nos plaisirs retentissent partout;
Et si l'on entend crier la bergère,
Ce n'est pas au loup.

LUCAS, chantant.

Allons planter le Mai, l'amour nous y convie.
Pour voir de nos bergers l'agréable folie,
Bergères, soyez au gai:
Heureux amants.... plus heureuses amantes,
Oh combien vous seriez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de mai!

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs et les entretenir,
Madame, avec le Mai nous allons revenir.

SCÈNE IV.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL.

JULIE.

Plus agréablement peut-on être éveillée?

CÉLIANE.

Et plus commodement, madame, être habillée?

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour;
L'air est serein, le ciel nous promet un beau jour.

SCÈNE V.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Voila son deuil, par-là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur.

SAINT-AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits;
En attendant le Mai, j'ai quelques manuscrits
Qu'on vient de m'envoyer sur différents chapitres....
Pour nous désennuyer, Montreuil, lisez les titres.

MONTREUIL, lit.

« La Pierre philosophale, ou l'Art de se faire aimer de « sa femme. »

Beau secret !

JULIE.

Il est rare.

CÉLIANE.

Il pourroit avoir cours,
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus ! L'hymen ternit l'amant le plus aimable ;
Et dès qu'il est époux, il devient haïssable.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père !...

MONTREUIL, lit.

« Dialogue de deux fiancées sur les mystères du lit « nuptial, par un jeune abbé ; dédié aux vraiment filles. »

JULIE.

L'entretien devoit être ingénu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre, et ne pas être vu.

CÉLIANE.

Les abbés entrent-ils dans un secret semblable ?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impénétrable ;
Le siècle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et, comme au lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL, lit.

« Éloges des dames galantes, conçus, dirigés et mis en « lumière chez l'Ami. »

CÉLIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet ouvrage !

JULIE.

Pour mettre ces portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami ! c'est un lieu fertile en blazonneurs.

(Il lit.)

« La pompe funèbre d'un mari, et la manière d'en « porter le deuil ; par une veuve de fraîche date. »

CÉLIANE.

On crie, on prend le noir ; est-il un autre usage ?

JULIE.

Oui, selon comme vit et meurt le personnage :
Il faut battre des mains, on doit chanter son sort
Quand il perd noblement la vie, et qu'il est mort
De l'approbation du monde, et de sa femme.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Le livre est de son crû : par-là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL, lit.

« L'heure du berger brusquée par un petit-maître entre « deux vins. »

L'ouvrage est singulier.

CÉLIANE.

Et l'ouvrage et l'auteur, j'en crois tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CÉLIANE.

Vous rêvez ?

JULIE.

Il me vient en pensée
De rappeler du mois la coutume passée :
Jouons ensemble au Vert ?

CÉLIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant.
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre :
Je jure, je promets d'en observer la loi.

CÉLIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez, pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du rosier : mais prenez garde aux épines.

CÉLIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous ?

JULIE.

J'en ai déjà fait ma provision.

SCENE VI.

TOINON, JULIE; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

TOINON.

Quel veuvage ! Pour moi, madame, je l'admire.
Quoi ! pleurer un époux en s'étouffant de rire !
La mode en est jolie, et pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons le fruit;
Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie.
Je n'ai plus de mari ! quel plaisir ! quelle joie !
Célébrons à jamais le jour de son trépas.
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses appas,
Ses heures d'agréments, comme ses douloureuses :
Que d'héritiers contents, que de veuves heureuses !

SAINT-AMANT, à Dorame.

C'est trop tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait,
Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh ! ne l'ai-je pas fait ?
Pour dérober ma joie à la commune envie,
Je m'enferme au désert : voyez la modestie !

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laisse-moi divertir tout le reste du mois;
Ennuyée à peu près de ces réjouissances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,

Briller au plus profond d'un noir appartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promeuer en spectacle un deuil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coutume.

TOINON.

Mais, voulant tout le mois déguiser votre deuil,
Pourquoi faire venir Céliane et Montreuil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie :
On le respire mieux, et sans elle il ennuie.
Outre un dessein que j'ai que tu n'as pu prévoir,
Ils s'aiment : on le dit; et je veux le savoir,
En être convaincue, et les brouiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevois, ce me semble :
Vous voulez pour époux vous donner Montreuil?

JULIE.

Moi!
D'un mari, d'un bourru, je reprendrois la loi!
On peut, par des raisons du monde et de famille,
Par de certains désirs, et pour sortir de fille,
Une fois en sa vie arborer ce lien;
Mais aller jusqu'à deux, je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi! vous ferez bien de garder le veuvage;
Car si, par cas fortuit, dans le cours de votre âge
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait monsieur de Saint-Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célèbres,
Vous vous ruineriez en dépenses funèbres.

JULIE.

Fi des maris, Toinon ! Des amis, des amis !
A vous plaire, à votre ordre ils sont toujours soumis.
On sait s'approprier leurs divers caractères :
Le conseiller se rend utile à vos affaires ;
On compte au lansquenet le riche financier ;
Le partisan commode est un bon dépensier ;
Le courtisan grossit la foule aux Tuileries ;
L'abbé nous divertit par ses minauderies ;
Le bel-esprit en vers distingue du commun ;
Et, parmi ce ramas, le cœur en regarde un.

TOINON.

J'entends ! Je vois, madame, où l'estime vous mène ;
Et Montreuil d'un clin d'œil tout contraire à la haine
Sera le regardé, n'est-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons,
S'il répond à mes vœux, ce que nous en ferons.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire ?

DORAME.

Eh ! c'est un jeu.

SAINT-AMANT.

Quel jeu !

JULIE.

Voilà tout le mystère.
Pour voir de ces amants le cœur à découvert,
Je leur viens d'inspirer exprès le jeu du Vert :
C'est dans ce dessein même, et pour le voir éclore,
Que j'emprunte la voix du Printemps et de Flore,
Et, sous l'appât brillant des jeux et des plaisirs,
Je vais adroitement pénétrer leurs désirs,
Et satisfaire aux miens.

DORAME, à Saint-Amant.

C'est assez vous complaire :
Descendons.

SAINT-AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-père.

JULIE.

Lubin, pendant les jeux avec moi de concert
Feignant de badiner, prendra leur boîte au Vert....
Il vient.

SCÈNE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE de PAYSANS; DORAME, SAINT-AMANT, à la fenêtre.

LUBIN.

Voici le Mai ; rangez-vous ; place, place !
Beau, grand, droit, vert, il vient ombrager cette place.

(Des paysans, en dansant, font avancer le Mai jusqu'au milieu du théâtre.)

SCÈNE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, Paysans; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert.

CÉLIANE.

Ce Mai nous avertit qu'il faut songer au Vert.

LUBIN.

Vous y jouez donc?

CÉLIANE.

Oui.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée!

JULIE.

Pour moi, si l'on m'y prend, je serai bien trompée!

LUBIN, chante.

Dans ces verts ébats
Craignez la surprise :
Telle est souvent prise,
Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté, quoi qu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent brebis fringante au loup se laisse prendre.

CÉLIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiseau le plus huppé.

(Il chante.)

Pour dénicher une fauvette,
Lucas dit à Catin . Follette,
J'irai t'appeler demain,
Du matin.
Si je te trouve au lit dormeuse,
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces, Catin
N'en fut pas plus matineuse;
Lucas trouva l'huis ouvert :
Catin fut prise sans Vert.

JULIE.

Catin se devoit bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée :
Pour surprendre les gens il est plus d'un Lucas....
Mais Flore se présente avec tous ses appas.

SCÈNE IX.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, et les PAYSANS ; FLORE, DEUX ZÉPHYRS, DEUX NYMPHES DES FLEURS ; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

FLORE chante.

Sur la fougère, au pied des hêtres,
Jouissez des plaisirs champêtres ;
Le printemps vient ranimer vos ardeurs ;
Flore amène à vos yeux les Zéphyrs et les fleurs :
Que les Amours soient toujours de vos fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs....
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes....
Et vous, Zéphyrs, en ce jour,
De la fraicheur de vos ailes
Éventez le sein des belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

(Les Zéphyrs et les Fleurs font une entrée, et prennent, en dansant, les boîtes de Céliane et de Montreuil, et les emportent.)

FLORE, chante.

Tout renouvelle
Dans ce beau mois;
La plus cruelle
Respire un choix :
Fière fillette,
Timide amant,
A la rangette
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un sans mitaine,
L'autre sans Vert.

(Flore et sa suite, Lubin et les Paysans s'en vont.)

SCÈNE X.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

BEAU-PÈRE, on ne sauroit mieux pleurer un époux.

JULIE, à Montreuil et à Céliane.

Tout nous dit de songer au Vert : en avez-vous?
Je vous y prends; montrez.

CÉLIANE.

Oh! qu'à cela ne tienne!
Ma boîte est perdue. Ah!

MONTREUIL.

Le diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soumets tous deux....
Céliane, ouvrez-moi votre cœur, je le veux;
Mais sans fard. De l'amour l'avez-vous su défendre?
N'est-il point quelque amant qui s'y soit fait entendre?

CÉLIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur,
Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez : j'en sais un, vous le savez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême;
Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CÉLIANE.

Je vais, pour m'en défendre, appeler du secours.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

JULIE, MONTREUIL; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

JULIE.

Vous ne la suivez pas, Montreuil?

MONTREUIL.

Qui! moi, madame?

JULIE.

Il faut, à votre tour, me découvrir votre ame.
Je m'en vais exposer une fable à vos yeux :
Si vous n'en devinez le sens mystérieux,
Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense :
Si vous le concevez, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartés.

MONTREUIL.

Il faut savoir.

JULIE.

Je vais vous la dire, écoutez :

Une aimable tourterelle
Fut le partage d'un hibou ;
Jamais paix, toujours querelle :
Il n'est pas malaisé de deviner par où.
Hibou mourut ; la veuve, en ces alarmes,
N'étala point des clameurs et des larmes
Le fastueux charivari.
Larme enlaidit, douleur est folle ;
Et puis, graces aux mœurs du siècle, on se console
D'un amant tendrement chéri :
Que ne fait-on point d'un mari ?
Tourterelle à l'amour rarement est rebelle.
Sa tendresse envisage un moineau digne d'elle.
Pour s'expliquer, regards, discours mystérieux,
Sont par elle mis en usage :
Elle craint, elle n'ose en dire davantage.
C'est au moineau, s'il a des yeux,
A deviner ce langage.

Vous entendez, Montreuil ; le comprenez-vous bien ?
Parlez sincèrement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien,
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner quelle est la tourterelle ;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois.
Quant à l'heureux moineau, seul digne de son choix,

Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître ;
Mais ce que je sais bien, c'est que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y consent : le champ vous est ouvert ;
Croyez tout, espérez, et....

SAINT-AMANT, descendu de la fenêtre.

Je vous prends sans Vert.

MONTREUIL, s'enfuyant.

Mon oncle !

JULIE.

Mon époux !

SCÈNE XII.

SAINT-AMANT, JULIE, DORAME.

SAINT-AMANT.

Approchez, mon beau-père.
Votre fille est d'un prix trop extraordinaire ;
Je m'en sens désormais indigne, et vous la rends.
Adieu.

DORAME.

Tout doux ! il est des accommodements.

SAINT-AMANT.

Vous pretendez, voyant l'humeur qui la possède....

DORAME.

Elle a tort ; mais le mal trouvera son remède.

SAINT-AMANT.

Et quel remède, après tout ce que devant vous....

DORAME.

D'accord, son procédé choque ; mais, entre nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

SAINT-AMANT.

Comment! vous....

JULIE.

Eh! quoi donc, suis-je si criminelle?
D'un mari que l'on aime on apprend le trépas.
Les premiers mouvements sont de suivre ses pas.
A ce dessein s'oppose un devoir de famille :
Des fruits de cet hymen reste une seule fille;
Il faut vivre pour elle; on restreint ses désirs
A chercher sa santé dans d'innocents plaisirs.

SAINT-AMANT.

Morbleu! l'excuse encore est pire que l'offense.

DORAME, à Julie.

Sortez.... j'adoucirai son cœur en votre absence.

SAINT-AMANT.

Un cloître punira cette insolence-là.

JULIE.

Mon père...

DORAME.

Laissez-moi raccommoder cela.

SCÈNE XIII.

SAINT-AMANT, DORAME.

SAINT-AMANT.

Non, non.

DORAME.

Ecoutez-moi.

SAINT-AMANT.

Si jamais je m'oblige
A revoir votre fille....

DORAME.

Écoutez-moi, vous dis-je.

Comme vous je pris femme, et fus gendre autrefois.
Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,
Tout ce qu'un mari craint, se trouva dans ma femme.
Elle.... Elle est au tombeau, Dieu veuille avoir son ame!
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous.
Mon beau-père, honnête homme, esprit commode et doux,
Me donna, pour calmer ma fureur violente,
Un bon contrat, valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-père, en pareilles douleurs,
Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.
Mon gendre, le voilà. Je vous remets ce gage :
Il peut dans la famille être d'un bon usage.
Vous avez une fille : elle a tout votre soin;
Si vous la mariez, vous en aurez besoin.
Croyez-moi, comme nous ayez de la prudence.
Tout ceci, grace au ciel, s'est fait dans le silence :
Il est certain secret fâcheux à révéler;
Et qui de rien ne sait, de rien ne peut parler.

SAINT-AMANT, regardant le contrat.

Ecueil de tout le monde! or, quelle est ta puissance!

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,
Qu'on ne console point avec de bons contrats :
Reprenez la douceur, c'est la plus belle voie.

SCÈNE XIV.

SAINT-AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

Qu'est-ce donc? voici bien, monsieur, du rabat-joie :
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vau-l'eau?

Nous sommes attroupés tretous dessous l'ormeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade,
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade?
Madame votre fille est pleurante en un coin;
Monsieur votre neveu gromèle sur du foin,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers! qui l'auroit pensé? C'est votre faute;
Tout franc, ce procédé crie, et vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire? Non, non, qu'on chante et que l'on danse:
Nous venons prendre part à la réjouissance.
Bergères et bergers, que tout se rende ici,
Et ma fille, et Montreuil, et Céliane aussi....
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCÈNE XV

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, LUBIN.

DORAME.

Allons, ma fille, allons, menez joyeuse vie;
Votre mari va voir vos plaisirs d'un bon œil.
Ma nièce Céliane, et le galant Montreuil,
Seront demain unis par un doux hyménée:
Aujourd'hui dans la joie achevons la journée.

SCÈNE XVI.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, FLORE, Nymphes des Fleurs. Zéphyrs, Troupe de Bergers, de Bergères, de Paysans et de Paysanes.

FLORE chante.

Fuyez l'embarras des amours,
Suivez les folles amourettes :
Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
Ne sont que parmi les fleurettes.
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre,
Jeunes cœurs, songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

(Les Nymphes des Fleurs et les Zéphyrs dansent.)

LUBIN, chante.

Pour jouer sûrement au Vert,
Beautés, mettez-vous à couvert
D'un curieux désagréable :
La surprise du favori
Est aimable ;
Mais celle du mari,
C'est le diable.

(Entrée de paysans.)

FLORE et LUBIN, ensemble.

Voulez-vous bannir vos alarmes,
Et goûter un hymen plein de charmes ?

Faites, époux, pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fidèles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais savoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

ENSEMBLE.

Douce union, charmante paix,
Repos des cœurs et du ménage,
Félicité du mariage,
Quand ici-bas vous verrons-nous? Jamais.

(Entrée de Flore et de Lubin; grande entrée de tous les personnages dansants de la comédie.)

LUBIN, aux spectateurs.

A venir voir nos jeux soyez plus de concert:
Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans Vert.

FIN DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

FRAGMENT

DE

GALATÉE.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai point commencé cet ouvrage dans le dessein d'en faire un opéra avec les accompagnements ordinaires, qui sont le spectacle et les autres divertissements. Je n'ai eu pour but que de m'exercer en ce genre de comédie ou de tragédie mêlé de chansons, qui me donnoit alors du plaisir. L'inconstance et l'inquiétude qui me sont si naturelles, m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulois réduire ce sujet. Si l'on trouve quelque satisfaction à lire ces deux premiers, peut-être me résoudrai-je à y ajouter le troisième.

PERSONNAGES.

GALATÉE, nymphe, fille de Nérée.

ACIS, berger, aimé de Galatée.

NÉRÉE père de Galatée.

POLYPHÊME, cyclope, amoureux de Galatée.

CLYMÈNE, bergère et confidente de Galatée.

TIMANDRE, berger, amant de Clymène et confident d'Acis.

CHOEURS.

GALATÉE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TIMANDRE, *seul.*

BRILLANTES fleurs, naissez ;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages ;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Clymène sur ces bords
Vient chercher les trésors
De la saison nouvelle ;
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douces filles des pleurs
De la naissante aurore,
Méritez que la main

De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin.

Mais j'aperçois Acis : il aime Galatée.
Son ardeur pourroit bien être enfin écoutée.
Il est beau, c'est assez ; et les filles des dieux
Ne consultent que leurs yeux.

SCÈNE II.

ACIS, TIMANDRE.

ACIS.

Soleil, hâte tes pas ; amène ma déesse.
Oh ! qu'heureux sont les amants
Qui reprochent sans cesse
La vitesse des moments !

TIMANDRE.

Acis?

ACIS.

J'entends la voix de l'amant de Clymène.
Cher Timandre, à qui seul j'ai découvert ma peine,
N'as-tu point rencontré celle dont les beautés
Ont même sur Vénus la victoire emportée ?

TIMANDRE.

Je viens de la quitter ; elle aide Galatée
A se parer des trésors de ces prés.

ACIS.

C'est Galatée elle-même
Que je viens chercher en ces lieux.
Tu t'es trompé, Timandre, et crois trop à tes yeux :
Quand on dit la beauté suprême,
On dit la nymphe

TIMANDRE.

On dit la bergère que j'aime.
Nous en croirons les yeux de tout autre que vous

CHŒUR.

Vous ne vous trompez point, bergers ; ce que l'on aime
Est toujours l'objet le plus doux.

ACIS.

La voici cette nymphe ; elle vient, laissez-nous,
Bergers : ce n'est qu'au seul Timandre
Que mes secrets se font entendre.

SCÈNE III.

ACIS, TIMANDRE, GALATÉE, CLYMÈNE.

ACIS.

Déesse des appas, si quelqu'un des mortels
Mettoit son cœur au pied de vos autels,
Que feriez-vous ?

GALATÉE.

Ce don ne se refuse guère.

ACIS.

S'il étoit fait par un amant ?

GALATÉE.

Je ne l'en croirois pas moins capable de plaire.

ACIS.

Si c'étoit un berger qui vous dit son tourment ?

GALATÉE.

Il pourroit être si charmant,
Qu'on l'écouteroit sans colère.

ACIS.

Déesse des appas, écoutez les soucis
D'Acis.

Je vous aime; et non pas comme les immortelles,
Par crainte, par devoir, sans transports, sans désir,
Sans plaisir;
Mais comme il faut aimer les belles :
Il faut auprès de la beauté
Oublier la divinité.

GALATÉE.

Berger, je vous trouve sincère;
Vous pouviez autrement témoigner votre amour :
Je devois m'en douter; vous deviez me le taire.

ACIS.

Et ne l'ayant pas fait, je dois perdre le jour.
J'y cours, et je vous vais venger de cette offense,
Indigne que je suis de mourir à vos yeux.

GALATÉE.

Ne bougez, mortel; c'est aux dieux
Que l'on doit réserver le soin de la vengeance.

ACIS.

Je suis mortel, il est vrai; mais aussi
Je puis par mon trépas faire honneur à vos charmes;
Les dieux n'en usent pas ainsi :
Leur ardeur est légère; ils aiment sans alarmes;
Et vous méritez un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, ACIS et CLYMÈNE, ensemble.

Il n'est que d'avoir un amant
Qui s'abandonne à son tourment.

TIMANDRE, à Clymène.

Le mien n'a point d'égal; et cependant, Clymène,
Qu'avez-vous fait encor pour soulager mes maux?
Que sert de dire à tous propos :
Je suis contente de sa peine?

Payez-la donc, ingrate, insensible, inhumaine.

CLYMÈNE.

Toujours les bergers
Nous nomment cruelles,
Et toujours leurs belles
Les nomment légers.
On leur est sévère;
On fait prudemment:
Cruelle bergère
Craint volage amant.

GALATÉE.

Retirez-vous tous deux; toi, Clymène, demeure.
Acis, on vous pardonne; allez, et dans ces lieux
Ne revenez de plus d'une heure.

SCÈNE IV.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ils sont partis; je ne crains plus leurs yeux.
M'ont-ils point vue rougir? Clymène, cette offense
Mériteroit un courroux plus prompt et plus puissant:
Ah! qu'il est mal-aisé de cacher ce qu'on pense,
Et plus encor ce que l'on sent!
Cruelle loi qui veut que notre gloire
Soit de n'aimer jamais, ou n'aimer que des dieux,
Est-il juste de te croire
Plutôt que ses propres yeux?
Dès qu'un berger m'a su plaire,
Il n'est plus berger pour moi;
Tu m'ordonnes de le taire,
Injuste et cruelle loi.

Hélas ! il n'est plus temps, et déjà malgré toi
J'ai flatté ce berger dans l'ardeur qui le presse.

CLYMÈNE.

Vous craignez de parler, et vous êtes déesse !
Quand on est de ce rang, l'on doit encourager
Son berger.
Pour moi, je dis au mien sans cesse
Qu'il m'a touché le cœur aussi-bien que les yeux.
Je n'en dirois pas tant au plus puissant des dieux.
Le silence en amour est une erreur extrême :
Souffrez, mais déclarez vos maux ;
Car qui les sait mieux que vous-même ?
Que sert d'en parler aux échos ?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

GALATÉE et CLYMÈNE, ensemble.

Hélas ! pourquoi soumit-on notre cœur
A ce tyran que l'on appelle honneur ?
Tous nos amants nous content leur martyre,
Et nos désirs n'oseroient s'exprimer.
Il faut nous empêcher d'aimer,
Ou nous permettre de le dire.

CHŒUR.

Aimez, déclarez vos désirs ;
Car qui les sait mieux que vous-même ?
Que sert d'en parler aux Zéphyrs ?
Il faut les dire à ce qu'on aime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

POLYPHÊME, seul.

Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.
Si l'amour vous contraint d'oublier les prairies,
Vos feux sont bientôt soulagés ;
Et j'ai pour tout plaisir mes tristes rêveries,
Vain et cruel recours des amants affligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

J'aime la déité de ces rives fleuries :
Hélas ! à quoi mes soins se sont-ils engagés ?
J'ai beau lui tout offrir, et prés et bergeries ;
Ainsi que mes soupirs, mes dons sont négligés.
Que vous êtes heureux, troupeaux ! vous ne songez
Qu'à satisfaire vos envies.

Mais n'aperçois-je pas celle pour qui je meurs ?
La voilà, l'inhumaine : autour d'elle Zéphyre
Soupire ;
Son teint de lis et de roses l'attire.
Jeune et folâtre dieu, va chercher d'autres fleurs :
Laisse en repos son sein d'albâtre ;
En vain tu fais la cour à cet objet charmant ;

Je dois seul en être idolâtre :
Il n'est pas fait pour un volage amant.
Hélas ! que me sert-il de l'aimer constamment?

SCÈNE II.

POLYPHÊME, GALATÉE.

POLYPHÊME.

Venez-vous augmenter mes peines ?
Cruelle ! ai-je à souffrir quelque nouveau mépris ?

GALATÉE.

Tâchez de vous guérir ; vos poursuites sont vaines ;
Je vous donne un sincère avis.

POLYPHÊME.

Quoi ! c'est le fruit de ma souffrance !
C'est le fruit de mes soins si longs et si constants !

GALATÉE.

Notre amour ne sert pas toujours de récompense ;
Et ce n'est pas toujours un ouvrage du temps.

POLYPHÊME.

Vous écoutez les vœux d'un insolent, sans doute ;
Un berger vous parloit tout-à-l'heure en ce lieu.

GALATÉE.

Ne pouvant vous aimer, qu'importe qui j'écoute ?
Un berger qui me plaît peut passer pour un dieu.

POLYPHÊME.

Acis un dieu ! Je tiens ce dieu bien téméraire.
Qu'il évite ma colère.
Polyphême est son prince ; et j'ai dans ces hameaux
Cent bergers comme lui qui gardent mes troupeaux.
Ils font de votre nom résonner ces côteaux.
Si rien de moi vous pouvoit plaire,

Ma voix se mêleroit avec leurs chalumeaux.
L'autre jour je surpris au nid une fauvette,
Un rossignol, et deux autres oiseaux :
Je les instruis pour vous; ils suivent ma musette,
Et chantent, sans faillir, déjà deux airs nouveaux.
Peut-être aimez-vous mieux de cruels animaux :
Si ce don vous plaît davantage,
J'apprivoise deux jeunes ours :
Je n'en puis faire autant de votre humeur sauvage;
Mes dons vous irritent toujours.
J'ai des forêts, j'ai des campagnes,
Des parcs où vous et vos compagnes
Pourrez chasser : tous ces biens sont à vous.
Recevez-les, beauté céleste,
Avec un autre don que je préfere à tous;
C'est mon cœur percé de vos coups.

GALATÉE.

Je ne veux ce cœur, ni le reste.

POLYPHÊME.

Ah, cruelle! c'est trop; gardez que le courroux
Ne me porte à la fin à quelque violence.

GALATÉE.

Une déesse ne craint rien.

POLYPHÊME.

Qu'Acis craigne du moins, lui de qui l'insolence
Ose me disputer ce qui fait tout mon bien.

GALATÉE.

Moi, le bien d'un cyclope?

POLYPHÊME.

Un cyclope possède
Ce que l'Olympe a de plus beau.
Il est vrai que Vénus vous cède;

Mais je vaux bien Vulcain; je me suis vu dans l'eau.
Je vaux peut-être mieux que votre Acis lui-même:
Du moins par mes transports j'ai ses feux surpassé.

GALATÉE.

Eh bien, je crois Acis moins beau que Polyphême:
Cependant il me plaît, je l'aime, c'est assez.
L'amour a ses raisons; mais j'ai beau vous le dire.

POLYPHÊME.

L'amour est sans raison; mais j'ai beau me le dire,
J'aimerai malgré moi.

GALATÉE.

J'aimerai malgré vous.

POLYPHÊME et GALATÉE, ensemble.

Heureux ceux que ce dieu blesse des mêmes coups!
Heureux les cœurs unis sous un commun martyre!
Tous leurs tourments leur semblent doux.

POLYPHÊME.

Ma présence vous irrite;
Je le vois bien, cruelle. Adieu. Qu'Acis évite
Mon courroux:
S'il approche jamais de vous,
S'il vous parle, s'il vous regarde,
S'il ose seulement prononcer votre nom;
Voyez cet abîme profond,
C'est ce que ma fureur lui garde.

SCÈNE III.

GALATÉE, CLYMÈNE.

GALATÉE.

Ses menaces me font trembler.
Acis n'osera plus me voir ni me parler.

O dieux ! il l'ose encor ! Le voici ; c'est lui-même.
Malheureux, fuis Polyphême :
Fuis vite ; il n'est pas loin ; s'il te voit.... Mais, hélas !
Je parle aux vents ; Acis ne m'entend pas.
Clymène, cours à lui.

GALATÉE, demeurée seule.

Que l'amour a d'alarmes !
Que de soucis rendent amers ses charmes !
Quel dieu jaloux, corrompant ce plaisir,
Voulut qu'il fût mêlé de peines,
Et de ses plus aimables chaînes
Fit un sujet de crainte, ainsi que de désir !

SCÈNE IV.

GALATÉE, ACIS, CLYMÈNE, TIMANDRE.

GALATÉE.

Fuyez, Acis, fuyez ; je frémis quand je pense
Au sort dont un tyran menace nos amours.

ACIS.

Est-il d'autre danger pour moi que votre absence ?
Laissez-là le soin de mes jours.

GALATÉE.

Qui le prendra que celle qui vous aime ?
Encor si je pouvois vous suivre chez les morts !
Mais vous irez sans moi trouver la Parque blême :
Elle rira de mes efforts.

ACIS.

Zéphyrs, portez aux dieux ces paroles charmantes.
Citoyens de l'Olympe, avez-vous des amantes,
En avez-vous qui d'un mot seulement
Puissent de Jupiter faire ainsi la fortune ?

Allez, votre ambrosie est chose trop commune;
Je ne la daignerois souhaiter un moment.
Après cette gloire suprême,
Si je ne meurs de plaisir et d'amour,
Je mérite que Polyphême
A son rival ôte le jour,
Aux yeux de sa maîtresse même.

GALATÉE.

Berger, vous prodiguez mon bien;
Votre vie est à moi : cherchez quelque retraite
Qui de nos feux ne dise rien,
Quelque grotte sourde et muette :
Galatée, Hymen et l'Amour
S'y rendront sur la fin du jour
Par la route la plus secrette.
Cependant je prierai le sort
Qu'il vous accorde l'ambrosie.
Ne la méprisez plus si fort;
Elle vous ôtera la crainte de la mort,
Sans qu'il vous en coûte la vie.
J'ai découvert à mon père nos feux :
Il y consent; il veut ce que je veux.
Le voilà qui sort de son onde.
Peut-être à nos désirs a-t-il déjà pourvu,
Et déjà du Sort obtenu
Ce qu'il refuse à tout le monde.
Mais que ne fait-on point pour les filles des dieux?
Cependant gardez-vous d'approcher ce rivage;
Allez. Et vous, Timandre, arrachez-le à ces lieux :
Si vous m'aimez, s'il m'aime, arrêtez son courage.
Je vous confie Acis, conservez-moi ce gage;
Je n'ai rien de plus précieux.

SCÈNE V.

NÉRÉE, GALATÉE.

NÉRÉE.

Ma fille, votre amant doit perdre la lumière.
Le Sort m'a répondu : Vous me pressez en vain ;
Si j'écoutois quelque prière,
Je cesserois d'être Destin.
Je viens d'abandonner la trame d'un monarque
Aux ciseaux de la Parque.
Afin de la fléchir, il offroit des trésors :
Mais l'or n'a point de cours au royaume des morts ;
Caron passe à présent ce prince dans sa barque.
Et vous me voulez obliger
A rendre immortel un berger !

GALATÉE.

Quoi ! mon berger mourra ! Destin, pour toute grace
Je te demande qu'il ne passe
Qu'après mille soleils le fleuve sans retour.
Je te demande, au moins, que dans le noir séjour
Tu me permettes de le suivre.
Ne me condamne point au supplice de vivre,
Après avoir perdu l'objet de mon amour.

GALATÉE et NÉRÉE, ensemble.

Aveugle enfant, que sert qu'on te révère ?
Affranchis-tu tes sujets de la mort ?
Elle les prend ; et si tu t'en sais faire
D'autres nouveaux, elle les prend encor.
Vos déités sont un mal nécessaire.

NÉRÉE.

Allons trouver Acis.

GALATÉE.

Allons : puisqu'il n'espère
Contre Pluton nulle faveur.
Faisons qu'il cache son ardeur ;
Empêchons-le au moins de paroître,
Si l'amour laisse entrer la peur
Dans les cœurs dont il est le maître.

CHOEUR DE BERGERS et DE NAÏADES.

UN BERGER et UNE BERGÈRE.

Pluton a son heure
Ainsi que l'Amour ;
Il faut que tout meure,
Que tout aime un jour :
L'une et l'autre cour
En sujets abonde ;
Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

CHŒUR.

Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

LE BERGER et LA BERGÈRE.

Humains, qui devez tous un voyage à Cythère,
Ne laissez point passer la saison des beaux jours :
Le temps d'aimer ne dure guère,
Et celui de mourir, hélas ! dure toujours.

DEUX AUTRES BERGERS.

Le plus beau de l'âge
Le premier s'enfuit :
C'est être peu sage
D'en perdre le fruit ;

Car tout ce qui suit
N'est que soins et peine,
Douleur et chagrin ;
Et puis à la fin
La mort nous entraîne.

CHŒUR.

Goûtons la saison des fleurs ;
Usons des lis et des roses :
Bientôt la saison des pleurs
Viendra finir toutes choses.

FIN DE GALATÉE.

ACHILLE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

BRISÉIS.
LYDIE.
ACHILLE.
PATROCLE.
AJAX.
ULYSSE.
PHOENIX.
ARBATE.

ACHILLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BRISÉIS, LYDIE.

LYDIE.

Nous vous revoyons donc, heureuse Briséis !
L'injuste Agamemnon, pour venger son pays,
Vous rendant au héros à qui vous sûtes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colère.

BRISÉIS.

Moi, le vouloir fléchir ! Lydie, y pensez-vous ?
Moi, troubler le repos qu'il doit à son courroux !
Il a quitté par-là l'intérêt des Atrides,
Par-là laissé de Mars les fureurs homicides ;
Et lorsque seul en paix il voit même les dieux
En mortels attaquer et défendre ces lieux,
J'irai de leurs débats le rendre la victime !
Il servira les Grecs qui souffrent qu'on l'opprime !
Non, Lydie ; épargnons des jours si précieux.
Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux :

Qui du camp s'en est plaint? On s'est tu : ce silence,
Si Briséis est crue, aura sa récompense.

LYDIE.

Achille le jura dès votre enlèvement.

BRISÉIS.

C'est à moi d'avoir soin qu'il tienne son serment.
Le sort ne m'aura point contre lui pour complice;
Contentons-nous qu'Ajax, Phœnix, avec Ulysse,
Députés par les Grecs, implorent son secours :
Nous-mêmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous savez quel destin l'attend sur ces rivages.

LYDIE.

Je ne m'arrête point à tous ces vains présages;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assiéger ce rempart?
Quand se proposent-ils de revoir leur patrie?

BRISÉIS.

Je ne sais, et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le prince seul qui fait mon souvenir.
Des soucis de l'état c'est trop s'entretenir :
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille?
Lorsque j'étois absente, a-t-il été tranquille?
Vous parloit-il de moi? que vous en a-t-il dit?
Me puis-je flatter d'être encore en son esprit?
Et Patrocle? sans doute il est toujours fidèle?
Je vous trouve, du moins, toujours charmante et belle.

LYDIE.

Que ce soit mon mérite, ou la faveur des cieux,
Patrocle jusqu'ici me voit des mêmes yeux.
L'hymen seroit déjà garant de sa constance;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,

À son retour en Grèce il veut qu'il soit remis.
Admirez qu'en amants changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse.
Vous et moi nous étions le butin de la Grèce.
Le partage étant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur :
Achille vous aima ; Patrocle aima Lydie.

BRISÉIS.

J'ai sujet en un point de vous porter envie :
Vous possédez entier le cœur de votre amant ;
Achille est occupé de son ressentiment ;
Sa gloire et sa grandeur sont encor mes rivales.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindrai pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,
En me rendant à lui, l'on veut le rengager.
Que les enfants des dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fidèles !
Souvent il vaudroit mieux qu'un cœur de moindre prix
De nos frêles beautés se rencontrât épris ;
On le posséderoit entier et sans alarmes :
Au lieu que je crains tout ; tantôt le sort des armes,
Tantôt mon peu d'attraits, tantôt l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un roi toute la passion.

LYDIE.

Vous l'êtes de celui qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des dieux la suprême puissance.
S'il se venge, et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous :
De votre enlèvement il poursuit la vengeance.
Il eût dissimulé peut-être une autre offense ;
Mais, ne vous ayant plus, aussitôt il fit voir
Qu'en vous seule il faisoit consister son devoir ;

Qu'il vous sacrifioit l'intérêt de la Grèce,
Qu'enfin la gloire étoit moins que vous sa maîtresse.

BRISÉIS.

Je l'avoue, et je crains peut-être sans sujet;
Mais qui pourroit avoir un cœur moins inquiet?

LYDIE.

Vous, si vous vous savez connoître un peu vous-même,
Vos vœux sont soutenus d'un mérite suprême:
Si vous savez donner à ces biens tout leur prix,
Votre amant vous devra, quoique fils de Thétis.
Nous descendons de rois : notre sang nous rend dignes
De l'hymen des héros même les plus insignes.
Je n'ai point oublié ce sang : imitez-moi;
Croyez qu'un demi-dieu vous peut garder sa foi :
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

SCÈNE II.

ACHILLE, BRISÉIS, LYDIE.

ACHILLE, à Lydie.

Je le viens confirmer encore en sa présence.

BRISÉIS.

On vous croyoit, seigneur, par Ulysse occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir un moment je me suis échappé.

LYDIE.

Je le vais arrêter, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir votre princesse.

SCÈNE III.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Oui, madame, je prends tous les dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes pensers et mes soins.
Je sais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apanage;
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon cœur.

BRISÉIS.

Vous en dites assez, seigneur; je suis contente,
Et n'osois me flatter d'une si douce attente.
Car que suis-je? Les Grecs m'ont ravi mes états:
Il ne m'est plus resté que mes foibles appas.
Ai-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que d'une ardeur constante, autant que généreuse,
Un prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeler?
Vos promesses, seigneur, et cet excès de gloire,
Font que je n'oserois en douter, ni le croire.

ACHILLE.

C'est me connoître mal, que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter;
Le seul devoir le fait. Je hais les cœurs frivoles:
Mes principales lois sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave; et de qui? d'un amant?
C'est moi qui suis lié par les nœuds du serment.
Reposez-vous sur eux; attendez sans alarmes:
J'aurai devant les yeux ces serments et vos charmes.
Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis;
Mais son amour pour moi, l'honneur d'être son fils,

Mes états, vos conseils, votre intérêt, madame,
Arrêtent de mon cœur l'impatiente flamme.
J'ai voulu prévenir, par un hymen secret,
Un doute et des soupçons que je souffre à regret.
Vous avez refusé ces marques de mon zèle;
L'hymen vous est suspect sans pompe solennelle;
J'y consens : nous verrons vos parents et les miens;
Je reprendrai des Grecs vos états et vos biens;
Ce fer m'en est garant.

BRISÉIS.

Ah! seigneur, que la Grèce
Possède en paix mes biens, qu'elle en soit la maîtresse :
Je n'en estime qu'un; vous l'allez hasarder :
Vous disposez de vous, sans me le demander.
Je vous plais sans états, qu'importe d'être reine?

ACHILLE.

Vous l'êtes; plaire ainsi, c'est être souveraine.
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma persévérance;
N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus,
Dès demain....

BRISÉIS.

Non, seigneur.

ACHILLE.

Je ne vous presse plus :
Attendons; mais tâchez au moins d'être tranquille.

BRISÉIS.

Est-ce une chose, hélas! à nos cœurs si facile?

ACHILLE.

Vous-même, vous voulez qu'on diffère ce jour.

BRISÉIS.

Seigneur, ne cherchez point de raison dans l'amour.
J'en dis trop ; cet aveu vous déplaira peut-être.
Mais quoi ! j'ai beau rougir, mon cœur n'est plus le maître :
Ce que l'on sent pour vous ne se peut étouffer ;
Achille ne sauroit à demi triompher.
Souffrez qu'après ces mots Briséis se retire....
Ne vous lassez-vous point de les entendre dire ?
Ma rougeur me confond : je sors donc ; aussi-bien
Ulysse va venir, et je ne craindrois rien !
Résistez à son art, opposez-lui ma flamme ;
Opposez-lui du moins la fierté de votre ame.
Que vous importe-t-il qu'on venge Ménélas ?
Songez à vos parents, à vos destins, hélas !
Aux miens qui les suivront. J'ai pour tout artifice
Les pleurs que vous voyez ; pourront-ils moins qu'Ulysse ?
Emploîrai-je des traits moins sûrs de vous toucher ?...
Adieu, seigneur ; gardez un courroux qui m'est cher.

SCÈNE IV.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

QUELQUE fierté qu'on ait, quelque serment qu'on fasse,
Patrocle, il faut aimer. Tu me croyois de glace ;
Achille te sembloit devoir tout dédaigner :
Tu vois, ainsi qu'un autre, il s'est laissé gagner.
J'aime ; je suis touché, je fais gloire de l'être.
L'heure enfin est venue, où loin d'agir en maître,
En héros, qui partout veut être le vainqueur,
Je me rends, et connois les foiblesses d'un cœur.

PATROCLE.

N'appelez point foiblesse un tribut légitime.
Vous vous justifiez ! aimer donc est-ce un crime ?
Seigneur, vous me semblez toujours fils de Thétis.
Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis,
S'il en est. Quoi ! les dieux vous serviront d'exemples ;
La beauté dans l'Olympe aura trouvé des temples,
Et vous serez honteux de lui sacrifier !
C'est bien plutôt matière à se justifier.
Votre princesse a tout, je vois tout dans la mienne ;
Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,
Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu,
(Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs combattu)
J'en prise la conquête : une telle victoire
Ne rend point votre cœur infidèle à la gloire.

ACHILLE.

Voici d'autres combats qui me sont apprêtés....
De quel air vient à nous le chef des députés ?
Vois son port, ses regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Ulysse.
Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice !
L'autre agit sans détours.

SCÈNE V.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ULYSSE.

Vous me voyez, seigneur,
Plus encor comme ami que comme ambassadeur.
Vous souvient-il des lieux où sous un mol ombrage
On faisoit, malgré vous, languir votre courage ?

De nymphes entouré vous perdiez vos beaux jours.
Thétis d'un vain danger laissoit passer le cours.
Je vous vis; j'approchai sous un habit de femme :
De l'amour des hauts faits je vous enflammai l'ame.
On vous y vit courir : ce fut par mon moyen.
Je ne viens point ici vous reprocher ce bien :
Je ne viens que vous rendre, avec dons, la princesse,
Au nom du fier Atride et de toute la Grèce.
Ne laisserez-vous point fléchir votre courroux ?
Faut-il que nos transports durent autant que nous ?
Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.
Songez que d'actions mémorables et belles
Vous perdez; car chez vous vaincre et combattre est un.
Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun :
Contents pour le remplir d'une seule victoire,
Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.
Le monde attend de vous de plus puissants efforts.
Si vous ne voulez pas séjourner chez les morts,
Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hommes.
Hector en a semé la carrière où nous sommes.
Nous ne les cherchons plus : ils nous viennent trouver.
Ilion, qui bornoit ses vœux à se sauver,
S'est rendu l'attaquant : cette superbe ville
Prétend brûler nos nefs en présence d'Achille.
Vous verrez vos amis sur la terre étendus,
Les dieux troyens vainqueurs, les dieux grecs confondus,
Cette Troie à son tour plaignant notre misère.
Voilà, voilà, seigneur, des sujets de colère.

ACHILLE.

Vous n'êtes pas réduits encore à cet état.

ULYSSE.

Et le faut-il attendre? Est-il de potentat,

De simple Grec, qui pût se plaire en sa patrie,
Voyant de notre nom la gloire ainsi flétrie?

ACHILLE.

Si l'intérêt des Grecs est d'employer mon bras,
Pourquoi d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas?
Quand ce chef a payé de mépris leurs services,
N'ai-je pas condamné tout haut ses injustices?
Princes, je ne sais point trahir mes sentiments:
Rappelez dans vos cœurs ses mauvais traitements,
Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.
Endurez, j'y consens; rien ne doit vous contraindre:
Je vous laisse venger le foible Ménélas.
En servant toutefois ces deux frères ingrats,
Est-il, princes, est-il de Grec qui se dût taire?
J'ai fait éclat pour tous; je veux encor le faire.

ULYSSE.

Ah! ne rappelez point les déplaisirs passés.
Je veux qu'Agamemnon nous ait tous offensés;
Il faut n'y plus songer, et que notre mémoire
Se charge du seul soin d'acquérir de la gloire.

ACHILLE.

Est-ce en le redoutant qu'on espère en trouver?
La gloire est pour lui seul, il sait nous l'enlever.

ULYSSE.

Évitons donc au moins la honte et l'infamie;
Empêchons, s'il se peut, que la Grèce ne die:
« Je suis mère féconde en enfants malheureux;
« J'ai formé des héros, Troie a triomphé d'eux.
« Réduite à les revoir sans lauriers en leurs villes,
« Je ne souffrirai plus qu'ils quittent ces asyles;
« Qu'ils laissent leurs foyers, et cherchent aux combats
« Un renom que les dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je saurai m'excepter de cette obscure vie,
Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrygie :
Moi vivant, un berger ne sera point chez soi
Tranquille possesseur de l'épouse d'un roi.
J'aurai des compagnons à punir cet outrage;
Vous verrez plus d'un chef tenir même langage.
D'un même esprit que tous, seigneur, soyez porté :
Nous nous sommes ligués contre cette cité;
Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine
A des temps où les dieux auront fait rendre Hélène.
Vous les aurez alors contre vos ennemis;
Et, si vous me mettez au rang de vos amis,
Si vous trouvez qu'Ajax ait assez de vaillance,
Moi-même je vous veux aider dans la vengeance :
Aidez-nous dans ce siège, appuyez nos efforts.
Ces murs pris ou laissés, les miens et moi, pour lors
Nous vous servirons tous contre un prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable :
Mon bras y suffira, comme il a cru le sien
Capable de domter sans moi le mur troyen.
Votre offre cependant, seigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'est pas encor là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on venger un tel affront sans vous?

ACHILLE.

Sans moi! qui touche-t-il qu'un malheureux époux?
L'union n'étoit pas si grande en nos provinces
Que nous dussions tous suivre en esclaves ces princes.

AJAX.

En esclaves! nous, rois! dites en compagnons.

Tenons-nous de leurs mains les lieux où nous règnons?
Le sang d'Atrée a-t-il du pouvoir sur le nôtre?
Sommes-nous dépendants, vous ni moi, d'aucun autre?
Ulysse voudroit-il qu'on dît qu'étant forcé
Il a de ses pareils l'intérêt embrassé?
Non sans doute.

ULYSSE.

Il falloit venger nos diadêmes.
L'affront fait à ces rois retomboit sur nous-mêmes:
J'entrai dans leur parti de mon pur mouvement;
Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.
Cette même raison vous donna même envie:
Est-elle autre aujourd'hui que dix ans l'ont suivie?
Nous nous sommes enfin à poursuivre engagés;
Laisserons-nous des murs si long-temps assiégés?
Des murs qui pour jamais aux princes de la Grèce
Seroient un monument de honte et de foiblesse?

AJAX.

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter?

ACHILLE.

Quand j'ai lieu de me plaindre on ne me convainc guères.
Ce que vous alléguez en faveur de ces frères,
L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'hui:
Je veux bien vous payer de raisons, et non lui.

ULYSSE, à Ajax.

Seigneur, laissons à part les disputes frivoles....

(A Achille.)

Et vous, fils de Thétis, écoutez mes paroles.
Vous croyez que ce chef pour unique raison
N'a que de réparer l'honneur de sa maison;

Qu'aussitôt contre vous il reprendra la haine?
Vous en allez juger par ce qui nous amène.
Rempli des qualités qui vous font estimer,
Ce prince recommence encore à vous aimer.
Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles :
Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.
Toutes ont des appas : il vous promet le choix,
Et pour dot sept cités, dignes d'autant de rois;
Cardamyle, la moindre, abonde en pâturages.

ACHILLE.

D'autres seroient flattés par de tels avantages;
Pour moi je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami, ni d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ses cités, ses présents et sa fille :
On ne me verra point entrer dans sa famille;
Non même s'il m'offroit sept empires divers,
Non quand on m'offriroit en dot tout l'univers.

AJAX.

Vit-on jamais colère à la vôtre pareille?

ULYSSE.

Pensez-y, croyez-nous; que la nuit vous conseille.

ACHILLE.

Le conseil en est pris.

AJAX.

L'est-il? Nous vous laissons.

ULYSSE.

Peut-être Briséis appuiera nos raisons,
Et sur le cœur d'Achille étant toute puissante,
Du respect de nos chefs sera reconnoissante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PHOENIX.

Dois-je croire, seigneur, qu'Ulysse ait vainement
Essayé d'adoucir votre ressentiment?
On dit plus : vous partez, votre flotte nous quitte.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis, mais moi ; car Phœnix en ceci
Prétend avoir à part ses intérêts aussi.
Je vous ai dans mes bras porté dès votre enfance.
Quand vous eûtes passé ce temps plein d'innocence,
Une jeunesse ardente exigeoit d'autres soins ;
Je les pris avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devoit, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance ;
C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
Par quelque amour pour moi me les avoir payés.
Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge :
Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moi seul vos yeux ;
Ceux que j'en recevois, lorsque votre jeunesse,
En ne me cachant rien, me combloit d'allégresse,
Ne me suffisent pas aujourd'hui que je voi
De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moi :

« Que ne lui donnoit-il une humeur moins farouche? »
Voilà ce que l'on dit d'une commune bouche;
Et de tous les malheurs prêts à tomber sur nous,
C'est votre gouverneur qu'on accuse, et non vous.

ACHILLE.

Je n'ai point oublié vos soins et votre zèle:
J'en conserve dans l'ame un souvenir fidèle:
Mais ne prétendez pas que, contre mon honneur,
L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deviez m'enseigner à souffrir les outrages.
L'avez-vous fait?

PHŒNIX.

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû;
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'approuve la fierté; mais enfin, les injures
Se peuvent réparer : elles ont leurs mesures.

ACHILLE.

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHŒNIX.

Il le doit : la grandeur consiste à pardonner;
Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie.
Je ne vous voulois point alléguer la patrie,
Me flattant d'un crédit que je devrois avoir,
Et voulant sur votre ame éprouver mon pouvoir;
Je dédaignois aussi les adresses d'Ulysse.
Honteux qu'il nous fallût employer l'artifice,
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix:
« Nous venons, disent-ils, implorer vos exploits,
« Seigneur; ils nous sont dus, et nos propres exemples
« Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'intérêt spécieux :
Comme si Sparte étoit la Grèce toute entière !
Les lieux où Ménélas a reçu la lumière,
Ceux encore où l'on voit ces frères obéis,
Ont eu part à l'outrage, et non point mon pays.
Cependant, j'accourus pour eux à cette guerre ;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.
Je n'avois nul sujet de haïr les Troyens :
Pâris m'a-t-il ravi mes amours, ni mes biens ?
Agamemnon l'a fait ; c'est Argos, c'est Mycène
Qui devroient ressentir les effets de ma haine.
Laissons-les : leur monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte ici nul obstacle à ses vœux.
A l'entour de ces murs je vous laisse combattre :
Les dieux les ont bâtis, nous voulons les abattre.

PHOENIX.

Ces mêmes dieux les ont à périr condamnés.
Et puis, cette raison qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule,
Dans le cœur des humains jette peu de scrupule.
Enfin, quand ces raisons ne vous pourroient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envi se signale,
Que les soldats ont même une ardeur sans égale,
Achille est dans sa tente, et donne à Briséis
Les moments qu'il devroit donner à son pays.

ACHILLE.

Phœnix, je vous arrête : on sait quel est Achille.
Qu'il aime, et qu'en sa tente il demeure tranquille,

Tout est égal; j'ai trop établi mon renom :
Je l'étendrai plus loin. Je veux qu'Agamemnon
Me satisfasse enfin, non point par des paroles;
Ses excuses, ses dons, ses offres sont frivoles.
Aussitôt qu'Ilion sera pris ou laissé,
Il verra ce que c'est de m'avoir offensé.
Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
J'en ferai d'autant plus éclater ma vengeance.
Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats,
Attirera sur soi ma colère et mon bras.

PHŒNIX.

Qu'entends-je ? à quel excès monte votre colère !
Vous attaquez la Grèce, une seconde mère !...
O destins ! quels forfaits ont mérité ces maux ?
Nous rejetterez-vous en d'éternels travaux ?...
Bienheureux Ilion, nous te portons envie !
Je ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puisse Phœnix mourir dès qu'on t'aura vaincu !...
Après ce que j'entends, seigneur, j'ai trop vécu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoi ! si-tôt ? Ah ! mon père,
Avez-vous en horreur un fils qui vous révère ?
Je pars demain; venez honorer notre cour....
Accordez-moi, du moins, le reste de ce jour.
A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille;
Je n'entends aucun bruit au camp, ni dans la ville:
L'aurore est avancée; Hector eût pris ce temps,
S'il eût voulu sortir avec ses combattants.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relâche:
Demain vous reprendrez cette pénible tâche....
Mais que nous veut Patrocle ? Il accourt....

SCÈNE II.

PATROCLE, ACHILLE, PHOENIX, ARBATE.

PATROCLE.

Les Troyens
Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHOENIX.

Adieu, mon fils; je vais où le danger m'appelle.
Plût aux dieux que ce fût seulement par devoir!
Vous venez d'y mêler encor le désespoir.

ACHILLE.

Ah! mon père....

PHOENIX.

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse?
On m'attend : nous allons combattre pour la Grèce;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
Vous n'avez qu'un moment pour vous déterminer.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ACHILLE, PATROCLE, ARBATE.

ACHILLE.

Dis-moi, me plains-je à tort? L'enlèvement d'Hélène
Occupe jusqu'aux dieux; après dix ans de peine,
Celui de Briséis est encore à venger.
Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager?
Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoue;
Mais que faire? Un démon de nos pensers se joue.

Contre les Phrygiens j'employois mes efforts ;
Les dieux ont dans mon cœur jeté d'autres transports :
Car, après tout, j'exerce un courroux légitime.
La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime ;
L'affront dont leur parti veut être satisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achèvent sans moi l'entreprise de Troie :
Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie,
Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis,
En présence des dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos états attendre ce moment ;
Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE.

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées :
Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.
Pour moi, me siéroit-il de n'être que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin ?
Je n'ai point assez fait ; mon cœur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire ;
Toutefois.... Mais que sert enfin de souhaiter ?
Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivroit la tourbe vile !
Permettez-lui, seigneur, de se rendre aujourd'hui
Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE.

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit déjà semée ;
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :
Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.

Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
Veuillent les dieux unir quelque jour nos destins !
Cependant, songe à toi dans cette âpre carrière :
Je ne suis pas le seul qui t'en fais la prière ;
Tes jours touchent encor d'autres cœurs que le mien :
Reviens victorieux du combat ; mais revien.

PATROCLE.

Le sort eu est le maître, il faut le laisser faire.
Qu'on soit dans les combats prudent ou téméraire,
On tombe également ; et souvent le danger
S'acharne sur celui qui veut se ménager.
Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
La dépouille d'Hector vaut bien qu'on se hasarde.

ACHILLE.

Ami, pourquoi ce choix ? Qui t'oblige aujourd'hui,
Parmi tant de guerriers, de n'en vouloir qu'à lui ?

PATROCLE.

Quoi ! son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
Tous les jours nous aurons de nouveaux morts à plaindre,
Vous absent, sur lui seul chacun aura les yeux,
Et je le pourrois voir sans en être envieux !
Lui seul de ces remparts empêchera la prise !

ACHILLE.

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu ;
Mais connois-tu cet homme ? enfin, le connois-tu ?

PATROCLE.

Oui, seigneur, je me jette en un péril extrême ;
Mais je prétends aussi me connoître moi-même.

On m'a vu quelquefois affronter des guerriers :
Aujourd'hui que j'aspire à de nouveaux lauriers,
Chercherai-je Pâris ?

ACHILLE.

Qui te l'a dit ? Tu passes
De la terreur des Grecs aux ames les plus basses.

PATROCLE.

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.

ACHILLE.

J'en doute ; mais sur toi chacun s'attachera.

PATROCLE.

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE.

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage,
(à Arbate)
Je te l'accorde.... Arbate, il faut la lui donner.
(à Patrocle.) (Arbate sort.)
Prends garde, encore un coup, de trop t'abandonner.
Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes ;
Ne te vas point aussi jeter seul dans leurs armes.
Reviens, pour ton ami, ménager de tes jours :
Si tu ne l'es pour moi, sois-le pour tes amours,
Sois-le, enfin ; c'est à moi d'en répondre à Lydie.
Notre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE.

Mes jours sont-ils si chers, seigneur ; et savez-vous
Si l'on vous avoûra d'un sentiment si doux ?
Je me flatte pourtant. Protégez ce que j'aime.
Nous avons à Lydie ôté le diadême ;
J'aidai les conquérans à lui ravir ses biens :
Mort ou vif je la veux récompenser des miens.
Tout est en votre main ; tenez-lui lieu de frère.

ACHILLE.

Tu t'en acquitteras toi-même.

PATROCLE.

Je l'espère.

Quel que soit le démon dont ce mur s'appuîra,
Vous me regarderez, et cela suffira.
Je reviendrai tantôt mettre aux pieds de Lydie
Le succès glorieux d'une action hardie;
Sinon, votre devoir est de la consoler.

ACHILLE.

Patrocle, embrasse-moi! je ne te puis parler....
La voici. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle?
Arbate l'aura dit.

SCÈNE IV.

LYDIE, ACHILLE, PATROCLE.

LYDIE.

Ami, quelle nouvelle!
Que vient-on de m'apprendre? Eh quoi! sans mon congé
Vous vous êtes, Patrocle, au combat engagé?

ACHILLE.

Je le laisse avec vous : faites agir, madame,
Tout ce que vous avez de pouvoir sur son ame.

LYDIE.

En ai-je assez, hélas?

ACHILLE.

Essayez : j'ai tout dit.
Voyez si vous aurez sur lui plus de crédit;
Qui résiste à l'ami, se rend à la maîtresse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PATROCLE, LYDIE.

LYDIE.

VOILA donc votre amour! C'est-là cette tendresse
Que vous me promettiez, après qu'on m'eut ôté
Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté?
Quand Achille s'en vint désoler notre terre,
Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oserai-je à ma honte avouer?
Je cherchai dans mes maux matière à vous louer.
Aux dépens de mon cœur vous vous fîtes connoitre :
Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maître.
Je ne regrettai point ce que j'avois perdu;
Je l'aurois refusé, si l'on me l'eût rendu.
Et vous, cruel! et vous, pour toute récompense,
Vous mettez avec moi votre gloire en balance!
Vous ne l'y mettez point, j'ai pour vous moins d'appas :
Cependant, on a vu que je n'en manque pas.
Avant que d'être ici comme esclave emmenée,
Les monarques voisins briguoient mon hyménée;
Tous me vinrent offrir leur aide en mes malheurs :
Je les vis tous périr, sans leur donner de pleurs;
Je fis des vœux pour vous, ingrat! contre moi-même.

PATROCLE.

Que ces rois sont heureux! mourir pour ce qu'on aime!
Mériter doublement de vivre en l'avenir....

LYDIE.

Je vous demande moins, et ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus un fantôme de gloire.
Après m'avoir conquise, est-il quelque victoire

Qu'un cœur ambitieux ne doive dédaigner?
Ne vous suffit-il pas d'avoir su me gagner?
Considérez l'état où je serois réduite,
Si ce combat avoit une funeste suite.

PATROCLE.

Achille vous seroit toujours un protecteur.

LYDIE.

Achille est de mes maux le principal auteur;
Et vous, par ce discours vous offensez Lydie :
Qu'ai-je besoin, sans vous, de conserver ma vie?
Si le destin me veut à ce point affliger,
Les enfers me sauront contre tous protéger.

PATROCLE.

Madame, au nom des dieux, cessez de me confondre:
Voici ce que je puis en deux mots vous répondre.
Plût aux dieux qu'il fallût donner mon sang pour vous!
Le trépas n'auroit rien qui ne me semblât doux.
Mille fois en un jour demandez-moi ma vie,
Vous serez avec joie aussitôt obéie :
Je ne préfère point ma gloire à vos attraits;
Du deshonneur, sans plus, j'appréhende les traits :
Vous y devez pour moi vous-même être sensible.
On s'en va renverser ce mur inaccessible.
Verrai-je, pour un jour, tous mes jours diffamés?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez :
Quand vous le souffririez, je me dois satisfaire.

LYDIE.

Va, de tels sentiments ne me sauroient déplaire.
J'ai voulu t'émouvoir; mais si je l'avois fait
Je m'en applaudirois, peut-être, avec regret.
Rien ne presse; jouis encor de ma présence.
Tes projets sont remplis de trop d'impatience :

Je te laisse à l'honneur sacrifier ce jour;
Mais tu me dois aussi quelques moments d'amour....
(Voyant entrer Arbate.)
Le ciel nous les envie; Arbate te vient dire
Que tout est prêt, que tout à ta gloire conspire....
Peut-être à mon malheur!

PATROCLE.

Madame, espérons mieux.

LYDIE.

Avant que de courir à ces funestes lieux,
Approche et tends la main. Celle-ci t'est donnée
Pour gage des douceurs d'un fidèle hyménée.
Te voici mien, Patrocle, et tu n'es plus à toi.
Sois avare d'un sang que je prétends à moi....
J'entends déjà le bruit des premières alarmes:
Allons; mes propres mains te vêtiront les armes.
Promets-moi, tout au moins, de modérer ton cœur.

PATROCLE.

Je vous promets de vaincre, après cette faveur.

FIN DU SECOND ACTE.

On ne connoît point le reste du plan de cette tragédie, et il n'y a pas d'apparence que La Fontaine l'ait achevée. On voit seulement qu'il a fait beaucoup de corrections aux vers de ces deux premiers actes, et qu'il avoit le dessein de changer quelque chose au plan. C'est ce qui paroît par cette note, placée à la tête du manuscrit:

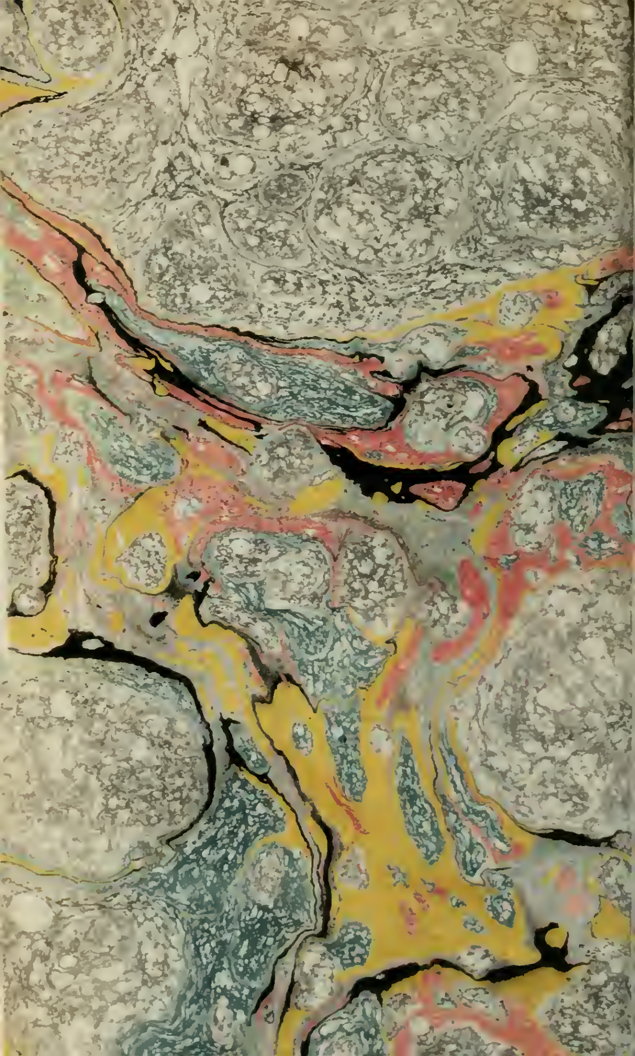
« Peut-être faut-il, au quatrième acte, qu'Ulysse et « Phœnix tâchent d'obliger Achille à souscrire qu'on « donne à Patrocle la sépulture. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 14 06 12 006 8